



AVIS AU PEUPLE

SUR

SA SANTÉ.

CHAPITRE XXIII.

De la diarrhée.

§. 325. CHACUN connoit la diarrhée que le peuple appelle cours de ventre, & même souvent colique.

Il y en a de longues & invétérées qui dépendent de quelque vice essentiel dans la constitution; je n'en parlerai pas.

Celles qui attaquent tout-à-coup sans aucun mal précédent, si ce n'est quelque-

Tome II.

A

fois un peu de dégoût & de pesanteur dans les reins & dans les genoux, qui ne sont accompagnées ni de douleurs fortes, ni de fièvre, (souvent même il n'y a point de douleur du tout), sont plutôt un bien qu'un mal; elles évacuent des matieres amassées dès longtems & corrompues, qui, si elles ne s'évacuoient pas, produiroient quelque maladie; & bien loin d'affoiblir, ces diarrhées rendent plus fort, plus léger, plus dispos.

§. 326. Il faut bien se garder de les arrêter; elles finissent ordinairement d'elles-mêmes quand toutes les matieres nuisibles sont évacuées, & elles ne demandent aucun remède; il faut seulement diminuer considérablement la quantité des alimens, se priver de viande, d'œufs, de vin; ne vivre que de quelques soupes, de quelques légumes ou d'un peu de fruit crud ou cuit, & boire un peu plus qu'à l'ordinaire. Une tisane de capillaire est très-suffisante dans ce cas. Il ne faut ni thériaque ni confection, ni autres drogues de cette espece.

§. 327. S'il arrive qu'après cinq ou six jours le mal dure encore, qu'il affoiblisse le malade, que les douleurs deviennent un peu fortes, & sur-tout si les envies d'aller à la selle deviennent plus

DIARRHÉE. 3

fréquentes, alors il faut l'arrêter. Pour cela on met le malade tout-à-fait au régime; & si la diarrhée est accompagnée d'un grand dégoût, de soulèvemens de cœur, d'ordures sur la langue, de mauvais goût à la bouche, on lui donne la poudre N°. 35. Si ces accidens n'existent pas il suffit de le purger, & on peut le faire avec l'infusion froide de demi once de fené, ou une once de sel de Sedlitz, & autant de syrop de roses; ou s'il n'y a point de chaleur ni de sécheresse, mais s'il paroît de la foiblesse dans les intestins, on donne la poudre N°. 51; & pendant l'opération du remède, on lui fait prendre toutes les demi-heures une tasse de bouillon foible.

Si la diarrhée arrêtée par ce remède revenoit au bout de quelques jours, ce seroit une preuve qu'il y a quelque matière tenace qui n'a pas encore été évacuée. Il faudroit, dans ce cas, purger de nouveau avec la même médecine ou avec un des remèdes N°. 21, 23, ou 47, & ensuite donner à jeun pendant deux matins la moitié de la poudre N°. 51.

Le soir du jour que le malade a pris le remède N°. 35, ou a été purgé, on peut lui donner une petite prise de thériaque.

§. 328. Souvent on néglige les diarrhées pendant longtems sans observer même aucun régime; alors elles se perpétuent & affoiblissent entièrement le malade. Il faut dans ces cas-là commencer par le remede N°. 35; ensuite on donne de deux jours l'un, quatre fois de suite, celui N°. 51; & pendant tout ce tems là, le malade ne vit que de panade (voyez §. 37) ou de ris cuit au bouillon foible de poule. L'on met avec succès sur l'estomac un emplâtre stomachique ou une flanelle, qu'on trempe souvent dans une décoction d'herbes aromatiques cuites avec du vin. Il faut éviter le froid & l'humidité, qui rappellent souvent sur le champ les diarrhées après même qu'elles avoient cessé pendant plusieurs jours.

CHAPITRE XXIV.

De la dyssenterie.

§. 329. **L**A dyssenterie est un flux de ventre accompagné d'un malaise géné-

D Y S S E N T E R I E. 5

ral, de fortes tranchées, d'envies fréquentes d'aller à la selle. Ordinairement il y a un peu de sang dans les selles, mais cela n'arrive pas toujours, & n'est point nécessaire pour constituer la dyssenterie; celle où il n'y en a point n'est pas moins dangereuse que l'autre.

§. 330. La dyssenterie est ordinairement épidémique; elle commence quelquefois à la fin de Juillet, plus souvent au mois d'Août, & finit quand les gelées commencent.

Les grandes chaleurs rendent le sang & la bile acres; tant qu'elles durent, la transpiration se fait, (voyez introduction pag. 28.) mais dès qu'elles diminuent, surtout le soir & le matin, cette évacuation se fait moins bien, d'autant plus que les humeurs ont acquis par les grandes chaleurs beaucoup d'épaississement; alors cette humeur acre arrêtée se rejette sur les intestins & les irrite; les douleurs, les évacuations, & tous les autres accidens surviennent.

Cette espece de dyssenterie est de tous les tems & de tous les pays; mais si à cette cause il s'en joint d'autres capables de corrompre les humeurs, comme la réunion d'un grand nombre de gens dans des endroits trop serrés, tels que les hôpitaux, les camps, les prisons,

6 D Y S S E N T E R I E.

cela porte dans les humeurs un principe de malignité, qui, s'alliant à la cause de la dyssenterie, rend cette maladie plus facheuse.

§. 331. Le mal commence par un froid général, qui dure quelques heures, plutôt que par un frisson; le malade perd assez vite ses forces, il souffre des douleurs vives dans le ventre, qui quelquefois durent plusieurs heures avant que les évacuations viennent; il a des vertiges, des envies de vomir, il pâlit; le pouls n'est cependant que peu ou point févreux, mais ordinairement petit; enfin les selles surviennent; les premières ne sont souvent que des matieres liquides & jaunâtres, mais bientôt elles sont mêlées de glaires, & ces glaires souvent teintes de sang. Leur couleur varie, elles sont brunes, vertes, noires, plus ou moins liquides, fétides; les douleurs augmentent avant chaque selle, & les selles deviennent très-fréquentes; l'on en a jusqu'à huit, dix, douze, quinze par heure; alors le fondement s'irrite, le tenesme (qui est une envie d'aller à la selle, quoiqu'il n'y ait point de matiere) se joint à la dyssenterie, & occasionne souvent une chute du fondement; l'état du malade est très-cruel. L'on rend quelquefois des vers, des glaires épaissies,

D Y S S E N T E R I E. 7

qui ressemblent à des morceaux d'intestins, quelquefois des grumeaux de sang.

Si le mal devient très-fâcheux, les boyaux s'enflamment, il se forme des supurations, des gangrènes; l'on rend du pus, des eaux noires & puantes; le hoquet survient, le malade rêve, son pouls s'affoiblit, il tombe dans des sueurs froides & dans des défaillances qui finissent par la mort.

Quelquefois il survient une espece de phrénésie ou délire violent, avant le dernier moment. J'ai vu chez quatre sujets un symptome assez rare, c'est une impossibilité d'avalier, trois jours avant la mort.

Mais le mal n'est pas ordinairement de cette violence; les selles ne sont pas si fréquentes, elles vont de vingt-cinq à quarante dans le jour. Les matieres sont mêlées de moins de choses étrangères, & de peu de sang; le malade conserve quelques forces; peu-à-peu les selles diminuent, le sang disparoit, les matieres s'épaississent, l'appétit & le sommeil reviennent, le malade se remet.

Il y a beaucoup de malades qui n'ont point de fièvre, & point d'altération, qui est peut-être moins ordinaire dans cette maladie que dans une diarrhée ordinaire.

Les urines sont quelquefois peu abondantes, & plusieurs malades ont des envies inutiles d'en rendre, qui sont pour eux une source de douleurs & d'angoisses.

§. 332. Le grand remède de cette maladie, c'est l'émétique. Le remède N°. 34, quand il n'y a point de raison de ne pas l'employer, pris dès les commencemens, emporte souvent le mal d'abord, & toujours l'abrège beaucoup. Le remède N°. 35 n'est pas moins efficace, il avoit même été regardé très-longtems comme un spécifique sûr: il ne l'est pas, mais il est très-utile. On peut aussi prendre ce remède à la manière des Brésiliens qui nous l'ont fait connoître & qui nous le fournissent; ils prennent deux dragmes d'ypécacuanha, qu'ils font infuser pendant toute la nuit dans quatre onces d'eau tiède, on les coule & on boit la colature à jeun. On réitérera pendant deux jours la même infusion avec la même racine qui a servi à la première. Le vomissement est médiocre le premier jour, il est très-foible le second & surtout le troisième. Si après que l'un ou l'autre de ces remèdes ont produit leur effet, les selles sont moins fréquentes, c'est une très-bonne marque; si elles ne diminuent point, il est à

craindre que la maladie ne soit longue & opiniâtre.

L'on met le malade au régime, & l'on évite avec le plus grand soin toute viande, jusqu'à l'entière guérison de la maladie. La tisane N°. 3 est la meilleure boisson.

Le lendemain de l'émétique on donne au malade le remède N°. 51, en deux prises; le jour suivant on ne lui donne point d'autres remèdes que la tisane; le quatrième on réitère la rhubarbe, alors ordinairement la force du mal a passé; on continue encore la diète pendant quelques jours, & l'on met le malade au régime des convalescens.

§. 333. Quelquefois la dysenterie s'annonce avec une fièvre inflammatoire, un pouls fiévreux, dur, plein, un violent mal de tête & de reins, le ventre tendu. Dans ces cas il faut faire une saignée, donner tous les jours trois, & même quatre lavemens N°. 6, & boire beaucoup de la tisane N°. 3: l'on peut aussi donner des lavemens d'eau & de lait.

Quand toute crainte d'inflammation est absolument passée, on vient au traitement marqué dans le paragraphe précédent; mais souvent il n'est pas nécessaire de faire vomir, & si les symptômes d'inflammation ont été forts, il faut purger,

IO D Y S S E N T E R I E.

la premiere fois avec la potion N^o. 11, & n'employer la rhubarbe que sur la fin du mal.

J'ai guéri plusieurs dyssentériques, en ne leur donnant pour tout remede qu'une tasse d'eau tiede tous les quarts d'heure; & il vaudroit mieux s'en tenir à ce remede qui ne peut être qu'utile, que d'en employer d'autres, dont on ignore les effets & qui en produisent souvent de très-dangereux.

§. 334. Il arrive aussi que la dyssenterie se joint à une fièvre putride: ce qui oblige à donner après l'émétique les purgatifs N^o. 23 ou 47, & plusieurs doses du N^o 24, avant que d'en venir à la rhubarbe. Le N^o. 32 est excellent dans ce cas; & l'on se sert avec succès de la crème de tartre N^o. 24, qui opère comme les tamarins, & qui remplit presque toutes les indications qui se présentent dans la cure de la dyssenterie.

En 1755, il y eut ici, en automne, quand l'épidémie nombreuse des fièvres putrides commença à cesser, un grand nombre de dyssenteries qui avoient beaucoup de rapport avec ces fièvres. Je commençai par le remede N^o. 34, & ensuite je donnai le N^o. 32, je ne fis prendre la rhubarbe qu'à très-peu de malades, sur la fin de la maladie. Presque tous fu-

D Y S S E N T E R I E. II

rent guéris au bout de quatre ou cinq jours. Un petit nombre à qui je n'avois pas pu donner l'émétique, ou qui avoient quelque complication, languirent assez longtems, mais sans danger.

Il a régné en 1768, depuis le mois d'Août jusqu'à la fin de Novembre, dans les villes & villages à l'occident de Lausanne, sur-tout dans ceux qui sont au bas des Monts-Jurats, un grand nombre de dysenteries, qui ont fait beaucoup de ravages dans quelques campagnes, & très-peu ici; quoique ce fût la même maladie par-tout. La méthode suivante ne m'a échoué pour aucun, quelque mal qu'il ait été & de quelqu'âge que ce fût, depuis celui de quelques mois jusques à celui de 80 ans; 1°. un régime très-exact, 2°. une boisson très-abondante ou d'eau d'orge ou de petit-lait, ou d'eau de poulet, 3°. pour quelques-uns le remède N°. 34, pour d'autres celui N°. 35, pour de troisiemes une simple potion purgative avec un sel amer, de la manne, des tamarins & du fyrop de chicorée, que je réitérois au bout de trois ou quatre jours, 4°. des lavemens émolliens une, ou tout au plus deux fois par jour. 5°. Tous les soirs après qu'ils avoient vomi ou été purgés, un calmant

12 D Y S S E N T E R I E.

avec le laudanum ou le syrop de pavot blanc; ce remede, sans faire dormir, les tranquilloit, les selles étoient beaucoup plus abondantes, mais beaucoup moins fréquentes, & le malade beaucoup moins fatigué. 6°. Quand sur la fin la maladie paroissoit n'être plus qu'une irritation dans le gros boyau (le rectum), des lavemens avec une décoction de kina, & un anodin ont produit le meilleur effet.

Les villages où la maladie a fait les plus grands ravages sont ceux où l'on n'a point pu faire prendre de vomitifs, contre lesquels le peuple avoit un préjugé invincible, & où il s'est traité par le vin rouge & les aromates qui enflammoient & gangrenoient les intestins. Dans ceux où il s'est trouvé des personnes éclairées, assez charitables pour vaincre leur opiniâtreté, & les diriger dans tout le courant de la maladie, il n'a presque péri personne.

§. 335. Quand le mal a déjà duré plusieurs jours sans remedes ou avec de mauvais remedes, il faut se conduire tout comme s'il commençoit, à moins qu'il ne fût survenu des accidens étrangers à la maladie.

§. 336. Cette maladie a quelquefois des rechûtes au bout de quelques jours,

qui sont presque toutes occasionnées ou par le manque de diette, ou par l'air froid, ou par l'échauffement. On les prévient en évitant ces causes; on les guérit en les mettant au régime, & en prenant une prise du remède N°. 51. Si sans aucune cause sensible, le mal revenoit & s'annonçoit comme une nouvelle maladie, il faudroit la traiter comme telle.

§. 337. Quelquefois elle est compliquée avec une fièvre d'accès; il faut guérir premièrement la dysenterie, & ensuite la fièvre. Si cependant les accès de fièvre étoient violens, on donneroit le kina de la façon prescrite dans le §. 259.

§. 338. Un préjugé pernicieux dont l'on est encore généralement imbu, c'est que les fruits sont nuisibles dans la dysenterie, qu'ils la procurent, & qu'ils l'augmentent. Il n'y a peut-être point de préjugé plus faux; les mauvais fruits, les fruits mal mûrs dans les mauvaises années peuvent occasionner des coliques, quelquefois des diarrhées; plus souvent des constipations, des maladies des nerfs, & de la peau, mais jamais une dysenterie épidémique. Les fruits mûrs de quelques especes qu'ils soient, & surtout ceux d'été, sont le vrai préservatif de cette maladie. Le plus grand mal qu'ils

14 D Y S S E N T E R I E.

puissent faire, c'est en fondant les humeurs, & surtout la bile épaisse s'il y en a, dont ils font le vrai dissolvant, d'occasionner une diarrhée, mais cette diarrhée même mettroit à l'abri de la dysenterie.

Les années 1759 & 1760 ont été extrêmement abondantes en fruits, mais il n'y a point eu de dysenteries. On croit même remarquer qu'elle est plus rare & moins facheuse qu'autrefois, & l'on ne peut assurément l'attribuer, si le fait est vrai, qu'aux nombreuses plantations d'arbres qui ont rendu les fruits extrêmement communs. Toutes les fois que j'ai eu des dysenteries, j'ai mangé moins de viandes & beaucoup de fruits; je n'en ai jamais eu la plus légère attaque; & plusieurs Médecins suivent la même méthode avec le même succès.

J'ai vu onze malades dans une maison; neuf furent dociles, ils mangèrent des fruits & guérèrent. La grand'mère & un enfant qu'elle aimoit mieux que les autres périrent. Elle conduisit d'abord l'enfant à sa mode, avec du vin brûlé, de l'huile, quelques aromates, & point de fruits, il mourut; elle se conduisit de la même façon, & eut le même sort.

Dans une campagne près de Berne,

DYSSENTERIE. 15

en 1770, dans le tems que la dysenterie faisoit beaucoup de ravages, & que l'on déconseilloit sévèrement les fruits, de onze personnes qui composoient la maison, dix mangerent beaucoup de prunes, & ne furent point attaquées. Le cocher, seul docile au préjugé, s'en abstint soigneusement, & eut une dysenterie terrible.

Cette maladie détruisoit un régiment Suisse qui se trouvoit en garnison dans les provinces méridionales de France; les capitaines achetèrent la récolte de plusieurs arpens de vignes, l'on y portoit les soldats malades, l'on cueilloit du raisin pour ceux qui ne pouvoient pas être portés, les sains ne mangeoient rien autre; il n'en mourut plus un seul, & il n'y en eut plus d'attaqués.

Un ministre étoit attaqué d'une dysenterie, que les remèdes qu'il prenoit ne guérissent point; il vit par hazard des groseilles rouges, il en eut envie, & en mangea trois livres, depuis sept heures du matin jusqu'à neuf; il fut déjà mieux ce jour-là, & entièrement guéri le lendemain. Mr. KIRKPATRICK, dans sa traduction, m'apprend que le fils d'un célèbre Médecin ne put être guéri d'un flux de sang très-invétéré, que quand, après la mort de son pere, il mangea

16 D Y S S E N T E R I E.

une grande quantité de ces fruits : & dans la dyssenterie qu'il y a eu à Londres en 1762, & qui a été très-nombreuse, Mr. le D. BAKER très habile Médecin, qui l'a fort bien décrite, a observé que ceux qui avoient mangé de grandes quantités de fruits d'été ou d'automne n'avoient point été attaqués ou l'avoient été très-légèrement.

Je pourrois accumuler un grand nombre de faits pareils; mais ceux-là suffiront pour convaincre les plus incrédules, & il m'a paru important de le faire. Loin de s'interdire les fruits quand la dyssenterie regne, l'on doit en manger davantage; & les Directeurs de la police, loin de les prohiber, doivent chercher à en fournir les marchés; c'est une vérité que les gens instruits ne révoquent plus en doute nulle part; l'expérience la démontre, & elle est fondée en raison; puisque les fruits remédient à toutes les causes des dyssenteries.

§. 339. Il est extrêmement important que les malades aillent à la selle dans des endroits à part, parce que les excréments sont très-contagieux; & s'ils vont sur des bassins, on doit les sortir très-promptement de la chambre, dans laquelle on doit renouveler continuel-

D Y S S E N T E R I E. 17
lement l'air & brûler beaucoup de vinaigre.

Il est aussi très-nécessaire de changer souvent les linges. Sans ces précautions, la maladie devient plus mauvaise, & elle attaque ceux qui habitent la même maison. Il seroit fort à souhaiter qu'on pût convaincre le peuple de ces vérités. Monsieur BOERHAAVE conseilloit, quand la dysenterie étoit épidémique, d'impregner de la vapeur de soufre toute l'eau qu'on boit; on le fait en brûlant du *brand* ou pattes souffrées, dans des tonneaux qu'on remplit tout de suite d'eau, & qu'on roule pendant quelques momens.

§. 340. Je ne sais par quelle fatalité il n'y a point de maladie pour laquelle on conseille un plus grand nombre de remèdes différens; il n'y a personne qui ne vante le sien, qui ne l'élève au-dessus des autres, & qui ne promette hardiment de guérir en quelques heures une maladie longue, dont il n'a aucune idée juste, avec un remède dont il ignore parfaitement les effets. Le malade souffrant, inquiet, impatient, prend de toutes mains, & s'empoisonne par peur, par ennui ou par complaisance. De ces différens remèdes, il y en a qui ne sont qu'indifférens; d'autres sont per-

18 D Y S S E N T E R I E.

nicieux. Je n'entreprendrai point de rapporter tous ceux que je connois, mais après avoir réitéré que la seule véritable méthode est celle que j'ai indiquée, & qui a pour but d'évacuer les matieres, & que celles qui ne vont pas à ce but sont mauvaises, je me borne à avertir que la pire de toutes, c'est celle qui est la plus généralement suivie, & qui consiste à arrêter les évacuations par des remèdes astringens, ou ceux qu'on tire de l'opium; méthode mortelle, qui tue, toutes les années, un grand nombre de personnes, & qui en jette d'autres dans des maux incurables. En empêchant l'évacuation de ces matieres, en renfermant le loup dans la bergerie, il arrive, ou 1°. que cette matiere irrite les intestins, les enflamme, & de l'inflammation naissent les douleurs horribles, la vraie colique inflammatoire, & ensuite, ou la gangrène & la mort, ou un squirrhe qui dégénère en cancer, (j'ai vu ce cas horrible), ou la suppuration, un abcès, un ulcere; ou 2°. qu'elle se rejette ailleurs, produit des squirrhes au foye, des asthmes, l'apoplexie, l'épilepsie ou mal caduc, des douleurs de rhumatisme horribles, des maux de yeux, & des maux de peau incurables.

Telles sont les suites de tous les re-

D Y S S E N T E R I E. 19
medes altringens & de ceux qu'on donne pour faire dormir; comme thériaque, mithridate, diascordium, &c. quand on les donne trop tôt.

J'ai été appelé pour un rhumatisme cruel, qui avoit succédé immédiatement à un mélange de thériaque & d'eau de plantin, donné le second jour d'une dysenterie.

Comme ceux qui ordonnent ces remèdes en ignorent sans doute les conséquences, il suffira, j'espère, de les leur avoir fait connoître.

§. 341. L'abus des purgatifs a aussi ses dangers. L'on détermine toutes les humeurs à se jeter sur les parties malades, le corps s'épuise, les digestions ne se font plus, les boyaux s'affoiblissent; quelquefois même il s'y fait de légères ulcérations, d'où naissent des diarrhées presque incurables, & qui tuent après plusieurs années de souffrances.

Si les évacuations sont excessives, & le mal long, on tombe dans l'hydropisie; mais en l'attaquant d'abord, on peut la dissiper par une diète sobre & sèche, des fortifiants, des frictions & de l'exercice.

De la dysenterie maligne.

§. 342. J'ai dit un mot, plus haut, des

dyssenteries malignes, & je n'avois pas crû devoir en parler plus au long dans cet ouvrage, mais un ami m'ayant fait observer que les endroits où elle fait le plus de ravages sont souvent les plus éloignés de secours, je me suis déterminé à donner l'article suivant.

§. 343. Si cette corruption des humeurs qui forme les fièvres malignes se trouve réunie avec les causes qui produisent la dyssenterie, il en résultera une dyssenterie maligne.

Quelquefois cette réunion dépend de causes particulieres à une seule personne, ou au moins à un petit nombre de personnes, ce qui forme des dyssenteries malignes isolées. Ainsi quand il regne des fièvres malignes il est rare qu'on ne voye pas quelque malade chez lequel il survient en même tems une dyssenterie; & dans les épidémies de dyssenterie les plus bénignes, si cette maladie attaque des corps dont les humeurs ont acquis un degré de corruption considérable, la maladie prend un caractère de malignité. L'on a vu plus d'une fois des dyssenteries véritablement bénignes, changées en malignes par le mauvais traitement.

Si cette réunion dépend de ces causes générales qui forment les maladies

épidémiques, il naît alors des épidémies de dyssenteries malignes, qui sont, après la peste, une des maladies qui a fait le plus de ravages, & on l'a vuë régner en même tems que la peste.

Des chaleurs excessives, la famine, des camps marécageux, ont souvent produit cette maladie. L'on a vu un corps de cavalerie, après avoir été trop long-tems dans un camp de cette espece, attaqué de cette cruelle maladie, compliquée à une gangrène des jambes, qui emporta les neuf dixiemes des cavaliers, & un très-grand nombre de chevaux. Sans aucune cause apparente elle est souvent l'effet d'une de ces altérations de l'air, qui ne tombent point sous nos sens, mais qui ne nous sont que trop démontrées par leurs funestes influences.

Les principaux symptômes qui caractérisent cette maladie sont, outre le frisson ordinaire & ses accidens, frisson qui n'a pas toujours lieu, une foiblesse excessive & une angoisse cruelle, que le malade rapporte au creux de l'estomac; qui est souvent accompagnée de vomissemens abondans de matiere verte, sans en être soulagée, & qui, durant jusques à la fin de la maladie si elle est mortelle, jusques-à-ce qu'elle soit considérablement amandée si elle

doit guérir, ne laisse jouir le malade d'aucun instant de bon sommeil, le jette souvent, dès les commencemens, dans une rêverie sourde, & quelquefois dans un délire marqué. Les douleurs des intestins ne sont pas toujours proportionnées au danger de la maladie; j'ai vu des malades s'en plaindre à peine, & d'autres cependant les avoir assez vives; les évacuations par les selles sont fréquentes & varient beaucoup; quelquefois c'est presque du sang pur très-dilué, on voit alors le malade s'affaiblir d'heure en heure, rêver, peu souffrir & périr le troisième jour, d'autres fois c'est un rouge plombé; souvent elles sont noires; plus ordinairement muqueuses avec un mélange d'une matière couleur de chocolat & du sang; toujours d'une puanteur insupportable. Les ardeurs & la suppression d'urine sont encore plus fréquentes que dans la dysenterie ordinaire, les urines sont quelquefois excessivement brunes, ce qui caractérise une colliquation très-funeste; je les ai vues limpides comme de l'eau, & une fois entièrement laiteuses; leur puanteur approche quelquefois de celle des selles, & l'on retrouve cette même puanteur dans l'haleine, quelquefois dans les crachats & même dans la

fueur. Le dégoût pour les alimens est insurmontable, on repugne même souvent à toutes les boiffons qui ne font pas cordiales, & il y a assez fréquemment, dès les commencemens, une légère difficulté d'avaler qui est du plus mauvais augure. D'autres fois la peau se sèche singulièrement, plus ordinairement on la trouve froide & gluante; on a vu dans quelques épidémies que les malades auxquels il survenoit beaucoup de pustules aqueuses sur toute la peau guérissent. Le seul caractère constant du pouls c'est d'être petit, & il est rare que la respiration ne soit pas gênée dès les commencemens. Le hoquet, la tension du ventre, le dessèchement total de la langue, les défaillances, quelquefois des taches de gangrène dans différentes parties du corps, sur-tout aux extrémités inférieures, annoncent une mort prochaine & inévitable. La diminution des angoisses, la souplesse du ventre, le cours aisé des urines, moins de foiblesse & sur-tout un sommeil naturel, quelque court qu'il soit, font espérer avec confiance le rétablissement.

L'ipécacuanha est le principal remède de la dysenterie maligne, & il est de la plus grande importance de le donner dès les commencemens, avant que tou-

24 D Y S S E N T E R I E.

tes les humeurs intestinales soyent infectées; on en seconde l'effet par un thé de camomille qui est peut-être plus indiqué dans cette maladie que dans aucune autre. Sept ou huit heures après cette première évacuation par le vomissement, il faut en procurer une seconde par les selles avec de la rhubarbe; quand cette seconde évacuation est finie on recommence l'usage de l'ipécacuanha, mais à très-petite dose; deux, trois ou quatre grains, tout au plus, de deux en deux heures avec une tasse d'un bouillon de poulet, ou de veau avec un peu de poule, & quelques racines de chicorée amère, ou si l'on n'en a pas, de scorfenoires, de falfifs, de carottes jaunes, de céleri; ces bouillons doivent être la seule nourriture; si l'on croit avoir besoin de soutenir plus efficacement les forces du malade, on peut y faire cuire un peu de croute de pain, & donner, de deux bouillons l'un, une cueillerée de vieux vin blanc qui ne soit pas trop spiritueux; les vins du Rhin, ceux de Grave, ceux de la Côte sont les plus convenables; ils agissent comme cordiaux & comme antiputrides & font autant de bien dans cette espèce que de mal dans les autres.

Les intestins sont si affoiblis par les impressions du venin, qu'ils ne peuvent ni
sou-

D Y S S E N T E R I E. 25

soutenir la même quantité de boisson, ni des boissons aussi relâchantes que dans les autres maladies aiguës; une grande quantité de boisson ne passe point, elle augmente les angoisses, elle tend le ventre, & supprime les urines, je m'en suis convaincu plus d'une fois; la même chose arrive si les boissons sont simplement relâchantes; d'ailleurs elles augmentent la foiblesse générale. Cette même foiblesse fait que l'usage des acides seuls, si bien indiqués d'ailleurs par la putridité, fait plus de mal que de bien; la boisson doit par là même n'être ni trop abondante, ni trop relâchante, ni trop acide; une tisane d'oranges amères fraîches, coupées par tranches fines poudrées d'un peu de sucre & sur lesquelles on verse de l'eau bouillante, m'a paru réunir toutes les qualités; l'écorce est aromatique, le blanc est un amer un peu tonique; le jus est acide, & ce mélange produit un très-bon effet. L'on peut en substituer plusieurs autres analogues, en faisant l'infusion avec des amers & en la rendant légèrement acide. Quand la foiblesse est excessive, le seul acide permis c'est les vins dont j'ai déjà parlé.

Les lavemens purgatifs, les relâchans, les gras sur-tout, sont très-nuisibles; les seuls qui conviennent, & il ne faut ja-

mais en donner beaucoup, ni les donner fort grands, mais tout au plus de sept ou huit onces, ce sont ceux qui sont composés d'une simple infusion d'herbes & de fleurs amères, telles que la camomille, le mille-pertuis, le melilot, le trefle odorant.

Les premiers Médecins qui virent que les pustules qui paroissent sur la peau étoient utiles firent faire des scarifications, & même des brulures avec un fer chaud, qui étoient un remède très-usité dans ces tems-là, sur plusieurs endroits de la peau, & s'en trouverent très-bien; l'on emploie aujourd'hui, avec un grand succès, les emplâtres de vésicatoires, & il est certain que dans plusieurs cas, à mesure qu'ils agissent, les évacuations diminuent, les angoisses se dissipent & les forces augmentent; aussi je ne balance jamais à les faire appliquer.

Ces secours sont quelquefois insuffisants, & la maladie exige tous ceux qui sont indiqués dans les fièvres malignes (a); les deux qui m'ont paru mé-

(a) Quoique le reflux sur les intestins d'une humeur âcre qui auroit dû s'évacuer par la transpiration, & que les premiers froids arrêtent, soyent la cause la plus ordinaire de la dysenterie, comme je l'ai dit plus haut, il est

riter la préférence font l'extrait de kina, dissous dans l'eau de fleur d'orange & le camphre; ces remèdes s'allient très-bien avec l'ipécacuana & on peut les donner dans le même tems, & même mêlés, ou les faire succéder à ce remède, qui convient spécialement quand il y a beaucoup de mucosités, & qu'on peut suspendre quand elles ont beaucoup diminué & que le ventre est assoupli. Mais il ne faut jamais donner ni beaucoup d'extrait de kina ni beaucoup de camphre à la fois, ils agiroient comme irritans, & toute irritation est à craindre.

La liste des remèdes employés dans ces dyssenteries malignes est immense; en élaguant tous ceux qui sont évidemment mauvais & que l'expérience a démontrés tels, on voit qu'ils tendent tous aux mêmes indications que j'ai indiquées; je me suis borné aux plus efficaces, & je crois qu'ils peuvent tenir lieu des autres & opérer ce qu'on peut attendre de l'art; qui n'étant point secondé par la nature est trop souvent sans ressource dans cette cruelle maladie; sur-tout si l'on ne l'atta-

cependant vraisemblable que quelques épidémies dépendent d'un principe âcre & empoisonné, comme celui de beaucoup d'autres maladies épidémiques.

que pas dès les commencemens, & avant qu'elle ait porté à l'estomac & aux intestins des dommages irréparables.

Dés évacuations excessives, qui menacent de détruire promptement toutes les forces, exigent des anodins, & l'on employe quelquefois avec succès extérieurement des flanelles trempées dans une décoction amère chargée de thériaque, qu'on applique chaudes sur l'estomac & sur le ventre, & qui contribuent à diminuer la fréquence des selles & à produire la suppuration.

S'il y a une maladie véritablement contagieuse c'est celle-ci; j'ai vu il n'y a que quelques mois, dans une petite campagne très-voisine de la ville, un exemple terrible de la force de l'infection. Elle étoit composée de six personnes qui jouissoient d'une parfaite santé, il y arriva un des enfans qui revenoit de Hollande où il avoit été soldat & dont le teint déceloit un fond de cacochimie; au bout de quelques semaines il fut attaqué d'une dysenterie cruelle & véritablement maligne qui dans quelques heures détruisit absolument ses forces, il se refusa à tous les secours (je crois que les meilleurs auroient été inutiles,) & fut, pendant les cinq jours que la maladie dura, si agité & si inquiet qu'il se trainoit dans

la grange, la cuisine, le jardin, les chambres, alloit se coucher pendant la nuit au milieu de l'herbe couverte de rosée. Par cette conduite il infecta les six autres personnes; quatre le furent légèrement; un homme de soixante ans & un garçon de dix, si fortement qu'ils périrent tous les deux, l'enfant sans avoir rien pris au bout de soixante heures; le pere qui prit dans les commencemens quelques remedes, mais dont il se dégouta bien vite, au bout de quatorze jours. Il n'a régné aucune dysenterie dans le voisinage à cette époque, l'eau de cette maison est excellente, & après l'examen le plus attentif je n'ai pu trouver d'autre cause de cette infection que la maladie du premier attaqué qui étoit la suite d'un germe de corruption dans ses humeurs.

CHAPITRE XXV.

La gale.

§. 344. **L**A *gale* est une maladie contagieuse par l'attouchement de la personne, ou des habits, mais non point par

l'air; ainsi en évitant ces moyens d'infection, on peut être sûr de ne pas la prendre.

„ Quoique toutes les parties du corps
„ puissent en être attaquées, la gale se
„ montre d'ordinaire, d'abord aux mains,
„ & principalement entre les doigts. Il
„ paroît, au commencement, une ou
„ deux pustules, qui sont remplies d'une
„ espece d'eau claire, & qui donnent
„ des démangeaisons très-incommodes.
„ Si on perce ces pustules en les grattant,
„ l'eau qui en découle communique le mal aux parties voisines. Dans
„ le commencement, on ne peut guère
„ distinguer la gale à moins qu'on ne
„ soit bien au fait de ce mal; mais dans
„ son progrès, les pustules augmentent
„ en nombre & en grandeur. Lorsqu'on
„ les ouvre en les grattant, il s'y
„ forme des croûtes dégoûtantes, & le
„ mal gagne toute la superficie du corps.
„ Si elles durent longtems, elles forment
„ de petits ulcères, & elles sont en même
„ tems très-contagieuses“.

§. 345. Le mauvais régime, sur-tout l'abus du salé & des fruits mal mûrs, & la mal-propreté, occasionnent cette maladie, qui se contracte cependant plus souvent par contagion. De très-bons Médecins croient même qu'elle ne se

contracte pas autrement; mais j'ai vu le contraire assez sûrement.

Quand elle paroît chez une personne, sans qu'on puisse soupçonner qu'elle l'ait gagnée par contagion, il faut commencer par lui retrancher absolument le salé & les choses aigres, les graisses, & les épiceries. On lui fait boire une tisane de racine de chicorée amère; ou celle N°. 26, dont on prend cinq ou six verres par jour; &, au bout de quatre ou cinq jours, on purge avec le N°. 21 ou avec une once de sel de Sedlitz & un quart-d'once de séné. On continue le régime, on repurge après six ou sept jours, & ensuite on frotte toutes les parties malades, & les environs, le matin à jeun, ou le soir en se couchant, avec le quart de l'onguent N°. 52. Le lendemain, le sur-lendemain, & le quatrième jour, on frotte de nouveau, & ensuite on emploie une seconde dose d'onguent, en frottant seulement de deux jours l'un. Il est rare que ces remèdes n'emportent pas le mal; mais quelquefois il revient, & alors il faut repurger, & revenir à l'onguent dont j'ai éprouvé, & dont j'éprouve tous les jours les bons effets.

Si le mal est gagné par contagion, l'on peut hardiment employer l'onguent dès qu'on s'en apperçoit, sans l'avoir

fait précéder d'aucun purgatif. Mais au contraire, quand on a négligé long-tems le mal, & qu'il est parvenu à un degré considérable, il faut que le malade ait été quelque tems au régime que j'ai indiqué, & qu'il ait été purgé, qu'ensuite il ait bu beaucoup de tisane N°. 26, avant que d'en venir à l'onguent; & dans ces cas j'ai toujours commencé par l'onguent N°. 28, dont on emploie le demi-quart tous les matins. Souvent même je n'emploie point celui N°. 52, & j'ai toujours trouvé celui N°. 28, aussi sûr, mais plus lent.

§. 346. Pendant qu'on prend ces remèdes, il faut éviter le froid & l'humidité, sur-tout quand on fait usage du remède N°. 28, dans lequel il entre du mercure qui pourroit, si l'on négligeoit les précautions nécessaires, occasionner de l'enflure à la gorge & aux gencives, & même une salivation accompagnée d'accidens graves. Cet onguent a un avantage sur l'autre, c'est qu'il n'a point d'odeur, & qu'on peut même lui donner une odeur agréable; mais il est très-difficile de déguiser celle du soufre qui est la base du premier.

Il faut aussi changer souvent de linges, mais il faut éviter de changer d'habits; parce que les habits s'infectant,

ceux qu'on a portés pourroient redonner la gale, quand on les reprendroit après être guéri.

„ Il faut parfumer de souffre les chemises, culotes, bas, avant qu'on les mette; mais cette fumigation doit se faire en plein air.

§. 347. Quand cette maladie dure très-longtems, elle épuise le malade par l'insomnie, l'inquiétude des démangeaisons, & quelquefois la fièvre; il maigrit extrêmement & perd ses forces. Dans ces cas, il faut 1°. faire prendre un purgatif doux.

2°. Ordonner quelques bains tièdes.

3°. Mettre le malade au régime des convalescens.

4°. Lui faire prendre soir & matin la poudre N°. 53, pendant quinze jours, avec la tisane N°. 26.

Souvent la maladie est rebelle, & il faut varier les remèdes suivant les circonstances; détail dans lequel je ne puis pas entrer.

§. 348. Après quelques purgatifs, des bains souffrés, & en général les bains des eaux minérales chaudes, guérissent très-souvent; & les simples bains froids de rivière ou du lac ont emporté des gales très-rebelles.

Il n'y a rien qui entretienne plus

long-tems la gale que l'abus des eaux chaudes.

§. 349. Je réitere qu'on ne doit jamais employer étourdiment l'onguent N°. 12, ou les autres remedes qui font disparoitre la gale. Il n'y a point de maux qu'on n'ait vu suivre la trop prompte guérifon de cette maladie par des remedes extérieurs, employés avant que d'avoir évacué, & un peu diminué l'acreté des humeurs.

CHAPITRE XXVI.

Avis pour les femmes.

§. 350. **L**ES femmes font fujettes à toutes les maladies que je viens de décrire, & leur fexe les expose à quelques autres qui dépendent de quatre caufes principales, les regles, les groffeffes, les couches & les fuites de couches. Je ne penfe point à traiter ici de toutes ces maladies; elles exigeroient un volume plus gros que celui-ci, & je fuis obligé de me borner à des avis généraux fur ces quatre objets.

§. 351. La nature qui destinoit les femmes à élever le genre humain dans leur sein les a assujetties à un écoulement de sang périodique, qui est la source d'où l'enfant tirera un jour sa subsistance.

Cette évacuation commence généralement, dans ce pays, entre quatorze & seize ans. Souvent avant qu'elle paroisse, les jeunes filles sont pendant long-tems dans un état de langueur, qu'on appelle *chlorose*, *oppilations*, *pâles-couleurs*; & quand elle tarde trop à venir, elles tombent dans des maladies très-graves, & fort souvent mortelles. Mais on attribue cependant fort mal à propos à cette cause tous les maux auxquels elles sont sujettes à cet âge; ils dépendent d'une autre dont les oppilations mêmes ne sont souvent que l'effet; c'est la foiblesse qui est naturelle & nécessaire à ce sexe. Les fibres des femmes, destinées à céder quand elles seront tendues par tout le volume de l'enfant & de ses accompagnemens, volume souvent très-considérable, devoient être moins roides, moins fortes, plus lâches que celles des hommes; par-là même, la circulation se fait chez elles avec moins de force, le sang est moins épais, plus aqueux, les humeurs ont plus de

penchant à croupir dans les viscères;
& à former des engorgemens.

§. 352. L'on prévienendroit les maux auxquels cette constitution peut conduire en aidant la foiblesse des mouvemens naturels, par l'augmentation de mouvement que fournit l'exercice; mais ce secours, qui seroit en quelque façon plus nécessaire aux femmes qu'aux hommes, leur est enlevé par l'éducation qu'on leur donne; on les applique aux ouvrages du ménage, qui exercent beaucoup moins que ceux auxquels la vocation des hommes les appelle; elles se donnent peu de mouvement, la disposition naturelle de foiblesse s'accroît; & elle devient alors malade, le sang circule mal, il perd ses qualités, les humeurs croupissent par-tout, aucune fonction ne se fait bien.

Elles commencent à tomber dans un état de langueur, quelquefois très-jeunes, & plusieurs années avant qu'il soit question des regles; cette langueur les rend paresseuses; le mouvement les fatigue un peu, elles n'en prennent point; il seroit le remède de ce mal commençant, mais le remède leur paroissant pénible, elles le rejettent, & le mal augmente.

L'appétit se dérange comme les autres

fonctions, elles en ont peu, les alimens ordinaires ne le réveillent point, elles se livrent à des fantaisies souvent les plus bizarres, qui achevent de ruiner l'estomac, les digestions & la santé.

Quelques années s'écoulent, le tems des regles approche, & elles ne paroissent point, par deux raisons; la premiere, c'est que la santé est trop affoiblie pour établir cette nouvelle fonction, dans le tems que toutes les autres languissent; la seconde, parce qu'elles ne sont point nécessaires, puisqu'elles sont destinées à évacuer, hors de la grossesse, le sang superflu que la femme est destinée à produire, afin qu'elle ne fournisse pas de son nécessaire à l'enfant, & que ce superflu n'existe point chez les filles languissantes des longtems.

§. 353. Cependant le mal augmente, parce que toute maladie qui ne guérit pas fait des progrès journaliers; on l'attribue à la suppression, mais souvent on se trompe, puisque la maladie ne vient point toujours de la suppression, & que la suppression vient souvent de la maladie. Cela est si vrai que lors même que cette évacuation arrive, si la foiblesse subsiste, les malades n'en sont pas mieux, au contraire; & souvent l'on voit de jeunes garçons, qui ayant reçu de leurs

parens une constitution, & une éducation féminines, ont les mêmes maux que les jeunes filles oppilées.

Les filles de la campagne, qui menent souvent le genre de vie des hommes, sont moins sujettes à ce mal que celles de la ville.

§. 354. Qu'on ne s'y trompe donc point; tous les maux des jeunes filles ne viennent point du manque des regles, il y en a cependant qui dépendent réellement de cette cause. C'est quand une jeune fille, forte, robuste, bien portante, qui a fait à peu près sa crûe, qui a beaucoup de sang, n'a point cette évacuation dans l'âge marqué; alors ce superflu de sang occasionne mille maux, & beaucoup plus violens que ceux qui ne dépendent que de la cause précédente.

Si les filles oisives de la ville sont plus sujettes aux oppilations, qui dépendent de la foiblesse dont j'ai parlé, ou qui l'accompagnent, les filles de la campagne sont plus sujettes à cette dernière espèce, qui dépend de trop de sang retenu, que celles des villes; & c'est ce qui procure ces maladies singulieres, qui paroissent surnaturelles au peuple, & que par-là même il attribue au sortilege.

§. 355. Lors même que les regles sont venues, elles se suppriment sou-

vent, & il n'y a aucune maladie que cette suppression n'ait produite. Elles se suppriment souvent dans le cas du §. 351, par la continuation de la maladie qui avoit mis obstacle à leur arrivée; & dans d'autres cas par d'autres causes, telles que le froid, l'humidité, une peur violente, toute passion trop forte, des alimens trop froids, ou indigestes, ou trop chauds, des boissons à la glace, un exercice porté trop loin, les veilles. Les accidens que ces suppressions occasionnent sont quelquefois plus violens que ceux qui précèdent la première venue.

§. 356. La facilité avec laquelle cette évacuation se supprime, diminue, se déränge par les causes que je viens d'assigner; les maux affreux qui sont la suite de ces dérangemens me paroissent des raisons bien fortes pour engager les femmes à donner tous leurs soins pour en conserver la régularité à tous égards, en évitant à cette époque toutes les causes qui peuvent leur nuire. Si elles vouloient bien, non pas sur ma parole, mais sur celles de leurs meres, de leurs parentes, de leurs amies, sur leur propre expérience, si elles vouloient bien, dis-je, se persuader combien il leur importe de se ménager dans ces tems criti-

ques, il n'y en a pas une, qui, dès la première apparition, jusqu'au dernier retour, ne se conduisit avec la plus scrupuleuse régularité.

Leur conduite dans ces circonstances décide absolument de leur santé, de celle de leurs enfans, de leur bonheur, de celui des personnes avec qui elles ont à vivre.

Plus elles sont jeunes & délicates, plus les ménagemens sont nécessaires. Je fais que la robuste campagnarde néglige quelquefois impunément de se ménager; mais d'autres fois elle en est cruellement punie: & je pourrois produire une longue liste de celles qui se sont jettées, par leurs imprudences, dans les situations les plus tristes; quoiqu'en général elles soient beaucoup moins sujettes aux irrégularités de la menstruation que les jeunes filles d'un ordre supérieur.

Outre l'attention qu'il faut avoir d'éviter les causes générales que j'ai indiquées dans le §. précédent, chacune doit observer ce qui lui nuit plus particulièrement à cette époque, & y renoncer pour toujours.

§. 357. Il y a plusieurs femmes chez lesquelles les règles viennent toujours sans aucun dérangement de leur santé; il y en a d'autres qui sont incommodées

à chaque retour, & quelques-unes pour lesquelles ils sont affreux par la violence des coliques qui les précèdent ou les accompagnent, & qui sont plus ou moins longues. J'en ai vu ne durer que quelques minutes, d'autres quelques heures; il y en a qui durent plusieurs jours, & qui sont accompagnées de vomissemens, de défaillances, de convulsions, occasionnées par l'atrocité des douleurs, de vomissemens de sang, de saignemens de nez &c. qui en un mot paroissent les mettre aux portes de la mort. Cet état demande une très-sérieuse attention: mais comme il dépend de plusieurs causes souvent très-oppoées, il est impossible d'indiquer ici le traitement qui convient à chacune.

Quelques femmes ont le malheur d'être sujettes à ces accidens tous les mois, depuis la premiere apparition des regles jusqu'à leur dernier retour; à moins que les remedes, le régime, quelquefois une couche, ne les en délivrent: quelques autres ne souffrent que de tems en tems, tous les deux, trois, quatre mois: des troisiemes, après avoir cruellement souffert pendant les premiers mois, & même les premieres années, cessent de souffrir ensuite; d'autres enfin, après avoir eu leurs regles pendant très-longtems sans

aucune douleur, se trouvent assujetties à des douleurs cruelles à tous les retours, si par imprudence, ou par fatalité, elles ont essuyé quelque dérangement qui les ait supprimées, diminuées, retardées : & cette considération doit rendre prudentes celles même qui passent ordinairement cette crise sans douleurs; elles doivent toutes être persuadées que, quoiqu'elles n'aient aucune incommodité marquée, elles sont cependant à cette époque plus délicates, plus sensibles aux impressions des corps étrangers, plus aisément affectées par les mouvemens de l'ame, & ont l'estomac plus foible.

§. 358. Ces mêmes regles peuvent être trop abondantes, & elles jettent dans des maladies très-graves, mais dont je ne parlerai pas, parce qu'elles sont beaucoup moins fréquentes que celles qui sont produites par la suppression : d'ailleurs, on pourra faire usage dans ce cas des remèdes que je donnerai plus bas en parlant des pertes de sang qui ont lieu dans la grossesse, (voyez §. 365).

§. 359. Enfin, lors même qu'elles sont le plus régulières, après avoir duré un certain nombre d'années, (il est rare que cela aille à trente-cinq), elles finissent naturellement & nécessairement entre quarante-cinq & cinquante ans, quel-

quefois même plutôt, rarement plus tard, & l'époque de cette cessation est ordinairement fâcheuse pour les femmes.

§. 360. L'on prévient les maux décrits §. 352, en évitant les causes qui les produisent, & 1°. en faisant prendre beaucoup de mouvemens aux jeunes filles, sur-tout dès que l'on remarque la plus légère atteinte du mal.

2°. En ayant l'œil sur elles, pour qu'elles ne mangent point de choses contraires, puisqu'il y a peu de corps dans la nature, même parmi les moins propres à servir d'alimens & les plus dégoûtans, qui n'aient été l'objet de leurs bizarres fantaisies. Les alimens gras, pâteux, farineux, aigres, aqueux, leur sont nuisibles. Les thés d'herbes qu'on leur fait souvent boire pour les guérir suffiroient pour les jetter dans cette maladie, en augmentant le relâchement des fibres, qui en est la première cause. Si l'on veut boire sur quelques herbes, qu'on boive froid. La meilleure boisson pour elles, c'est l'eau de forges.

3°. Il faut éviter les remèdes chauds, âcres, & destinés uniquement à forcer les règles qui sont souvent des maux affreux, & ne sont jamais de bien. Ils sont sur-tout d'autant plus pernicieux que la malade est plus jeune.

4°. Si le mal empire, il faut cependant leur ordonner quelques remedes; non point des purgatifs, des délayants, des bouillons d'herbes, des sels, & je ne fais combien d'autres choses nuisibles; mais la limaille de fer, qui est le vrai remede de ces maux. Il faut prendre la limaille de vrai fer, & non point celle d'acier, & faire attention qu'elle ne soit point rouillée; dès qu'elle l'est, elle n'a presque plus aucune efficace.

Dans les commencemens du mal, & aux jeunes filles, il suffit d'en donner quinze ou vingt grains par jour, quelquefois même seulement quatre ou cinq grains, en y joignant l'exercice, & une diete convenable. Quand le mal est plus grave, & la malade moins jeune, on peut aller hardiment jusqu'à un quart-d'once. On fait bien de joindre à la limaille quelques amers, ou quelques aromates, & l'on trouvera indiqués dans les N°. 54, 55, & 56, les remedes les plus utiles dans ces cas, sous la forme de poudre, de vin & d'opiate. Quand on se propose de déterminer les regles, il faut faire usage du vin N°. 55, qui réussit ordinairement; mais j'avertis, & je souhaite qu'on y fasse attention, que souvent la suppression est l'effet, & non pas la cause de la maladie, & qu'il convient

POUR LES FEMMES.

alors de rétablir la santé & non pas de chercher à forcer les regles, qui seroient à cette époque quelquefois plus nuisibles qu'utiles, & qui reviennent naturellement quand la malade est guérie. Leur retour doit suivre le retour de la santé, & ne doit ni ne peut le précéder ou l'amener. Il y a des cas surtout dans lesquels il seroit très-dangereux de vouloir employer des remedes actifs, c'est quand il y a de la fièvre, de la toux, quelque hémorrhagie, une grande maigreur, de l'altération; il faut détruire tous ces maux avant que d'ordonner aucun remede chaud pour déterminer les regles. L'on imagine, mal à propos, que cette évacuation guérit les femmes de tous les maux, & cette erreur coûte la vie à un grand nombre.

§. 361. Pendant qu'on prend ces remedes, il ne faut prendre aucune des choses que j'ai déconseillées dans les §. précédens, & l'on doit en aider l'effet par le mouvement. Celui du char est très-salutaire; celui de la danse l'est aussi beaucoup, moyennant qu'il ne soit pas porté jusqu'à l'excès.

Quand le mal a des rechutes, on se conduit tout comme si c'étoit une première attaque.

§. 362. L'autre espece d'oppilation,

décrite dans le §. 354, demande une conduite très-différente. La saignée, qui est pernicieuse dans la première espèce, & dont l'usage jette plusieurs jeunes filles dans une langueur incurable, a souvent emporté cette espèce dans le moment. Les bains de pieds tièdes, les poudres N^o. 20, le petit lait, ont souvent réussi; mais il faut d'autrefois des soins appropriés à chaque cas particulier, & par-là même on doit consulter.

§. 363. Quand les regles cessent par l'âge (§. 356.), si elles cessent tout-à-coup, & si elles étoient abondantes auparavant, il faut nécessairement 1°. faire une saignée, & la réitérer tous les six, ou même tous les quatre, ou tous les trois mois.

2°. Diminuer la quantité des alimens, sur-tout de la viande, des œufs & du vin.

3°. Augmenter l'exercice.

4°. Prendre souvent, le matin à jeun, la poudre N^o. 24, qui est excellente dans ce cas, parce qu'elle augmente un peu toutes les évacuations naturelles par les selles, les urines & la transpiration, & diminue par-là la quantité de sang qui se forme naturellement.

Si cette cessation est annoncée ou mêlée, comme il arrive souvent, par des pertes abondantes, la saignée n'est pas

POUR LES FEMMES. 47

aussi nécessaire; mais le régime & la poudre N°. 24 le font beaucoup; & il faut y joindre de tems en tems la purgation N°. 23. Les remedes astringens, employés à cette époque, occasionnent des cancers de matrice.

Il périt plusieurs femmes à cet âge, parce qu'il est très-aisé de leur faire du mal; ce qui doit les rendre très-prudentes sur tous les remedes qu'elles emploient. Mais aussi il arrive souvent que leur constitution change à leur avantage; leurs fibres deviennent plus fortes, elles se trouvent plus robustes, plusieurs petites infirmités finissent, & elles jouissent ensuite d'une vieillesse très-heureuse; j'en ai vu plusieurs qui à cinquante-deux ou cinquante-trois ans quittoient les lunettes, dont elles se servoient depuis cinq ou six; chez d'autres les nerfs se rafermissent & les maux qui dépendent de leur foiblesse deviennent moins fréquens & moins incommodes.

Le régime que je viens d'indiquer, la poudre N°. 24, la boisson N°. 32, conviennent beaucoup, dans presque toutes les pertes habituelles, (je parle des femmes du peuple) à quelque âge que ce soit.



De la grossesse.

§. 364. Les grossesses sont généralement beaucoup plus heureuses dans les campagnes qu'à la ville. Les payannes sont cependant sujettes, comme les femmes de la ville, aux maux de cœur, & aux vomissemens le matin, aux maux de tête & aux maux de dents; mais ces maux cedent à la saignée qui est presque le seul remede dont elles aient besoin.

§. 365. Quelquefois après avoir porté des fardeaux trop pesants, avoir fait des travaux violents, avoir soutenu des cahotemens trop rudes, avoir fait quelque chute, elles sont attaquées de violentes douleurs de reins, qui se répandent jusques sur les cuisses, & aboutissent tout à fait au bas du ventre, ce qui présage ordinairement qu'elles sont à la veille de se blesser.

Il faut, pour prévenir cet accident qui est toujours dangereux, 1°. qu'elles se mettent sur le champ au lit & qu'elles se couchent sur la paillasse si elles n'ont point de matelas; la plume est très-mauvaise dans ce cas; qu'elles restent plusieurs jours dans cette situation, ne bougeant & ne parlant presque point; 2°. On doit

doit leur tirer d'abord huit ou neuf onces de sang du bras.

3°. Elles ne prendront ni viande, ni bouillons, ni œufs; mais elles vivront uniquement de quelques soupes farineuses.

4°. Elles prendront, de deux en deux heures, une prise de la poudre N°. 20, & ne boiront que de la tisane N°. 2.

Il y a des femmes robustes, sanguines, qui sont sujettes à se blesser à une certaine époque, elles préviennent cet accident en se faisant saigner quelques jours avant cette époque, & en observant un régime tel que je viens de l'indiquer. Mais cette méthode ne vaudroit rien pour les femmes délicates de la ville, qui se blessent par une toute autre cause, & dont on prévient les fausses couches par une méthode très-différente.

Les couches.

§. 366. L'on remarque qu'il périt plus de femmes à la campagne, dans le tems de l'accouchement, & cela par le manque de bons secours & l'abondance des mauvais; & qu'il en meurt plus en ville, après les couches, par une suite de la mauvaise santé.

Le b  soin de sages-femmes un peu éclairées, dans la plus grande partie du pays, & j'ose dire de toute l'Europe, est un malheur trop prouvé, qui a les suites les plus funestes, & qui demanderoit toute l'attention de la Police.

Les fautes qui se commettent dans le tems des accouchemens sont sans nombre & trop souvent sans remede. Il faudroit un livre exprès, comme on en a dans quelques pays, pour donner les directions propres à les prévenir, & il faudroit avoir formé des sages-femmes propres à les comprendre; mais cela sort du plan que je me suis proposé. J'indiquerai seulement une des causes qui fait le plus de mal; c'est l'usage des choses chaudes que l'on donne dès que l'accouchement est pénible ou lent; comme castor, teinture de castor, safran, fauge, rhue, sabine, huile d'ambre, vin, thériaque, vin brûlé avec des aromates, café, eau de vie, eau d'anis, de noix, de fenouil & autres liqueurs. Toutes ces choses sont de vrais poisons, qui, bien loin de hâter l'accouchement, le rendent plus difficile, en enflammant & la matrice qui ne peut plus se contracter, & les parties qui servent de passage, qui par là même se gonflent, retr  cissent les voies, & ne peuvent plus prêter. D'au-

trefois, ces poisons chauds produisent une hémorrhagie qui tue en peu d'heures.

§. 367. L'on fauveroit un grand nombre de meres & d'enfans par une méthode directement contraire. Dès qu'une femme bien portante avant ses couches, robuste, bien faite, se trouveroit en travail, & que le travail paroîtroit douloureux & difficile, bien loin de l'encourager à des efforts précoces, qui perdent tout, & de les aider par les remedes destructifs dont je viens de parler, il faut lui ordonner une saignée du bras, qui préviendra l'engorgement & l'inflammation, calmera les douleurs, relâchera les parties, & disposera tout favorablement.

L'on ne doit donner d'autre nourriture pendant le tems du travail qu'un peu de panade toutes les trois heures, & de l'eau panée autant que la malade en veut.

On donne, de quatre en quatre heures, un lavement avec une décoction de mauve & un peu d'huile; dans l'interval le on fait mettre sur une étuve, c'est à dire sur un bassin, ou sur une chaise percée, dans lesquels il y a de l'eau chaude, l'on frotte le passage avec un peu de beurre, & l'on tient sur le ventre des fomentations d'eau chaude qui sont les plus efficaces.

En suivant cette route, non seulement les sages-femmes ne font point de mal, mais elles laissent à la nature le tems de faire du bien; un grand nombre d'accouchemens qui paroissent difficiles se terminent heureusement, & l'on a au moins le tems d'aller chercher des secours. D'ailleurs les suites de couches sont heureuses, au lieu qu'en suivant la méthode échauffante, lors même que l'accouchement est fait, la mere & l'enfant ont si cruellement souffert qu'ils périssent souvent l'un & l'autre.

§. 368. Je sais que ces moyens sont insuffisans, lorsque la situation de l'enfant est mauvaise; ou qu'il y a quelque vice de conformation chez la mere, mais au moins ils empêchent l'augmentation du mal, & comme je l'ai dit, laissent le tems de recourir aux Chirurgiens accoucheurs, ou à quelques sages femmes un peu moins mal-instruites.

Je réitere encore que les sages-femmes doivent bien se garder de presser les femmes à faire des efforts, qui leur font un mal infini, & qui peuvent rendre fâcheux l'accouchement, qui, avec un peu de patience, eut été le plus heureux; & j'insiste d'autant plus volontiers sur ce danger des efforts précipités, & sur la nécessité de la patience, que cette prati-

que fâcheuse est presque générale dans ce pays. L'on craint la foiblesse dans laquelle les malades paroissent être, on imagine qu'elles n'auront pas la force d'accoucher, & c'est la raison dont on s'autorise pour leur donner des cordiaux. Mais cette raison est chimérique; l'on ne perd pas si promptement les forces; les douleurs légères abattent, mais à mesure qu'elles augmentent, les forces se relevent, elles ne manquent jamais quand il n'y a point d'accident étranger; & l'on doit être persuadé que dans une femme saine & bien portante, ce n'est jamais la foiblesse qui empêche l'accouchement.

Suites des couches.

§. 369. Les suites de couche les plus fréquentes dans les campagnes sont 1°. les pertes de sang excessives. 2°. L'inflammation de matrice. 3°. La suppression subite des lochies, c'est le nom qu'on donne à la perte qui suit ordinairement la couche. 4°. Les ravages du lait.

Les pertes trop abondantes doivent être traitées par les moyens indiqués §. 365; & si la perte est excessive, l'on applique sur le ventre, les reins, les cuisses, des linges trempés dans un mélange de

parties égales d'eau & de vinaigre, qu'on change dès qu'ils commencent à être secs, & qu'on quitte dès que la perte commence à diminuer.

§. 370. L'inflammation de matrice se manifeste par une tension & des douleurs dans tout le bas ventre, qui augmentent dès qu'on le touche, une espee de tache rouge, qui monte au milieu du ventre jusqu'au nombril, & qui, quand le mal empire, devient noire, ce qui est toujours mortel; une foiblesse étonnante, le visage prodigieusement changé, un léger délire, une fièvre continue avec un pouls foible & dur, quelquefois des vomissemens continuels, souvent le hoquet, une perte très-petite abondante d'une eau rousse, puante, âcre; des envies fréquentes d'aller à la selle; des ardeurs & quelquefois une suppression d'urine.

§. 371. Ce mal très-grave & souvent mortel doit être traité comme les maladies inflammatoires. Il faut sur-tout, après les saignées, donner fréquemment des lavemens d'eau tiède, en injecter dans la matrice, en appliquer continuellement sur le ventre, & boire abondamment, ou de la tisane d'orge toute simple, sur chaque pot de laquelle on met un demi-

quart d'once de nitre, ou des laits d'amandes N°. 4.

§. 372. La suppression totale des lochies qui occasionne les maladies les plus violentes se traite précisément de la même façon; & si malheureusement l'on donne quelques remèdes chauds, pour en forcer la sortie, l'on ôte, dans le moment, toute espérance de guérison.

§. 373. Si la fièvre de lait est très-forte, la tisane d'orge du §. 371, & les lavemens, avec une diète très-légère, uniquement de panades ou de quelques autres farineux très-clairs, la dissipent.

§. 374. Les femmes délicates, qui ne font pas soignées comme il seroit nécessaire, ou celles que la nécessité oblige à travailler trop tôt, sont exposées à plusieurs accidens qui dépendent souvent de ce que la transpiration & l'évacuation des lochies ne se faisant pas bien, & la séparation du lait dans les seins étant troublée, il se forme ce qu'on appelle des dépôts laiteux, qui sont toujours très-fâcheux, & sur-tout quand ils se font sur quelque partie intérieure. Il s'en fait fréquemment sur les cuisses, & dans ce cas, il faut faire usage de la tisane N°. 58, & appliquer sur la tumeur les cataplasmes N°. 59. Ces deux remèdes dissipent insensiblement le mal, s'il peut se dissiper

sans suppuration. Si cela n'est pas possible, & qu'il se forme du pus, un Chirurgien ouvre l'abcès, & le traite comme un autre.

§. 375. Si le lait se coagule dans le sein, il est de la plus grande importance de dissiper incessamment cette grosseur, sans quoi elle se durcit, devient scirre, & de scirre, souvent au bout d'un certain tems cancer, c'est à dire la plus cruelle des maladies.

L'on prévient cet horrible mal en remédiant à ces petites tumeurs dès le commencement. Il n'y a rien de plus efficace pour cela que les remèdes N°. 57 & 60; mais il est toujours prudent de ne rien faire sans consulter.

Dès qu'il y a une dureté invétérée & exemte de douleur, il ne faut faire aucune application; toutes sont nuisibles, & celles qui sont grasses, irritantes, résineuses, spiritueuses, changent promptement le scirre en cancer. Quand le cancer est manifesté, toutes les applications sont également nuisibles, excepté celle N°. 60. Le cancer a été longtems regardé comme incurable; depuis quelques années, l'on en a guéri quelques-uns avec le remède N°. 57, qui n'est cependant pas infailible, mais qu'on doit toujours essayer.

§. 376. Les bouts des seins des nourri-

ces s'écorchent souvent, & les font cruellement souffrir. Un des meilleurs remèdes c'est la pomade la plus simple, un mélange d'huile & de cire fondus ensemble, ou l'onguent N^o. 66; & si le mal est opiniâtre, il faut purger, ce qui réussit ordinairement.



CHAPITRE XXVII.

Avis pour les enfans.

S. 377. **L**Es maladies des enfans & tout ce qui regarde leur santé sont des objets qui ont été généralement trop négligés par les Médecins, & dont on a confié trop long-tems la direction aux personnes les moins propres à s'en charger. Leur santé est cependant bien importante; il faut les conserver si l'on veut avoir des hommes, & leur Médecine est susceptible d'un plus grand degré de perfection qu'on ne le croit ordinairement; elle a même un avantage sur celle des adultes, c'est que l'on ne trouve pas des complications de maux aussi fréquentes.

L'on dit qu'ils ne savent pas se fai-

re entendre; cela est vrai jusqu'à un certain point, mais cela ne l'est pas exactement; & s'ils ne parlent pas notre langage, ils en ont un qu'il faut étudier. Chaque maladie a proprement le sien, qu'un Médecin attentif apprend; il doit donner tous ses soins à comprendre celui des enfans, & à en profiter pour perfectionner les moyens de les rendre sains & vigoureux, & de les guérir des différens maux auxquels ils sont exposés. Je ne me propose point de remplir cette tâche actuellement dans tout le détail qu'elle exigeroit; mais j'indiquerai les principales causes de leurs maux, & la façon générale de les traiter, je leur épargnerai au moins par là une partie du mal qu'on leur fait, & l'épargne des maux artificiels est un des grands buts de cet ouvrage.

§. 378. Presque tous les enfans qui meurent avant l'âge d'un an, & même de deux, meurent avec des convulsions; l'on dit qu'ils sont morts de convulsions, & l'on a en partie raison. Ce sont en effet les convulsions qui les ont tués, mais ces convulsions elles-mêmes sont l'effet d'autres maladies qui demandent toute l'attention de ceux qui ont soin de ces petites créatures; & ce n'est qu'en combattant ces différentes causes, qu'on peut

guérir ces convulsions. L'on en reconnoit quatre principales, le *méconium*, les *aigreurs*, la *poussée des dents*, & les *vers*. Je dirai quelque chose de chacune.

Du méconium.

§. 379. L'estomac & les intestins de l'enfant sont remplis, quand il vient au monde, d'une matiere noire, médiocrement épaisse & assez gluante, qu'on appelle *méconium*. Il faut que cette matiere soit évacuée avant que l'enfant prenne du lait, sans quoi elle le corromproit, & devenant elle-même extrêmement âcre, il en résulteroit une double source de maux auxquels l'enfant ne résisteroit point.

L'on procure l'évacuation de cet excrément, 1°. en ne leur donnant point de lait les vingt-quatre premières heures de leur vie. 2°. En leur faisant boire, pendant ce tems-là, de l'eau dans laquelle on met un peu de sucre ou de miel; ce qui délaye ce *méconium*, & en facilite l'évacuation par les selles, & quelquefois par les vomissemens.

3°. Pour être plus sûr que toute cette matiere sort, il faut leur donner une once de *sirop de chicorée composé*, qu'on délaye avec un peu d'eau, & qu'on leur

fait boire dans l'espace de quatre ou cinq heures. Cette pratique a les plus grands avantages, & il est à souhaiter qu'elle devienne générale par-tout, comme elle l'est devenue ici depuis plusieurs années; le sirop que j'indique est à préférer à tous les autres, & sur-tout à l'huile d'amandes.

Si la grande foiblesse exige quelque aliment, dès le premier jour, il faut leur donner un peu de biscuit dans l'eau, comme on fait ordinairement, ou un peu de panade très-claire.

Des aigreurs.

§. 380. Quoique les enfans aient été bien évacués d'abord après leur naissance, très-souvent le lait s'aigrit dans leur estomac, & produit des vomissemens, des coliques violentes, des convulsions, la diarrhée, la mort. Il n'y a que deux choses à faire, évacuer les matieres aigres, & empêcher qu'il ne s'en reforme. Le sirop de chicorée est encore dans ce cas le meilleur remede pour les évacuer.

On prévient la formation des nouvelles aigreurs, en donnant trois prises par jour, si le mal est grave; deux & même une seule, s'il est peu considérable, de

la poudre N°. 61. & on leur fait boire un thé de mélisse & de tilleul.

§. 381. L'on est en usage de donner aux enfans beaucoup d'huile d'amandes douces, dès qu'ils ont quelques tranchées; mais c'est une habitude pernicieuse & dont les conséquences sont très-dangereuses. Il est vrai que l'huile apaise quelquefois d'abord les douleurs en enveloppant les acides, & en émoussant la sensibilité des nerfs; mais c'est un remède palliatif, qui, loin d'enlever la cause, l'augmente, puisqu'il s'aigrit lui-même; aussi le mal revient bientôt, & plus on donne d'huile, plus l'enfant devient sujet aux tranchées. J'en ai guéri, sans autre remède, que la privation de l'huile, qui leur affoiblissoit l'estomac; par là même le lait se digéroit moins bien, moins vite, & s'aigrissoit plus aisément; & l'affoiblissement que l'estomac reçoit à cette époque a quelquefois des influences sur le tempérament de l'enfant pour le reste de ses jours.

Il importe aux enfans d'avoir le ventre libre, & il est certain que très-souvent l'huile les resserre, en diminuant les forces des intestins; il n'y a personne qui ne puisse remarquer cet inconvénient, & qui ne continue cependant à l'ordonner dans un but contraire. Mais

telle est la force du préjugé dans ce cas & dans tant d'autres, on est dans l'idée que tel remède doit produire tel effet; il a beau ne le produire jamais, la prévention subsiste, l'on attribue son inefficace à de trop petites doses, on les double, le mauvais effet augmente, & ne fait point finir l'aveuglement.

L'abus de l'huile dispose aussi à la nouûre, & enfin il devient souvent la cause première des maux de la peau, qui sont extrêmement difficiles à guérir.

Il paroît par là qu'on ne doit l'employer que très-rarement, & qu'on l'ordonne toujours très-mal à propos dans les coliques, qui viennent d'un principe d'aigreur dans l'estomac, ou dans les intestins.

§. 382. Les enfans sont ordinairement plus sujets à ces coliques pendant les premiers mois; ensuite elles diminuent à mesure que leur estomac se fortifie. On les soulage dans l'accès, en leur donnant des lavemens avec une décoction de camomille, & la grosseur d'une noisette de savon. Une flanelle trempée dans une décoction de camomille avec un peu de thériaque, appliquée chaude sur l'estomac & le ventre, leur fait aussi beaucoup de bien.

On ne peut pas toujours leur donner

des lavemens, cela auroit son danger ; & chacun connoît la méthode d'y suppléer par des suppositoires, avec quelques côtes de plantes, du savon, ou du miel cuit.

Un des plus sûrs moyens de prévenir ces coliques, qui viennent de ce que le lait ne se digere pas, c'est de leur donner autant de mouvement qu'il est possible, vu leur âge.

§. 383. Avant que de passer à la troisième cause des maladies des enfans, qui est la poussée des dents, je dois parler d'un des premiers soins qu'exige leur enfance, c'est celui de les laver, d'abord pour les dégraisser, ensuite pour les fortifier.

Du lavage des enfans.

§. 384. Tout le corps de l'enfant qui naît est couvert d'une crasse qui vient de la liqueur dans laquelle il a vécu. Il est important de l'en délivrer d'abord ; & il n'y a rien d'aussi bon que le mélange d'un tiers de vin avec deux tiers d'eau : le vin pur est dangereux. On peut répéter ce lavage quelques jours de suite : mais c'est une très-mauvaise coutume que de continuer à les laver ainsi tièdement, & l'on en augmente le dan-

ger, si l'on met du beurre, comme on ne fait que trop souvent, dans l'eau & le vin qu'on emploie. Si cette crasse paroît gluante & épaisse, il faut se servir d'une décoction de camomille, avec la grosseur d'une noisette de savon. La base de la santé, c'est la régularité avec laquelle se fait la transpiration: pour obtenir cette régularité, il faut fortifier la peau; & les lavages tièdes l'affoiblissent. Quand elle a la force nécessaire, elle fait toujours ses fonctions, & la transpiration ne se dérange pas à tous les changemens de tems. L'on ne doit donc rien négliger pour la mettre dans cet état; & pour parvenir à ce point important, il faut laver les enfans, peu de jours après leur naissance, avec de l'eau froide telle qu'on l'apporte de la fontaine.

On se sert d'une éponge, & l'on commence par le visage, ensuite les oreilles, le derrière de la tête, (on évite la fontanelle (a)), le col, les reins, tout le corps, les cuisses, les jambes, les bras, en un mot on les lave par-tout. Cette méthode usitée il y a tant de siècles, & pratiquée de nos jours par plusieurs

(a) C'est cet espace au dessus de la tête, dans lequel on sent que les os ne sont pas encore réunis.

peuples qui s'en trouvent très-bien, paroîtra révoltante à nombre de meres ; elles croiront tuer leurs enfans, & elles n'auront point le courage sur-tout de résister aux cris qu'ils font souvent les premieres fois qu'on les lave : mais si elles les aiment véritablement, elles ne peuvent pas leur donner une marque plus réelle de cette tendresse qu'en surmontant en leur faveur cette répugnance.

Les enfans foibles sont ceux qui ont le plus besoin d'être lavés (*b*) ; les très-robustes peuvent s'en passer, & l'on ne peut croire, qu'après l'avoir vu souvent, combien cette méthode contribue à leur donner promptement des forces. J'ai le plaisir de voir, depuis que j'ai cherché à l'introduire ici, que plusieurs meres, les plus tendres & les plus raisonnables, l'ont employée avec les plus grands succès. Les sages-femmes, qui en ont été les témoins, les nourrices & les filles d'enfans, qui en ont été les exécutrices la répandent ; & si elle peut devenir gé-

(*b*) Il y a cependant un degré de foiblesse qui doit l'empêcher, c'est quand l'enfant a besoin de chaleur, de cordiaux, de frictions, pour ne pas périr de foiblesse ; car dans ces circonstances, le lavage lui nuiroit.

nérale, comme tout me l'annonce, je suis pleinement persuadé qu'en conservant un très-grand nombre d'enfans, elle contribuera à arrêter les progrès de la dépopulation. Il n'y a peut-être point de ville où les enfans soyent aussi généralement bien portants qu'ils le sont ici depuis dix ou douze ans.

Il faut les laver très-régulièrement tous les jours, quelque tems & quelque saison qu'il fasse, & dans la belle saison, les plonger dans des seaux d'eau, dans des bassins de fontaine, dans des ruisseaux, dans des rivières, dans le lac.

Après quelques jours de pleurs, ils s'accoutument tous si bien à cet exercice qu'il devient un de leurs plaisirs, & qu'ils rient pendant toute l'opération.

Le premier avantage de cette méthode, c'est, comme je l'ai dit, d'entretenir la transpiration, & de rendre moins sensible aux impressions de l'air; mais de ce premier avantage, il résulte qu'on les préserve d'un grand nombre de maux, sur-tout de la nouëre, des obstructions, des maladies de la peau & des convulsions; & on leur assure une santé ferme & robuste.

§. 385. Mais il ne faut pas détruire le bien qu'on leur fait en les lavant, par la mauvaise habitude de les tenir

trop au chaud; il n'y en a point de plus pernicieuse & qui tue plus d'enfans. Il faut les accoutumer à être très-peu habillés, tant le jour que la nuit, à avoir sur-tout la tête très-peu couverte la nuit, & point du tout pendant le jour depuis l'âge de deux ans; éviter qu'ils ne soient dans des chambres trop chaudes, & les faire vivre au grand air, soit l'été soit l'hiver, le plus qu'il est possible. Les enfans élevés au chaud sont souvent enrhumés, foibles, pâles, languissans, bouffis, tristes; tombent dans la nouûre, la consomption, toutes sortes de langueurs, & meurent dans l'enfance, ou vivent misérables &c. Ceux qu'on lave à l'eau froide & qu'on élève au grand air sont l'opposé.

§. 386. Je crois devoir ajouter que l'enfance n'est pas la seule période de la vie, dans laquelle les bains froids soient utiles. Je les ai employés avec un succès marqué, pour des personnes de tout âge, même pour des septuagénaires; & il y a deux especes de maladies plus fréquentes, il est vrai, à la ville qu'à la campagne, dans lesquelles ils réussissent très-bien; c'est dans les foiblesses de nerfs, & quand la transpiration se fait mal, qu'on craint l'air, qu'on est fluxionnaire, foible, languissant. Le bain froid

rétablit la transpiration, redonne de la force aux nerfs, & dissipe par-là tous les dérangemens que ces deux causes occasionnoient dans l'économie animale. On doit les prendre avant dîner. Mais autant les bains froids sont utiles, autant l'usage habituel des bains chauds est pernicieux; ils disposent à l'apoplexie, à l'hydropisie, aux vapeurs, à l'hypocondrie; & l'on voit les villes où l'usage en est fréquent, désolées par toutes ces maladies.

De la poussée des dents.

S. 387. La sortie des dents coute souvent beaucoup aux enfans, & quelques-uns succombent aux maux qu'elle occasionne. L'on doit, à cette époque, si elle est douloureuse :

1°. Leur tenir le ventre libre par des lavemens faits avec une décoction de mauve, sans y rien ajouter; mais ils ne sont point nécessaires si l'enfant a en même tems la diarrhée.

2°. Leur diminuer un peu la quantité des alimens, par deux raisons; l'une, c'est que l'estomac est plus foible qu'auparavant; l'autre, c'est qu'il y a quelquefois un peu de fièvre.

3°. Leur augmenter un peu la quan-

tité de la boisson ; la meilleure pour eux est sans contredit l'eau pure , ou l'infusion de tilleul , qu'on blanchit avec un peu de lait.

4°. On leur frotte souvent les gencives , avec un mélange d'autant de miel que de mucilage de pepins de coings , & on leur donne à mâcher une racine d'al-théa ou de réglisse.

C'est souvent dans le tems de la sortie des dents que les enfans se nouent.

Des vers.

§. 388. Le méconium, l'aigreur du lait & des dents sont trois grandes causes des maux des enfans : il y en a une quatrième, les vers, qui leur fait aussi très-souvent du mal, mais qui n'est point cependant, à beaucoup près, la cause générale de leurs maux, comme on est généralement porté à le croire dès qu'on voit un enfant de plus de deux ans malade. Il y a un grand nombre de symptômes qui font juger qu'un enfant a des vers, il n'y en a qu'un seul, c'est leur sortie par haut ou par bas qui le démontre évidemment. Il y a d'ailleurs à cet égard beaucoup de variétés ; quelques enfans ayant beaucoup de vers sans en être incommodés, d'autres étant réel-

lement malades avec un petit nombre.

Les vers nuisent, 1°. en obstruant les intestins, & en comprimant les parties voisines par leur volume. 2°. En suçant le chyle destiné à nourrir le malade, & le privant par là même de sa subsistance. 3°. En irritant les intestins, & même en les rongant.

§. 389. Les signes qui font croire qu'il y en a sont de légères coliques, fréquentes & irrégulières; une abondance de salive à jeûn, une odeur désagréable d'une espèce singulière dans l'haleine, surtout le matin; des démangeaisons dans les narines, qui font qu'ils les grattent souvent; un appétit très-irrégulier, ayant quelquefois un appétit vorace, d'autrefois point du tout, des maux de cœur, des vomissemens; quelquefois de la constipation, plus souvent une diarrhée de matières mal cuites; le ventre assez gros, le reste du corps maigre; une soif que la boisson ne diminue pas; souvent beaucoup de faiblesse; de la tristesse; le visage est assez ordinairement mauvais, & change d'un quart d'heure à l'autre; les yeux sont souvent éteints, & entourés d'un cercle livide; on en voit souvent le blanc pendant le tems du sommeil, qui est quelquefois accompagné de rêves effrayans, de sursauts continuels,

de grincemens de dents. Quelques enfans font dans l'impossibilité d'être un seul moment tranquilles. Les urines sont souvent blanches, je les ai vues comme du lait. Ils ont des palpitations, des évanouissémens, des convulsions, des assoupissémens longs & profonds, des sueurs froides tout à coup; des fièvres qui ont des caractères de malignité; des pertes de vue & de voix, qui durent longtems; des paralysies ou des mains ou des bras, ou des jambes; des engourdissemens, les gencives sont en mauvais état, & comme rongées; ils ont souvent le hoquet, le pouls petit & irrégulier, des rêveries, & ce qui est un des symptômes les moins équivoques, fréquemment une petite toux sèche; souvent une espèce de mucosité dans les selles; quelquefois de très longues & violentes coliques qui sont les suites de l'inflammation que les vers occasionnent dans quelques parties des intestins qui se terminent quelquefois par un abcès à l'extérieur du ventre, dont il sort des vers qui ont percé les intestins.

§. 390. L'on a une foule de remèdes pour les vers. La *grenette* ou *semen contra*, qui est un des plus ordinaires, est très bon: l'on se sert aussi avec succès de celui N°. 62; la poudre N°. 14 est un

des meilleurs. La fleur de soufre , le jus de cresson , les acides , l'eau de miel , ont souvent réussi ; mais les trois premiers que j'ai indiqués , suivis d'un purgatif , sont les meilleurs. L'on trouvera N°. 63 un purgatif , qu'on peut faire prendre assez aisément aux enfans les plus difficiles. Quand , malgré ces remèdes , les vers subsistent , il convient de consulter quelqu'un pour en employer de plus efficaces ; ce qui est très important , puisque , quoique peut-être la moitié des enfans ait des vers , & que plusieurs se portent très-bien , il y en a cependant que les vers tuent très réellement après leur avoir fait des maux cruels pendant plusieurs années.

Cette disposition à avoir des vers prouve toujours des digestions imparfaites ; ainsi il faut éviter de donner aux enfans qui sont dans ce cas des choses difficiles à digérer. Il faut sur-tout bien se garder de leur donner comme remède des huiles , qui supposé même qu'elles détruisissent quelques vers d'abord , augmentent la cause qui en laissent reproduire de nouveaux. Un long usage de limaille de fer est ce qui détruit le mieux cette disposition vermineuse.

Des convulsions.

§. 391. J'ai déjà dit §. 378, que les convulsions des enfans étoient presque toujours l'effet de quelqu'autre maladie, & sur-tout des quatre dont j'ai parlé ; quelques autres causes moins fréquentes leur en occasionnent quelquefois , on peut les réduire aux suivantes.

La première, c'est les matieres corrompues qui se trouvent dans l'estomac & les boyaux, & qui, par l'irritation qu'elles occasionnent dans les nerfs de ces parties, produisent des mouvemens irréguliers dans les nerfs de tout le corps, ou au moins de quelques parties, d'où naissent les convulsions, qui ne sont que des mouvemens involontaires des muscles. Ces matieres corrompues sont le produit de trop d'alimens, des alimens mal-sains, de ceux dont la digestion est au-dessus des forces de l'estomac des enfans, des mélanges, de la mauvaise distribution des alimens.

On connoit que les convulsions de l'enfant dépendent de cette cause par ce qui a précédé, par son dégoût, son apesantissement, sa langue sale, son ventre gros, son mauvais teint, son mauvais sommeil.

La diete, c'est à dire, une diminution dans la quantité de ces alimens, quelques lavemens avec de l'eau tiede, & une purgation avec le sirop de chicorée, la manne ou la potion N^o. 63, les guérissent.

§. 392. La seconde cause, c'est les vices du lait; soit que la nourrice ait eu quelque colere violente, quelque grand chagrin, quelque peur, soit qu'elle ait pris des alimens mal-sains, bu trop de vin, ou des liqueurs; soit qu'elle soit réglée, & que cette époque produise un dérangement sensible dans sa santé, soit enfin qu'elle soit malade; dans tous ces cas le lait se gâte, & jette l'enfant dans des accidens violens, qui quelquefois le tuent promptement.

L'on y remédie, 1^o. en le privant de ce lait gâté jusqu'à ce que la nourrice soit remise dans son état de santé & de tranquillité, dont on hâte le retour par quelques lavemens, des calmans, une entiere privation de ce qui lui a fait du mal, & en faisant tirer exactement tout le lait qui a souffert.

2^o. En donnant à l'enfant même quelques lavemens, en lui faisant boire beaucoup de tilleul, en ne le nourrissant, pendant un jour ou deux, que de panade ou d'autres soupes sans lait.

3°. En le purgeant, si ces premiers secours ne fussent pas, avec une once ou une once & demie de syrop de chicorée composé, ou autant de manne; ces médecines douces entraînent les restes de ce lait empoisonné, & dissipent les défordres qu'il occasionnoit.

§. 393. Une troisième cause qui produit aussi des convulsions, ce sont les maladies fiévreuses dont les enfans sont attaqués, sur-tout la petite vérole ou la rougeole; mais ordinairement elles ne demandent point d'autres secours que ceux qu'exige la maladie dont elles dépendent.

§. 394. L'on voit par tout ce chapitre, & il est important qu'on y fasse beaucoup d'attention, que les convulsions sont presque toujours chez les enfans un symptôme de quelqu'autre maladie plutôt qu'une maladie primitive; qu'elles dépendent d'un grand nombre de causes différentes, qu'il ne peut pas par là même y avoir de remède général pour les arrêter, & que les seuls remèdes convenables, dans chaque cas, sont ceux qui conviennent à la cause qui les produit, & que j'ai indiqués en parlant de chacune.

La plupart de ces prétendus spécifiques qu'on employe indistinctement &

aveuglement dans toutes les convulsions, sont souvent inutiles, & le plus souvent nuisibles; de ce dernier genre sont:

1°. Tous les remèdes âcres & chauds, les liqueurs spiritueuses, l'huile d'ambre ou d'agathe, les autres essences, les sels volatils, & autres remèdes de cette espèce, qui, par la violence de leur action sur les organes sensibles des enfans, sont plus propres à produire des convulsions qu'à les calmer.

2°. Les remèdes astringens qui nuisent toutes les fois que la cause des convulsions dépend de quelque matière âcre, qui doit sortir du corps par les selles, ou qu'elles sont l'effet d'un effort de la nature pour opérer quelque crise, & comme elles dépendent presque toujours de l'une ou de l'autre de ces deux causes, on voit que les astringens ne conviennent presque jamais. Il y a d'ailleurs toujours du danger à en donner aux enfans sans un examen bien mûr, parce qu'ils leur causent souvent des obstructions.

3°. L'usage précocé, trop considérable, trop continué, ou mal indiqué des anodins, tels que la thériaque, le mithridate, le sirop de pavot, (& il est très-aisé de donner contre quelqu'un de ces écueils), a aussi les suites les plus fa-

cheuses dans les convulsions , & ils nuisent au moins aux neuf-dixiemes de ceux auxquels on les ordonne. Ils calment , il est vrai , assez fréquemment pour quelques momens , quelquefois même pour quelques heures , mais le mal n'en revient que plus violemment ensuite , parce qu'ils ont augmenté toutes les causes qui le produisoient ; ils détruisent l'estomac , ils constipent , ils diminuent les urines , & d'ailleurs en émoussant la sensibilité des nerfs , qu'on doit envisager comme une des principales sentinelles chargées par la nature d'avertir qu'il y a des ennemis , le mal augmente sans qu'on s'en doute , il se forme sourdement des engorgemens qui aboutissent bientôt à quelque accident violent & mortel , ou qui laissent un germe de maladies de langueur ; & je réitère , que quoiqu'il y ait des cas dans lesquels ils sont d'une absolue nécessité , l'on doit en général les employer très sobrement. Ils sont utiles , 1°. quand les convulsions subsistent encore après qu'on en a détruit la cause premiere ; 2°. quand elles sont si violentes qu'elles menacent d'un danger très prochain , & qu'elles sont un obstacle aux remedes destinés à détruire leur cause ; 3°. quand cette cause même est de nature à céder aux anodins comme quand

elles font la fuite immédiate d'une peur.

§. 395. Il y a une très-grande différence entre les enfans , par rapport à la facilité à prendre des convulsions ; il s'en trouve à qui les causes les plus fortes ne peuvent pas en donner , qui ont des coliques affreuses , qui percent les dents très-douloureusement , qui ont de fortes fièvres , la rougeole , la petite vérole , qui sont rongés des vers , sans avoir jamais la plus légère apparence de convulsions ; il y en a d'autres chez lesquels la facilité à en avoir est si grande , (l'on peut appeller cette fâcheuse disposition , *convulsibilité* ,) qu'ils en sont attaqués très-fréquemment pour des causes si légères , que l'examen le plus attentif ne peut quelquefois pas les découvrir. Cet état qui est extrêmement dangereux , & qui conduit à une mort très-promte , ou à une vie languissante , demande des attentions dont le détail feroit d'autant plus déplacé ici , que ces cas communs en ville ne le sont pas autant dans les campagnes. Les bains froids , & la poudre N°. 14 , font utiles.

Avis généraux.

§. 396. Je finirai ce chapitre par quelques conseils qui pourront contribuer

à donner aux enfans un tempérament vigoureux , & à les préserver de plusieurs maux.

1°. L'on doit éviter de leur donner trop à manger & les régler pour la quantité des alimens & les heures des repas ; ce qui est très-possible , même dès les premiers jours de leur naissance , quand celle qui les nourrit le veut. C'est peut-être même l'âge où il convient le mieux de le faire , parce que c'est celui où l'uniformité constante de leur vie doit faire présumer que leurs besoins sont plus constamment égaux.

Un enfant qui a déjà quelques années , qui est abandonné à sa vivacité , change ses besoins ; sa vie est irrégulière , son appétit doit l'être , il y auroit par là même de l'inconvénient à l'assujettir trop servilement à une règle exacte dans la quantité & l'ordre des alimens ; la dissipation étant inégale , le besoin de réparation ne peut pas être constant ; mais chez le petit enfant , l'uniformité au premier de ces égards rend utile l'uniformité par rapport au second. La maladie est presque la seule chose qui doive apporter quelque changement à cet ordre , & ce changement doit être alors pour le retranchement , quoiqu'une pratique générale & meurtrière éta-

blisse le contraire, & qu'un usage pernicieux autorise les nourrices à remplir d'autant plus ces petites créatures qu'elles ont moins besoin d'alimens.

L'on s'imagine que les pleurs sont toujours le cri de la faim, & dès qu'un enfant pleure, on lui donne à manger, sans vouloir faire attention que ces pleurs étoient peut-être l'effet du malaise que lui procuroit un estomac trop rempli, ou de douleurs dont on n'enlève pas la cause en le faisant manger, mais à laquelle le manger le rend insensible pendant quelques momens, premièrement en le distraisant, secondement en l'endormant, effet du manger chez les enfans, qui est assez constant & qui dépend des mêmes causes qui assoupissent tant d'adultes après le repas.

L'on ne sauroit croire tout le mal qu'on fait aux petits enfans en leur prodiguant ainsi les alimens, dans le tems que leurs douleurs dépendent de causes très-différentes de la faim; je souhaite que les meres sensées veuillent ouvrir les yeux sur cet abus, & le faire cesser.

Ceux qui leur donnent beaucoup à manger dans l'espérance de les fortifier se trompent beaucoup, & il n'y a point de préjugé qui en tue un aussi grand nombre; tout ce qu'un enfant prend au

de-là de ses besoins l'affoiblit au lieu de le fortifier; l'estomac distendu perd ses forces, & devient moins capable de faire ensuite de bonnes digestions; cet excès d'alimens empêche la digestion de ceux qui étoient nécessaires; ces alimens mal digérés, non-seulement ne nourrissent point, & par là l'enfant s'affoiblit, mais ils deviennent une source de maladies, produisent des obstructions, la nouûre, les écrouelles, des fievres lentes, la consomption & la mort.

Un autre inconvénient dans lequel on tombe, par rapport au régime des enfans, dès qu'ils mangent d'autres alimens que le lait de leur nourrice, c'est de leur en donner qui sont au dessus des forces de leur estomac, & de leur permettre des mélanges nuisibles en eux-mêmes, & sur-tout pour des organes encore foibles & délicats.

Il faut, dit-on, accoutumer leur estomac à tout, mais ce dit-on est une sottise; il faut leur faire l'estomac bon, alors ils supporteront tout, & on ne le rend point bon en leur causant de fréquentes indigestions. Pour rendre un poulain robuste, on le laisse quatre ans sans en exiger aucun travail, & alors il est capable des plus pénibles, sans en être incommodé. Si, pour l'accoutumer

à la fatigue, on l'avoit, dès sa naissance, obligé à porter des fardeaux au dessus de ses forces, il n'auroit jamais été qu'une rosse incapable d'aucun travail : c'est l'histoire de l'estomac.

J'ajouterai ici une observation très-importante; c'est que le travail précoce, auquel l'enfant du paysan est astreint, est un mal réel pour le pays. Par là même que les familles sont moins nombreuses, & que plusieurs enfans sont tirés très-jeunes de la maison paternelle, ceux qui restent sont obligés de travailler, & même à des ouvrages pénibles dans un âge où ils ne devraient être occupés que des jeux de l'enfance. Ils s'usent avant l'âge, ils n'acquièrent jamais toutes leurs forces, ils ne font point leur crue & l'on voit réunies des physionomies de vingt ans à des tailles de douze ou treize; souvent même ils succombent à ces travaux forcés, ils tombent dans une espece de consomption & de dessèchement qui les tue.

§. 397. 2°. C'est une répétition du conseil que j'ai déjà donné, & sur lequel je crois ne pouvoir trop insister; il faut les laver, ou les baigner à l'eau froide.

§. 398. 3°. Leur donner le plus de mouvement qu'il est possible, dès qu'ils

ont quelques semaines; car les premiers jours de leur vie paroissent consacrés, par la nature, à un repos presque total, & à un sommeil qui, chez l'enfant bien portant, n'est interrompu que par le besoin de prendre des alimens; & le trop de mouvement pourroit avoir dans cet âge si tendre des suites funestes. Mais dès que les organes ont pris un peu de consistance, plus on leur en donne, moyennant qu'on ne prenne rien sur le tems de leur sommeil qui doit encore être long, plus on leur fait de bien, & en allant par degrés, on les accoutume très-vîte, & sans danger, à des exercices assez forts; celui qu'ils prennent dans des chars, ou par le moyen de quelques autres machines destinées à leur usage, leur est plus salutaire que celui qu'ils prennent au bras, parce qu'ils sont dans une meilleure attitude, & en été on les échauffe moins, ce qui est important; la chaleur & la sueur étant des causes de nouûre. Mais le meilleur de tous c'est celui qu'ils prennent eux mêmes quand on leur donne une entière liberté de s'ébattre, de se traîner, de marcher à quatre, de courir, à mesure qu'ils en ont la force.

4°. Pour leur faire prendre le plus de mouvement qu'il est possible, l'on sent

qu'il faut absolument renoncer à la méthode cruelle & trop générale de les emmailloter fortement dans des bandes qui les privent absolument de tout mouvement, qui ne leur permettent ni de changer l'attitude de leur corps, ni même de déplacer leurs pieds ou leurs mains. Quiconque veut bien faire attention combien nous aurions à souffrir si nous étions emmaillottés seulement une heure, compâtrira sans doute au sort des enfans qui passent leur vie dans ces entraves, & l'on a peine à comprendre comment des mères raisonnables & sensibles qui ont vu une seule fois le bien être, la joie, la gaieté renaître chez leurs enfans au moment où elles viennent de les démailloter, ont pu se résoudre à les garroter de nouveau. Mais quand l'humanité ne réclamerait pas contre l'usage des bandes, la médecine qui en voit tous les dangers, & qui peut démontrer si évidemment qu'il n'a aucune utilité, & qu'il est la source la plus ordinaire d'un grand nombre de maux, aurait dû dès longtems le proscrire: & je ne puis trop exhorter les pères & les meres qui désirent que leurs enfans soient heureux & sains, à empêcher absolument qu'on ne les embande; j'ai vu si souvent depuis vingt ans, combien

l'on épargne de pleurs & de maux aux enfans en leur laissant leurs membres absolument libres, que je suis persuadé que c'est rendre un véritable service à l'humanité que d'accréditer cette salutaire pratique que de très-grands hommes ont fortement recommandée, que de nombreuses observations justifient, & qui deviendra, j'espère, bientôt générale.

§. 399. 5°. L'on doit les faire vivre au grand air le plus qu'il est possible.

Si les enfans ont le malheur d'avoir été négligés, & qu'ils paroissent foibles, maigres, languissans, obstrués, noués (ce qu'on appelle *rachitiques*, ou *être en chartre*), ces secours les tirent souvent de cet état, moyennant qu'on n'attende pas trop tard.

§. 400. 6°. S'ils ont quelque écoulement naturel par la peau, ce qui est très-fréquent, ou quelque éruption, comme dartres, croûtes de lait, rache, &c. il faut bien se garder de les arrêter par quelques remèdes gras ou astringens. Il n'y a point d'années qu'on ne voie plusieurs enfans, que des imprudences de ce genre tuent, ou jettent dans les maux de langueur les plus cruels.

J'ai vu les effets les plus fâcheux de remèdes extérieurs employés pour la *rache* & les *croûtes de lait*, qui quelque

horribles qu'elles paroissent ne font jamais dangereuses, moyennant qu'on n'applique rien dessus, sans l'avis d'une personne entendue.

Quand ces maux font opiniâtres, on doit soupçonner quelque vice dans le lait qu'il faut quitter tout à fait, ou changer, ou corriger, mais je ne puis pas donner ici le détail du traitement que ces maladies exigent.

CHAPITRE XXVIII.

Secours pour les noyés ().*

§. 401. **L**orsqu'un noyé a été plus d'un quart d'heure sous l'eau, l'on ne doit pas avoir de grandes espérances de le ra-

(*) Le malheur d'un jeune homme noyé en se baignant, les premiers jours des bains, détermina à publier ce chapitre séparément en Juin 1761. Peu de jours après un ouvrier alloit éprouver le même sort; mais il fut heureusement retiré plus vite que le premier qui avoit été environ 30 minutes sous l'eau. & on le sauva en suivant une partie des conseils indiqués dans cette instruction, dont plusieurs assistants avoient des exemplaires.

nimer ; il fuffit même fouvent d'y avoir été deux ou trois minutes pour être abfolument mort. Cependant plufieurs circonftances pouvant avoir prolongé la vie au delà du terme ordinaire (a) , comme on ne peut point en douter après les exemples les mieux conftatés de gens rappelés à la vie, après demi-heure, trois quarts-d'heure , deux heures même de fubmerfion , l'on doit toujours effayer de leur donner les fecours les plus efficaces , & il faut dans ce cas ne pas fe laiffer trop tôt, puifque ce n'eft fouvent qu'au bout de deux ou trois heures qu'ils donnent quelques marques non équivoques de vie. L'idée où l'on eft que la mort eft fûre quand il y a de l'écume fur les lèvres eft abfolument fauffe , & cette erreur conduit à une conclufion funefte , c'eft qu'il eft inutile de fecourir ces infortunés.

L'on a trouvé quelquefois de l'eau dans l'eftomac des noyés, le plus fouvent il n'y en a point ; d'ailleurs la plus gran-

(a) Il en eft des hommes comme des animaux ; de nombreuses expériences faites avec le plus grand foin fur des chiens ont appris qu'il y a une grande différence entre le tems qu'il faut pour les noyer ; plongés de la même façon & à la même profondeur fous les eaux, les uns vivent beaucoup plus longtems que les autres.

de quantité qu'on y en ait jamais trouvé n'excède pas ce qu'on peut en boire sans s'incommoder, ainsi ce n'est point là la cause de la mort; il n'est pas même aisé de dire comment ils peuvent avaler cette eau. Ce qui les tue, c'est la suffocation par le défaut d'air, & l'eau qui passe dans le poulmon, & qui y est portée dans les mouvemens qu'ils font nécessairement & involontairement pour respirer après qu'ils sont sous l'eau; car il n'entre absolument point d'eau dans l'estomac, ou dans le poulmon de ceux qu'on met sous l'eau après leur mort, ce qui sert à fonder un jugement dans plusieurs cas criminels. Cette eau intimement mêlée avec l'air qui est dans le poulmon forme une écume visqueuse, sans ressort, qui empêche absolument les fonctions de ce viscère; & par là non seulement le malade est suffoqué, mais de plus le sang ne pouvant pas revenir de la tête, les vaisseaux du cerveau se remplissent, & l'apoplexie se joint à la suffocation. C'est ce gonflement des vaisseaux de la tête qui fait que parmi les noyés réchapés il y en a qui restent sujets aux maux de tête. Cette seconde cause, c'est à dire, l'eau qui entre dans le poulmon n'est peut être pas générale, & l'on trouve plusieurs noyés, dans lesquels elle ne paroît pas avoir existé.

té, & qui paroissent être pérís uniquement par la suffocation.

§. 402. Le but qu'on doit avoir c'est de dégorger le poulmon & le cerveau, & de ranimer la circulation éteinte. Pour cela l'on doit.

1°. Dépouiller le patient de tous ses habits mouillés, le mettre promptement si cela est possible dans un lit chaud; ou l'étendre devant un grand feu, ou l'exposer aux rayons du soleil, le frotter fortement avec des linges très chauds, & continuer longtems les frictions; il seroit utile de mettre dans un bain chaud & de saigner dans le bain. On a vu d'heureux effets de celles qu'on faisoit avec de l'eau de vie, ou de l'esprit de vin & un peu de sel. Les applications spiritueuses sur le cœur & sur l'estomac sont aussi utiles & ne doivent pas être négligées. On pourroit essayer des coups de verge sous la plante des pieds.

2°. Une personne saine & robuste doit souffler dans ses poulmons de l'air chaud, & si l'on peut en avoir, de la fumée de tabac, par le moyen de quelque tuyau de pipe, de fétu, d'entonnoir, de tâtevin, &c. qu'on introduit dans la bouche. Cet air soufflé avec force, si l'on bouche en même tems les narines, pénétre dans le poulmon, raréfie par sa

chaleur l'air qui, mêlé à l'eau, forme l'écume; il se dégage de cette eau, il reprend du ressort, dilate le poulmon, & s'il reste encore un principe de vie la circulation recommence dans ce moment. L'on a actuellement plusieurs observations de gens rappelés à la vie en leur soufflant fortement dans la bouche, en leur fermant les narines, avec la bouche même, ce qui est en effet bien plus prompt, porte plus d'air & un air plus chaud que quand on employe les tuyaux, ainsi ce secours doit être regardé comme un des plus efficaces.

3°. On introduit le plus vite qu'on peut, & en aussi grande quantité possible, de l'air ou de la fumée de tabac dans les intestins par le fondement. L'on a des machines très commodes destinées à cet usage, mais comme elles sont très-rare, on peut y suppléer par plusieurs moyens prompts; l'un par lequel on a sauvé une femme consiste “ à intro-
” duire dans le fondement le tuyau d’une
” pipe allumée; on enveloppe le four-
” neau d’un papier percé de plusieurs
” trous, on le met dans la bouche, &
” on souffle de toutes ses forces; à la
” cinquième gorgée on entendit dans le
” ventre de la femme un grouillement
” considérable; elle rendit de l’eau par

„ la bouche , & un moment après la
 „ connoiffance lui revint ". L'on peut
 auffi allumer deux pipes , dont on abou-
 che les fourneaux ; on met le tuyau de
 l'une dans le fondement , & on souffle
 par celui de l'autre.

L'on peut encore introduire une va-
 peur quelconque , en mettant dans le
 fondement une canule , ou un autre
 tuyau qu'on lie fortement à une veflie ;
 cette veflie tient par fon autre bout à
 un gros entonnoir de fer blanc , fous le-
 quel brûle le tabac. Ce moyen m'a réuffi
 dans d'autres cas où le befoin me le fit
 imaginer. Mais fans tout cet appareil
 l'introduction de l'air fimple qui n'exige
 qu'un petit tuyau quelconque , tel que
 celui d'une pipe , une gaine de couteau ,
 un petit étui , un morceau de fureau ,
 un tuyau de plume , un foufflet , peut fe
 faire par-tout fur le champ & eft un fe-
 cours très-actif , & dont les bons effets
 constatés par plufieurs obfervations ne
 permettent jamais de l'omettre.

4°. Dans le même tems , fi l'on a un
 Chirurgien un peu adroit , il ouvre la
 veine jugulaire , ou groffe veine du col ,
 & laiffe couler huit , dix , douze onces
 de fang. Cette faignée fait du bien de
 plufieurs façons , premièrement , com-
 me faignée , elle rétablit la circulation ,

parceque c'est l'effet constant de la saignée dans les évanouissens qui dépendent d'une circulation suffoquée ; en second lieu , c'est celle qui dans ce cas soulage le plus promptement l'engorgement de la tête & du poulmon : en troisieme lieu , c'est quelquefois la seule qui fournisse du sang. Celle du pied n'en donne point ou presque jamais ; celle du bras rarement ; mais la jugulaire en donne presque toujours.

5°. L'on fait sentir au malade les eaux fortes les plus volatiles ; on lui souffle dans le nez de la poudre de quelque herbe forte, sèche, comme de sauge, de romarin, de rhue, de menthe, & sur-tout de marjolaine, ou de tabac très-sec, ou la fumée des mêmes herbes. Il convient au reste de n'employer ces derniers secours qu'après la saignée ; ils sont alors plus efficaces & plus sûrs.

6°. Tant que le malade ne donne aucun signe de vie il n'avalera pas, & il est inutile & même dangereux de lui mettre dans la bouche beaucoup de liquides qui ne pourroient qu'entretenir la suffocation ; il suffit d'y mettre quelques gouttes de quelque liqueur irritante qui ranime. Mais dès qu'il a repris quelque mouvement, il faut lui donner dans l'espace d'une heure cinq ou six cuillerées

à foupe d'oxymel scillitique, délayé avec de l'eau tiède; ou si l'on n'avoit pas ce remede, on y suppléeroit par une forte infusion de chardon-béni, de sauge ou de camomille adoucie avec du miel; quand on n'a rien d'autre on donne de l'eau tiède, dans laquelle on met un peu de sel de cuisine. Quelques personnes recommandent les remedes vomitifs, mais ils ne sont pas sans inconvéniens, & ce n'est pas comme émétique que je conseille l'oxymel scillitique.

7°. Dans un cas où les autres secours avoient échoué, un Chirurgien fit l'opération de la *bronchotomie*, c'est à dire, ouvrit la trachée artere, souffla fortement dedans, c'est porter l'air sur le poulmon même, il fit même tomber quelques gouttes de vinaigre & sauva ainsi le malade. Ce puissant secours ne doit pas être négligé, & il est facile.

8°. Quoique les malades donnent quelques signes de vie, il ne faut pas discontinuer les secours, car quelquefois ils meurent après ces premiers mouvemens si l'on n'a pas la plus grande attention de soutenir les moyens qui les ont rappelés. On a essayé sur des animaux l'électricité, qui est le plus puissant des stimulans; elle ne réussit pas; mais les expériences n'ont pas été assez

multipliées pour qu'on puisse en conclure qu'elle est inutile.

9°. Lors même qu'ils sont entièrement rappelés à la vie il reste quelquefois de l'oppression, de la toux, de la fièvre, en un mot, une maladie; & il convient alors de les saigner au bras, ensuite on leur donne beaucoup de tisane d'orge, ou si elle manque, de thé de sureau.

§. 403. Après avoir indiqué les secours nécessaires & les plus efficaces, je dirai un mot de quelques autres qu'on est en usage d'employer tumultuairement.

1°. On enveloppe ces infortunés dans des peaux de mouton, ou de veau, ou de chiens, qu'on écorche sur le champ; ces secours ont quelquefois ranimé la chaleur, mais ils sont plus lents, & ne sont pas plus efficaces que la chaleur d'un lit bien échauffé, parfumé de sucre & que les frictions avec des flanelles chaudes, ainsi on ne doit les employer que quand on est éloigné de toute habitation, & qu'on a de la facilité à se les procurer.

2°. La méthode de les rouler dans un tonneau est dangereuse, & fait perdre un tems précieux; elle étoit fondée sur l'ancienne supposition que tout le corps étoit plein d'eau, & que ces compres-

sions la faisoient sortir , mais cette supposition est une chimere.

3°. Celle de les pendre par les pieds est aussi accompagnée de danger , & ne peut avoir aucun usage. Cette écume qui est une des causes de mort est trop adhérente pour s'évacuer par son propre poids ; c'est cependant le seul secours qu'on pourroit retirer de la suspension , qui nuit d'ailleurs en augmentant l'engorgement de la tête & du poulmon. Elle n'évacueroit pas même l'eau renfermée dans l'estomac.

§. 404. Il y a quelques années qu'on sauva une fille de dix-huit ans , (on ignore si elle avoit été sous l'eau , peu de tems ou quelques heures ,) „ qui „ étoit sans mouvement , glacée , insensible , les yeux fermés , la bouche béante , le teint livide , le visage bouffi , „ tout le corps enflé , chargé d'eau „ , en étendant sur un lit quatre doigts de cendres , promptement échauffées dans des chaudières , en la couchant toute nue sur ces cendres , en la couvrant avec d'autres cendres aussi échauffées , en lui mettant sur la tête un bonnet , autour du col un bas , , qui en étoient remplis , & en mettant par dessus le tout des couvertures. Au bout de demi heure le poul revint , elle reprit la voix , & cria , je ge-

le, je gele. On lui donna un peu d'eau clairette, & on la laissa huit heures enfevelie sous les cendres; elle en sortit sans aucun autre mal qu'une lassitude, qui se dissipa le troisieme jour. Ce remede doit certainement être efficace, & n'est pas à négliger; mais il ne doit pas non plus faire négliger les autres. Du sable mêlé avec du sel, ou du sel seul auroient la même efficace, & on en a éprouvé les bons effets.

Dans ce moment on vient de ressus-citer deux petits canards qui s'étoient noyés, par un bain de cendres chaudes, & ce même secours a réussi pour de petits chiens & de petits chats qu'on avoit noyés dans le dessein de l'essayer. Celui du fumier peut aussi être utile; & je viens d'apprendre par un témoin oculaire très-digne de foi & très-éclairé, qu'il contribua efficacement à rappeler à la vie un homme qui avoit été certainement six heures sous l'eau.

§. 405. Je joindrai ici un article qui se trouve dans un petit ouvrage imprimé à Paris en 1740, par ordre du roi, & auquel il n'y a sans doute aucun Prince qui ne souscrive.

„ Quoique le peuple soit assez géné-
 „ ralement porté à la compassion, &
 „ quoiqu'il souhaite de donner des se-
 cours

„ cours aux noyés, souvent il ne le fait
 „ pas parce qu'il ne l'ose. Il s'est ima-
 „ giné qu'il s'exposeroit aux poursuites
 „ de la justice. Il est donc essentiel qu'on
 „ sache, & on ne sauroit trop le redi-
 „ re, pour détruire le préjugé où l'on
 „ est, que les Magistrats n'ont jamais pré-
 „ tendu empêcher qu'on tentât tout ce
 „ qui peut être tenté en faveur des mal-
 „ heureux qui viennent d'être tirés de
 „ l'eau. Ce n'est que quand leur mort
 „ est très-certaine, que des raisons exi-
 „ gent que la justice s'empare de leurs
 „ cadavres “.

Depuis la publication de la dernière
 édition de cet ouvrage, il s'est formé
 à Amsterdam une société charitable en fa-
 veur des noyés dont l'établissement est
 un de ces événemens qui font honneur
 à l'humanité. Pour parvenir à en sau-
 ver le plus grand nombre possible, elle
 a fait trois choses.

1°. Autorisée par le Magistrat elle a
 enlevé tous les obstacles que le préju-
 gé mettoit, en Hollande comme ailleurs,
 à l'administration des secours; l'on a
 permis à tout le monde de sortir un noyé
 de l'eau, & de le mettre autant que pos-
 sible dans les endroits les plus propres
 à le secourir; l'on a exhorté tous les
 particuliers à prêter leurs maisons pour

cela, & l'on a ordonné à tous les aubergistes de fournir des appartemens.

2°. Elle a fondé des prix de six ducats pour chaque noyé rappelé à la vie, & je crois devoir donner ici les articles essentiels de son mémoire qui ont rapport à cette distribution.

„ Quiconque pourra prouver par des
„ certificats en bonne forme, qu'en y
„ employant des moyens convenables
„ il aura fait revenir une personne ou
„ un enfant, qui auront été tirés de
„ l'eau ne donnant plus aucun signe de
„ vie, recevra un prix, savoir de six
„ ducats, ou bien, s'il le préfère, d'une
„ médaille d'or de la même valeur,
„ sur laquelle son nom sera gravé.

„ Comme il pourra arriver que plusieurs y aient contribué, la médaille ou les six ducats leur seront délivrés, lorsqu'ils seront convenus de la manière dont le partage se fera entr'eux.

„ Pour avoir droit à ce prix, il ne faudra qu'une déclaration par écrit de deux personnes connues & d'honneur, qui n'y aient point de part elles mêmes, & qui certifient comme témoins oculaires, qu'il est dû à celui ou à ceux qu'ils nommeront.

„ Si l'on est obligé de faire quelques frais dans une auberge ou ailleurs,

„ ils feront payés indépendamment du
 „ prix, pourvu qu'ils n'excèdent pas la
 „ somme de quatre ducats; & ceci aura
 „ lieu, soit que la vie du noyé ait été
 „ sauvée ou non, si seulement il conște
 „ que ces frais ont été faits en sa fa-
 „ veur (a). “

3°. Elle a publié une courtemais bon-
 ne instruction sur les secours qu'on doit
 administrer à ces infortunés; quoi qu'elle
 rentre dans ce que j'en ai dit, on la
 verra avec plaisir ici.

„ Les meilleurs moyens qui peuvent
 „ & doivent être mis en œuvre à l'é-
 „ gard des noyés, comme les expérien-
 „ ces qui en ont été faites avant & de-
 „ puis l'établissement de cette société
 „ nous l'ont confirmé, sont les suivans.

„ De souffler dans le fondement par
 „ le moyen d'une pipe ordinaire, ou
 „ d'un autre tuyau, ou d'une gaine de
 „ couteau dont on aura coupé la poin-
 „ te, ou d'un soufflet. Plus cette opéra-
 „ tion se fera promptement, avec force
 „ & à la continue, plus elle sera utile.
 „ Si l'on se sert d'une pipe à fumer,
 „ ou d'un de ces fumigateurs qui se trou-
 „ vent chez M. HEITZ à Amsterdam,

(a) Histoire & mémoires de la société d'Am-
 sterdam en faveur des noyés page 7.

» & qu'ainsi au lieu de simple air ou de
» vent on introduise dans le corps la
» fumée chaude & irritante du tabac,
» l'opération sera plus efficace. De quel-
» que façon qu'elle se fasse, c'est en gé-
» néral la première qu'il faut tenter, &
» elle peut avoir lieu sans perdre de
» tems, soit sur un bateau, soit à ter-
» re, en quelque lieu, en un mot, que
» le noyé ait été d'abord posé.

» 4°. Aussi-tôt qu'il sera possible, il
» faudra tâcher de sécher & de réchau-
» fer prudemment le corps qui sera tout
» trempé, souvent déjà absolument froid,
» engourdi & même roide. Cela pourra
» se faire presque toujours aisément &
» par diverses voies: par exemple, par
» la chemise chaude & les habits de
» dessous d'un des assistans, par une ou
» plusieurs couvertes de laine chauffées,
» par des cendres chaudes de boulan-
» ger, de brasseur, de saunier, de favo-
» nerie, ou d'autres fabriques; par des
» peaux d'animaux, sur-tout de brebis;
» enfin par un feu modéré, ou par la
» chaleur douce & naturelle de person-
» nes saines, qui se mettent dans un
» même lit avec le noyé.

» Pendant qu'on emploiera les deux
» moyens précédens avec persévérance,
» il peut être aussi très-utile de faire

„ par tout le corps, sur-tout le long de
 „ l'épine du dos, de la nuque du col jus-
 „ qu'au croupion, de fortes frictions
 „ en se servant de pieces de laine chau-
 „ fées, ou d'autres linges qu'on aur-
 „ mouillés d'eau-de-vie ou saupoudrés de
 „ sel fin & sec. Qu'on prenne encore
 „ soit un linge trempé dans de l'eau-de-
 „ vie, soit quelque sel volatil bien fort,
 „ comme l'esprit de sel ammoniac pour
 „ les tenir sous le nez & en frotter les
 „ temples.

„ Le chatouillement de la gorge & du
 „ nez, à l'aide d'une plume, peut aussi
 „ faire du bien. Mais jamais il ne faut
 „ verser dans la gorge, ni vin, ni eau-
 „ de-vie, ni autres liqueurs fortes mê-
 „ lées avec du vin ou d'autres irritans,
 „ qu'après avoir apperçu quelques signes
 „ de vie.

„ Voici encore une épreuve qui a réus-
 „ si: qu'un des assistans mette sa bou-
 „ che sur celle du noyé, lui ferrant les
 „ narines d'une main. & s'appuyant de
 „ l'autre sur son sein gauche; & qu'a-
 „ lors en soufflant avec force, il tâche
 „ d'enfler immédiatement ses poulmons:
 „ nous estimons que dès le premier mo-
 „ ment ceci pourroit être aussi efficace
 „ que de souffler dans le fondement. En-
 „ fin qu'on ne néglige point, s'il est pos-

„ fible, la saignée; & qu'on tire le sang
 „ d'une des grandes veines du bras, ou
 „ de la jugulaire même.

„ Tels sont les moyens les plus pro-
 „ pres & les plus éprouvés dans ces cas.
 „ Il est très à souhaiter que désormais
 „ on n'emploie plus ceux qui ne peuvent
 „ qu'être très-nuisibles: comme de rou-
 „ ler sur un tonneau, de suspendre par
 „ des cordes attachées sous les bras ou
 „ les jambes (a). “

Les intentions & les directions de cette respectable société, ayant été répandues par plus de six mille mémoires distribués dans toutes les villes des sept provinces, & appuyées par le concours des magistrats & de leurs correspondans, ont eu les plus heureux succès, & ont sauvé la vie en peu de tems à un grand nombre de leurs concitoyens. Ils ont donné dans ces mêmes mémoires l'histoire de dix-neuf, dont quelques uns avoient été trois quarts-d'heure sous l'eau; on voit que sept ont dû la vie principalement à l'air, & sept autres à la fumée de tabac, soufflé dans l'anüs; les cinq restans furent sauvés par les autres secours.

On dut espérer d'abord que ces exem-

(a) *Hist. & Mém.* page 10.

ples connus & avérés encourageroient par-tout à secourir les malheureux noyés, & que les membres de la société d'Amsterdam trouveroient des imitateurs dans tous les endroits où les fréquens malheurs en ce genre rendent cet établissement nécessaire. Ces espérances n'ont point été déçues; S. M. l'Impératrice-Reine a fait les réglemens les plus sages pour le secours des noyés dans tous les vastes états, & depuis peu on s'est occupé en France du même objet avec un égal succès.

CHAPITRE XXIX.

Des corps arrêtés entre la bouche & l'estomac.

§. 406. **D**U fond de la bouche, les alimens passent dans un canal plus étroit qu'on appelle *l'œsophage*, qui, en suivant l'épine du dos, va aboutir à l'estomac.

Il arrive souvent que plusieurs corps sont arrêtés dans ce canal, sans pouvoir ni descendre ni remonter; soit parce qu'ils sont trop gros, soit parce qu'ils

se trouvent avoir quelques pointes, qui s'enfonçant dans ses parois, les empêchent de faire aucun mouvement.

§. 407. Il résulte de cet arrêt des accidens très-graves, qui font souvent une douleur très-vive dans la partie, d'autrefois un sentiment incommode plutôt que douloureux, quelquefois des soulèvemens de cœur inutiles, une angoisse extraordinaire, & si l'arrêt est tel que la *glotte* soit bouchée, ou la *trachée-artère* comprimée, une suffocation cruelle; le malade ne peut pas respirer, le poulmon se remplit, & le sang ne pouvant pas revenir de la tête, le visage devient rouge, livide, le cou se gonfle, l'oppression augmente, & le malade périt très-promtement.

Quand la respiration n'est pas arrêtée ou gênée, si le passage n'est pas entièrement bouché, & que le malade puisse avaler quelque chose, il vit très-bien quelques jours, & la maladie est alors une maladie particulière de l'œsophage; mais si le passage est absolument fermé, & qu'on ne puisse point le déboucher pendant plusieurs jours, il en résulte une mort cruelle.

§. 408. Le danger ne dépend pas autant de la nature du corps arrêté que de sa grosseur relativement au passage,

de l'endroit où il s'arrête, & de la façon dont il s'arrête; & souvent les alimens tuent, pendant que les corps les moins faits pour être avalés n'occasionnent pas de grands maux.

Un enfant de six jours avala une dragée sucrée qui s'arrêta: il mourut d'abord.

Un homme sentoît qu'un morceau de mouton s'étoit arrêté; pour n'effrayer personne, il sortit de table; un moment après on veut savoir où il est, on le trouve mort. Un second périt par un morceau de gâteau; un troisième par un morceau de peau de jambon; un quatrième par un œuf, qu'il avaloit par défi.

Une châtaigne qu'un enfant avaloit entière le tua. Un autre enfant périt, promptement étouffé, (car c'est toujours d'étouffement qu'on périt si vite), par une poire qu'il avoit jettée en l'air, & reçue dans sa bouche. Une poire a aussi tué une femme. Un morceau de tendon (ce qu'on appelle ordinairement nerf) resta arrêté huit jours sans que le malade pût rien avaler; au bout de ce tems, il tomba dans l'estomac, dégagé par la pourriture; mais le malade mourut bientôt après, tué par l'inflammation, la gangrene & la foiblesse. L'on a malheureusement une foule d'exemples sembla-

bles, mais il est inutile d'en citer un plus grand nombre.

§. 409. Quand un corps est arrêté, il y a deux moyens de le dégager, qui sont de le retirer, ou de le repousser. Le plus sûr est toujours de le retirer; mais ce n'est pas toujours le plus aisé; & comme les efforts qu'on fait pour cela fatiguent beaucoup le malade, & ont quelquefois des suites fâcheuses, que d'ailleurs le mal est souvent extrêmement pressant, il convient de pousser si cela est plus aisé, & s'il n'y a point d'inconvéniens à faire entrer le corps arrêté dans l'estomac.

Les corps qu'on peut pousser sans risque sont tous les alimens ordinaires, comme le pain, les viandes, les gâteaux, les fruits, les légumes, les morceaux de boyaux, le cuir même. Ce n'est pas que de très-gros morceaux de certains alimens ne soient presque indigestibles, mais il est rare qu'ils soient mortels.

§. 410. Les corps qu'on doit chercher à retirer, quoique cela soit beaucoup plus pénible que de les pousser, sont tous ceux dont l'effet pourroit être très-dangereux, & même mortel, si on les avaloit. De cette classe sont tous les corps absolument indigestibles, tels que le liege, les paquets de linge, les gros

ARRÊTÉS A LA GORGE. 107

noyaux de fruits, les os, les bois, le verre, les pierres, les métaux, sur-tout si au danger de *l'indigestibilité* se joignent ceux qui résultent de la figure de ces corps. Ainsi l'on doit retirer principalement les épingles, les aiguilles, les arêtes, les os pointus, les fragmens de verre, les ciseaux, les canifs, les bagues, les boucles.

Il n'y a cependant aucun de ces corps qui n'ait été avalé, & les accidens qui en résultent le plus ordinairement sont de violentes douleurs dans l'estomac & les intestins, des inflammations, des supurations, des abcès, des ulcères, la fièvre lente, la gangrene, des miséréré, des abcès extérieurs, par lesquels ces corps ressortent, & souvent, après beaucoup de maux, une mort cruelle.

§. 411. Quand les corps ne sont que peu avancés, & qu'ils se trouvent à l'entrée de l'œsophage, on peut essayer de les retirer avec les doigts, ce qui réussit souvent. S'ils sont plus avancés, il faut se servir de pincettes; les chirurgiens en ont de plusieurs especes: celles dont quelques fumeurs se servent seroient très-commodes pour cela, & on peut dans le besoin en faire très-promtement avec deux morceaux de bois; mais ce moyen est peu utile, si le corps est fort avancé

dans l'œsophage, & si c'est un corps flexible, qui soit exactement appliqué, & remplisse tout le canal.

§. 412. Quand les doigts ou les pincettes échouent, ou ne peuvent pas être employés, il faut se servir des crochets.

On en fait dans le moment avec un fil de fer un peu fort, qu'on courbe par le bout; on l'introduit plat, & pour s'assurer de cette direction, on fait au bout par lequel on le tient un autre crochet, ou une anse dans le même sens; ce qui sert en même tems à l'assurer à la main par un fil; moyen qu'on devroit employer dans ce cas, pour tous les instrumens, afin d'éviter les malheurs arrivés plus d'une fois quand ces instrumens échappent. Après que le crochet a passé l'obstacle, ce qui est presque toujours possible, on le retourne, & il accroche le corps qu'on amène en le retirant.

Le crochet est aussi très-commode, quand un corps un peu flexible, comme une épingle ou une arête, sont placés en travers de l'œsophage; alors ce crochet, les prenant par le milieu, les courbe & les dégage. S'ils étoient très-fragiles, il serviroit à les casser, & si les fragmens ne se dégageoient pas, on pourroit les retirer par quelqu'un des autres moyens.

§. 413. Quand ce sont des corps minces, qui n'occupent qu'une partie du passage, & qui pourroient aisément ou échapper aux crochets, ou, par leur résistance, les redresser, on se sert d'anneaux solides ou flexibles.

On en fait de solides avec un fil de fer, ou un cordon de quelques fils d'archal très-minces. Pour cela on plie ces fils en cercle par le milieu, où on ne les rapproche pas, mais où on laisse un anneau d'un doigt de diametre; on rapproche les branches l'une de l'autre, on introduit l'anneau dans l'œsophage, & on cherche à engager le corps, & alors on le ramene. On en fait aussi de très-flexibles avec de la laine, des fils, des foies, des petites ficelles, qu'il convient de cirer, afin qu'ils aient un peu plus de consistance; on les attache fortement à un manche de fil de fer, ou de baleine, ou de bois flexible; on les introduit, on cherche à engager le corps, & on le retire.

On met souvent plusieurs de ces anneaux de file, passés l'un dans l'autre, afin d'engager plus sûrement le corps, qui entrera dans l'un, s'il échappe à l'autre. Cette espece d'anneau a un avantage, c'est que quand on a engagé le corps, on peut alors, en tournant le man-

che, le ferrer si fortement, dans l'an-neau ainsi tordu, qu'on est le maitre de le remuer en tous sens; ce qui est un avantage très-considérable dans un grand nombre de cas.

§. 414. Un quatrieme moyen, c'est l'éponge. La propriété qu'elle a de se gonfler en s'humectant fonde son usage dans ces cas.

Si un corps est arrêté sans remplir toute la cavité de l'œsophage, on fait passer une éponge par le vuide qui reste au-delà de ce corps; elle se gonfle bientôt dans cet endroit humide, & l'on peut même en hâter le gonflement en faisant avaler quelques gouttes d'eau; alors en la retirant, au moyen du manche qui a servi à l'introduire, comme elle est trop grosse pour ressortir par le même endroit par lequel elle étoit entrée, elle entraîne avec elle le corps qui lui fait obstacle, & par là elle débouche le gosier.

Comme l'éponge seche peut se resser-rer, on a quelquefois profité de ce moyen pour en faire passer un morceau assez gros par un fort petit espace. On la resserre en l'entourant fortement avec un fil ou un ruban, qu'on peut desserrer très-aisément, & retirer quand l'éponge a passé. On l'assujettit aussi dans un mor-

ARRÊTÉS A LA GORGE. III
ceau de baleine, fendu en quatre à un bout, & qui ayant beaucoup de ressort, se resserre sur l'éponge; on accommode la baleine de façon qu'elle ne puisse pas blesser; l'éponge est également attachée à un cordon très-fort, afin qu'après l'avoir dégagé de la baleine le Chirurgien puisse la retirer.

On s'est encore servi de l'éponge d'une autre façon. Quand il n'y a pas de place pour la faire passer, parce que le corps remplit tout le canal, & que ce corps n'est point accroché, mais seulement engagé par la petitesse du passage, on introduit un morceau d'éponge un peu gros dans l'œsophage, jusques près du corps avalé; alors cette éponge se gonfle, elle dilate le canal en dessus du corps, on la retire un peu, mais très-peu, & le corps étant moins pressé en dessus qu'en dessous, quelquefois le resserrement de la partie inférieure de l'œsophage peut le faire remonter; & dès qu'un premier dégagement est fait, le reste s'opere aisément.

§. 415. Enfin quand tous ces moyens sont inutiles, il en reste un autre, c'est de faire vomir le malade; mais ce remède ne peut gueres être utile que pour les corps simplement engagés; car dans les cas où ils seroient accrochés ou plan-

tés, il pourroit faire beaucoup de mal.

Si l'on peut avaler on fait vomir en donnant le remede N^o. 8, ou un remede émétique N^o. 34 ou 35. L'on a dégagé par ce moyen un os arrêté depuis vingt-quatre henres.

Quand on ne peut pas avaler, on doit essayer si l'irritation d'une plume promenée dans le fond de la gorge produira cet effet, ce qui n'arrivera pas si le corps comprime fortement tout l'œsophage; alors il n'y a d'autre ressource que celle de donner un lavement de tabac. Un homme avala un gros morceau du poulmon de veau, qui s'arrêta au milieu de l'œsophage, & bouchoit exactement le passage; un Chirurgien essaya inutilement un très-grand nombre de moyens; un second voyant leur inutilité & le malade ayant " le visage noir & tnnéhié,
 „ les yeux pour ainsi dire hors de la
 „ tête, tombant dans des syncopes fréquentes avec des mouvemens convulsifs, il lui fit donner en lavement
 „ la décoction d'une once de tabac en
 „ corde; ce remede procura un vomissement violent, qui fit rejeter le corps étranger, qui alloit causer la mort du
 „ malade „

§. 416. Un sixieme moyen, que je ne crois point qu'on ait employé, mais qui

ARRÊTÉS A LA GORGE. 113

pourroit être très-utile dans plusieurs cas quand les corps avalés ne sont pas trop durs & qu'ils sont fort gros, ce seroit de fixer un tire-bourre solidement à un manche flexible & à un fil ciré, afin qu'on pût le retirer, supposé qu'il quittât son manche, il seroit aisé, sur-tout si le corps n'étoit pas extrêmement bas, d'y planter le tire-bourre, & de le retirer par ce moyen.

L'on a vu une épine fixée dans la gorge, dégagée & rejetée en riant.

§. 417. Dans le cas du §. 409, quand il convient de pousser le corps, on emploie ou des poireaux, qui ont l'avantage de se trouver par-tout, mais qui sont sujets à se casser, ou une bougie huilée & tant soit peu échauffée afin qu'elle soit flexible, ou une baleine, ou un fil de fer dont on épaisit dans le moment un des bouts avec du plomb fondu, ce qui est très-vîte fait. L'on peut employer avec le même succès quelques bâtons de bois flexible, comme le bouleau, le coudrier, le frêne, la saule, une sonde flexible, une baguette de plomb. Tous ces corps doivent être très-unis & polis, pour qu'ils n'occasionnent point d'irritation, c'est dans cette vue qu'on les enveloppe souvent avec un boyau mince de mouton. L'on attache aussi quelquefois

au bout une éponge, qui, remplissant tout le canal, entraîne tous les obstacles qu'elle rencontre.

L'on peut encore dans ce cas faire avaler de gros corps, comme de la mie ou de la croûte de pain, un navet, une tige de laitue, une bale, dans l'espérance qu'ils entraîneront l'obstacle, mais ce sont des moyens bien foibles, & si on les fait avaler sans les avoir assujettis à un fil, il est à craindre que s'arrêtant eux-mêmes ils ne doublent le mal.

Il est arrivé quelquefois, fort heureusement, que les corps qu'on vouloit pousser s'engageoient dans la bougie, ou dans le poireau, dont on se servoit pour les pousser, & ressortoient avec, mais cela n'arrive qu'aux corps pointus.

§. 418. S'il est impossible de retirer les corps du §. 410, & tous ceux qu'il est dangereux d'avalier, il faut alors de deux maux choisir le moindre & courir les risques de les pousser, plutôt que de laisser périr horriblement le malade en peu de momens. L'on doit d'autant moins balancer à prendre ce parti qu'un grand nombre d'exemples prouvent que s'il est arrivé souvent de grands maux après avoir avalé ces corps, & même une mort cruelle, d'autrefois ils n'ont occasionné que peu ou point d'accidens.

ARRÊTÉS À LA GORGE. 115

§. 419. Il arrive, quand ces corps ont été avalés, de quatre choses l'une ; ou 1°. ils ressortent par les felles, ou 2°. ils ne ressortent point & tuent le malade, ou 3°. ils ressortent par les urines, ou 4°. ils se font jour par la peau. Je détaillerai ces quatre issues différentes.

§. 420. Quand ils ressortent par les felles, ou ils ressortent au bout de peu de tems, sans avoir occasionné presque aucun accident, ou cette sortie ne se fait que longtems après, & est précédée par beaucoup de douleurs. L'on a vu ressortir peu de jours après, sans avoir souffert, un os de jambe de poule, un noyau de pêche, un couvercle de boîte de thériaque, des épingles, des aiguilles, des monnoies de toute espece, une petite flûte, longue de quatre pouces, qui causa de vives douleurs pendant trois jours, & sortit heureusement ; des couteaux, des rasoirs, une boucle de foulier. J'ai vu, il n'y a que peu de jours, un enfant de deux ans & demi, qui avala un clou long de plus d'un pouce, & dont la tête avoit plus de trois lignes de largeur ; il s'arrêta quelques momens au cou, mais il passa pendant qu'on vint me chercher, & ressortit pendant la nuit avec une selle, sans avoir occasionné aucun accident. Plus récemment encore, un os entier

d'aïeron de poulet n'a occasionné qu'un peu de douleur d'estomac pendant trois ou quatre jours.

Quelquefois ces corps restent plus longtems, & ne ressortent qu'au bout de plusieurs mois, & même des années, sans avoir cependant fait aucun mal; il y en a qu'on ne revoit & qu'on ne ressent jamais.

§ 421. L'événement n'est pas toujours aussi heureux, & quelquefois, quoiqu'ils ressortent naturellement, ce n'est qu'après avoir fait souffrir les douleurs les plus vives dans l'estomac & dans les boyaux. Une fille avala quelques épingles, elles lui occasionnerent des douleurs violentes pendant six ans; enfin au bout de ce terme elle les rendit & fut guérie. Trois aiguilles occasionnerent pendant un an des coliques, des évanouïssemens, des convulsions; elles ressortirent au bout de ce terme par les selles, & le malade fut guéri.

Un autre plus heureux, qui en avoit avalé deux, ne souffrit que six jours, au bout desquels il les rendit aussi par les selles.

Il arrive quelquefois que ces corps, après avoir parcouru tous les intestins, sont arrêtés au fondement, & occasionnent de fâcheux accidens, mais aux-

quels un Chirurgien adroit peut presque toujours remédier. S'il est possible de les couper, comme des os minces, des machoires de poissons, des épingles, ils sortent alors avec beaucoup de facilité.

§. 422. Une seconde issue, c'est quand ces corps ne ressortent point, mais occasionnent des accidens fâcheux qui tuent le malade, & il y a beaucoup de ces cas.

Une Demoiselle ayant avalé des épingles qu'elle tenoit dans sa bouche, une partie ressortit par les felles, mais l'autre partie perça les intestins, & même le ventre avec des douleurs inouïes; la malade périt au bout de trois semaines.

Un homme avala une aiguille qui perça l'estomac, pénétra dans le foie, & fit périr le malade en consomption.

Une sonde échappée en examinant la gorge, & avalée, tua le malade au bout de deux ans.

On voit tous les jours avaler des piéces monnoyées, de différens métaux, sans qu'il survienne rien de fâcheux, on a vu avaler jusqu'à cent louis d'or qui ressortirent tous. Mais que ces heureux hazards n'inspirent pas trop de sécurité, les événemens fâcheux doivent inspirer une juste crainte; une seule

pièce de monnoye avalée boucha la communication entre l'estomac & les intestins & tua. On avale tous les jours des noyaux impunément, mais on a des exemples de gens chez lesquels il s'en est fait des amas qui sont devenus cause de mort, après beaucoup de douleurs.

§. 423. La troisième issue, c'est quand ces corps ressortent avec les urines; mais ces cas sont rares.

Une épingle, de moyenne grandeur, ressortit en urinant trois jours après l'avoir avalée, & l'on a rendu par la même voie un petit os, des noyaux de cerises, de prunes, & même un de pêche.

§. 424. Enfin le quatrième cas, c'est quand les corps avalés percent l'estomac ou les boyaux, & qu'ils vont jusqu'à la peau, occasionnent un abcès & se font jour eux-mêmes, ou sont tirés en ouvrant l'abcès. Ils sont souvent très-long-tems à faire ce trajet, quelquefois les douleurs sont continues, d'autrefois le malade souffre pendant quelque tems, les douleurs cessent & recommencent. L'abcès se forme ou sur l'estomac ou dans d'autres parties du ventre, quelquefois même ces corps, après avoir percé les intestins, font des routes singulières, & vont ressortir loin du ventre. Une aiguille avalée ressortit au bout

ARRÊTÉS A LA GORGE. 119
de quatre ans à la jambe, une autre à
l'épaule.

§. 425. Tous ces exemples, & une
foule d'autres, des morts cruelles après
des corps avalés prouvent la nécessité
d'être sur ses gardes à cet égard, & dé-
posent contre l'imprudence horrible, j'o-
serois dire criminelle, de s'amuser de
jeux qui peuvent occasionner ces mal-
heurs, ou même de tenir dans la bou-
che des corps qui, échappant par impru-
dence ou par accident, deviennent cau-
se de mort. Peut-on, sans frémir, met-
tre dans la bouche des aiguilles & des
épingles quand on pense aux maux hor-
ribles & à la mort cruelle qu'elles peu-
vent occasionner?

§. 426. L'on a vu plus haut que quel-
quefois les corps arrêtés étouffoient le
malade; d'autrefois, on ne peut ni les
retirer, ni les précipiter, mais ils res-
tent dans l'œsophage, sans que le ma-
lade meure, au moins d'abord. Cela
arrive quand ils sont situés de façon
qu'ils ne compriment pas la trachée-ar-
tere, & qu'ils n'empêchent pas totale-
ment le passage des alimens; ce qui ne
peut guère arriver qu'aux corps poin-
tus. Ces corps ainsi arrêtés occasionnent
quelquefois, sans beaucoup de violence,
une petite suppuration qui les dégage,

& ils ressortent par la bouche, ou tombent dans l'estomac; d'autrefois une inflammation prodigieuse qui tue le malade; ou si la matiere de l'abcès se porte en dehors, il se forme une tumeur à l'extérieur du cou qu'on ouvre, & le corps ressort par là. Des troisiemes se font une route qu'ils parcourent avec peu ou point de douleurs, & ils vont ressortir derriere le cou, sur la poitrine, à l'épaule, enfin en différens endroits.

§. 427. Quelques personnes étonnées des marches singulieres de ces corps, qui, par leur volume & sur-tout par leur figure, paroissent ne pouvoir s'introduire dans le corps qu'en le détruisant, souhaiteront qu'on leur explique comment & où ces corps font leur route. L'on me permettra, en leur faveur, une courte digression, qui est peut-être d'autant moins étrangere à mon plan, qu'en faisant disparoitre le merveilleux de la chose, elle fera tomber le préjugé superstitieux qui a souvent attribué aux sortileges des faits de cette espece, qui s'expliquent avec beaucoup de facilité. Cette même raison est une de celles qui m'ont déterminé à donner autant d'étendue à ce chapitre.

L'on trouve sous la peau, dans quelque-endroit qu'on l'ouvre, une membrane

ne composée de deux lames, séparées l'une de l'autre par de petites cellules qui communiquent toutes les unes aux autres, & qui sont remplies plus ou moins de graisse. Il n'y a aucune graisse dans tout le corps qui ne soit renfermée dans cette membrane, qu'on appelle *membrane graisseuse* ou *cellulaire*.

Elle se trouve non-seulement sous la peau, mais de là en se repliant de différentes façons, elle se répand dans tout le corps, elle sépare tous les muscles, elle fait partie de l'estomac, des boyaux, de la vessie, de tous les viscères; c'est elle qui forme ce qu'on appelle la *coiffe*, ou dans les animaux *perme*: elle fournit une enveloppe aux veines, aux artères; aux nerfs. Dans quelques endroits elle est très épaisse & remplie de beaucoup de graisse, dans d'autres elle est extrêmement mince, & dénuée de graisse; partout elle est privée de tout sentiment.

On pourroit se la représenter comme une couverture piquée, dont le coton est inégalement distribué; dans quelques endroits il y en a beaucoup, dans d'autres il n'y en a point, & les deux doubles s'y touchent. C'est dans cette membrane que se font les mouvemens de ces corps étrangers; & comme la

communication est générale , il n'est point étonnant qu'ils aillent d'un endroit à un autre très-éloigné , en parcourant de très-longs chemins. Les Officiers & les soldats sentent très-fréquemment des balles qu'on n'a pas pu retirer, faire des trajets considérables.

La communication générale entre toutes les parties de cette membrane est démontrée par un fait qui se réitere tous les jours contre les loix de la police ; les bouchers font une petite incision à la peau d'un veau , à laquelle ils appliquent un soufflet, ils soufflent fortement, & il n'y a pas une partie de tout le veau qui ne se ressente de ce gonflement artificiel.

Des scélérats se sont servis de cette indigne manœuvre pour rendre monstrueux des enfans qu'ils faisoient voir ensuite pour de l'argent.

C'est dans cette membrane que les eaux des hydropiques sont ordinairement épanchées , & dans laquelle elles suivent les mouvemens que leur imprime la pesanteur. L'on demandera: cette membrane étant traversée en différens endroits par des nerfs, des veines, des arteres, &c. qui sont les parties dont les blessures occasionneroient nécessairement des accidens facheux , comment

n'en arrive-t-il pas ? Je réponds, 1°. que ces accidens arrivent quelquefois ; 2°. qu'ils doivent cependant arriver rarement, parce que toutes ces parties qui traversent la membrane graisseuse, étant plus dures que la graisse, ces corps doivent presque nécessairement, quand ils les rencontrent, être détournés vers les graisses qui les entourent. où la résistance est beaucoup moins considérable, & cela d'autant plus sûrement que ces corps sont toujours cylindriques.

§. 428. A tous les secours que j'ai indiqués jusqu'à présent, je dois ajouter encore quelques conseils généraux.

1°. Il est souvent utile, & même nécessaire, de faire une ample saignée du bras, sur-tout quand la respiration est extrêmement gênée, ou quand l'on ne peut pas réussir d'abord à déplacer le corps ; parce qu'alors la saignée prévient l'inflammation que produiroient les irritations fréquentes ; & en jettant toutes les parties dans le relâchement, elle peut opérer sur le champ le dégagement du corps.

2°. Quand on voit que toutes les tentatives pour retirer ou pour pousser sont inutiles, il faut les cesser ; parce que l'inflammation que l'on occasionneroit seroit aussi fâcheuse que le mal même,

& que l'on a des exemples de gens morts de cette inflammation quoique le corps eût été déplacé.

3°. Pendant qu'on fait ces tentatives il faut faire avaler souvent au malade , ou injecter avec un canal courbe , qui aille plus loin que la glotte , quelque liqueur fort émolliante , comme de l'eau tiède ou pure , ou mêlée avec du lait , ou une décoction d'orge , de mauve , de son. Il en résulte ce double avantage ; premièrement on adoucit par-là les parties irritées , ce qui retarde l'inflammation ; & en second lieu , une injection faite avec force réussit souvent mieux pour dégager un corps charnu que toutes les tentatives avec des instrumens.

4°. Quand on est obligé de laisser dans la gorge un corps arrêté , il faut conduire le malade tout comme s'il avoit une maladie inflammatoire , le saigner , le mettre au régime , lui envelopper tout le cou avec des cataplasmes émolliens. Il convient d'employer la même méthode , quoique le corps soit dégagé , si l'on a lieu de croire qu'il est resté de l'inflammation dans l'œsophage.

5°. Quelquefois un peu de mouvement dégage mieux que les instrumens. L'on fait qu'un coup de poing derrière l'épine à souvent dégagé des corps for-

ARRÊTÉS A LA GORGE. 125
tement arrêtés ; & j'ai deux exemples
que les malades qui avoient des épingle
s'arrêtées , étant monté à cheval pour
aller de la campagne chercher du secours
dans la ville voisine , sentirent l'épingle
se dégager après une heure de marche ;
l'un la cracha , l'autre l'avalait sans mau-
vaises suites.

6°. Quand le danger de suffocation
est présent , que la saignée est insuffisan-
te , qu'on n'a point d'espérance de déga-
ger promptement le cou , & que la mort
est prochaine si l'on ne rend pas la res-
piration au malade , il faut sur le champ
faire la *bronchotomie* , c'est-à-dire , ouvrir
la trachée-artère , ce qui n'est ni dif-
ficile pour un Chirurgien un peu enten-
du , ni fort douloureux.

7°. Quand le corps arrêté passe dans
l'estomac , il faut d'abord mettre le ma-
lade à un régime très doux , éviter tous
les alimens acres, irritans, chauds, le vin,
les liqueurs, le café, ne prendre que peu
d'alimens à la fois , n'en point prendre
de solides qu'après les avoir extrêmement
mâchés. Le meilleur régime seroit de vi-
vre de soupes farineuses , de quelques
légumes , d'eau & de lait ; ce qui vaut
beaucoup mieux que l'usage des huiles.

§. 429. L'Auteur de la nature a pour-
vu à ce qu'en mangeant rien ne passât

par la glotte dans la trachée-artère; ce malheur arrive cependant quelquefois; & il survient dans le moment une toux continue & violente, une douleur aigue, une suffocation; tout le sang se porte à la tête, le malade est angoissé & agité par des mouvemens violens & involontaires, il meurt quelquefois sur le champ.

Un grenadier Hongrois, cordonnier de son métier, travailloit & mangeoit en même tems; il tomba de sa chaise sans dire un seul mot, ses camarades appellerent du secours; des Chirurgiens arriverent aussi-tôt: il ne donna, malgré plusieurs secours, aucun signe de vie. On trouva dans le cadavre un morceau de viande de bœuf, du poids de deux onces, enfoncé dans la trachée-artère, qu'il bouchoit si exactement qu'elle ne pouvoit point laisser passer d'air au poulmon.

§. 430. On conseille dans ce cas, & je l'ai indiqué dans les premières éditions, de frapper fréquemment sur l'épine du dos, d'occasionner quelques efforts pour vomir, de faire éternuer avec du poivre blanc, du muguet, de la sauge, des tabacs céphaliques quelconques, qu'on souffle fortement dans les narines. Un pois jeté en badinant dans la

bouche entra dans la trachée-artère , & ressortit en faisant vomir avec de l'huile. Un petit os fut chassé en faisant éternuer avec de la poudre de muguet. Mais il faut convenir que ces secours sont bien foibles , bien incertains , & que dans quelques circonstances ils peuvent même faire plus de mal que de bien , comme un habile Chirurgien François l'a démontré depuis peu ; ainsi le parti le plus sage , le seul sûr quand le mal n'est pas sans ressource , celui auquel il faut se déterminer sur le champ c'est l'incision de la trachée-artère ou la *bronchotomie*, (voyez §. précédent N^o. 6.)

On a retiré par ce moyen des os , une feve , une arrête , & sauvé par là les malades ; & l'on doit d'autant moins hésiter que , comme je l'ai dit , cette opération est simple , facile , prompte , & n'est accompagnée d'aucun danger ; mais comme les préjugés sont opiniâtres , que beaucoup de gens detestent toute opération , & que bien loin de vouloir comprendre combien celle-ci est légère , ils imaginent sottement je ne fais quoi de barbare & d'atroce dans une opération qui ouvre le cou , il est de la plus grande importance que les gens éclairés se réunissent contre ce préjugé ; peut-être même il seroit à souhaiter que la loi ôtat

aux parens le droit de s'opposer à cette opération quand elle est décidée nécessaire ; elle leur épargneroit les cruelles angoisses de ceux qui ayant refusé d'y consentir , ont eu le désespoir de voir , par la facilité avec laquelle on fortoit ce corps après la mort par une légère incision , combien il étoit aisé de sauver la personne que leur opiniâtre ignorance a conduite au tombeau.

§. 431. On tente tout quand il s'agit de la vie humaine. Dans le cas où un corps ne pourroit ni être dégagé de l'œsophage , ni rester sans tuer promptement le malade , l'on a proposé de faire une incision à l'œsophage même , par laquelle on le tireroit , & d'employer le même moyen, lorsqu'un corps tombé dans l'estomac seroit de nature à occasionner des accidens propres à tuer promptement le malade.

Quand l'œsophage est fermé ; on nourrit par des lavemens de bouillons.

M. VENEL, très-bon Chirurgien établi à Yverdon , a imaginé & fait exécuter quatre instrumens , dont il a publié la description (a) , qui sont sim-

(a) Nouveaux secours pour les corps arrêtés dans l'œsophage , à Lausanne 1769 chez Fr. GRASSET & comp.

ARRÊTÉS A LA GORGE. 129
ples, d'un usage aisé, & qui m'ont paru plus propres à remplir les indications qui se présentent dans ces cas fâcheux, que la plupart des autres moyens que j'ai connus jusqu'à présent.

CHAPITRE XXX.

Maladies chirurgicales & externes.

Des brûlures, des plaies, des meurtrissures, des foulures, des ulcères, des membres gelés, des engelures, des hernies, des clous, des panariens, des échardes, des verrues & des cors.

§. 432. **L**ES paysans sont exposés par leurs travaux à plusieurs accidens extérieurs, comme coupures, meurtrissures, &c. qui, quelque graves qu'ils soient, se termineroient presque toujours très-aisément, & cela par une suite de la nature du sang, qui a ordinairement beaucoup moins d'acreté à la campagne que dans les villes: mais un traitement pernicieux rend souvent fâcheux les maux

130 DES BRULURES.

les plus légers en eux-mêmes, & j'ai vu un si grand nombre de ces malheurs, qu'il me paroît nécessaire d'indiquer ici le traitement qui convient à ces maux externes quand ils n'exigent pas nécessairement la main du Chirurgien. Je dirai aussi un mot de quelques maladies extérieures qui dépendent cependant d'une cause interne.

Des Brûlures.

§. 433. Quand la brûlure est très-légère, & qu'il n'y a point de vessie levée, il suffit d'y mettre une compresse trempée dans l'eau fraîche, & de la changer tous les quarts-d'heure jusqu'à ce qu'on ne sente plus de douleur. Quand il s'est levé une vessie, on applique dessus une compresse de linge très-fin, enduite exactement mais légèrement de la pommade N°. 64 qu'on change deux fois par jour.

Si la peau est brûlée, & les chairs mêmes endommagées, il faut se servir de la même pommade, mais au lieu d'une compresse, il faut se servir de charpie, qui s'applique plus exactement, & par dessus la charpie on met une simple toile cirée que chacun peut aisément préparer; N°. 65, ou si l'on veut un *sparadrap*, N°. 66.

Mais indépendamment de ces secours extérieurs, qui sont les plus efficaces qu'on puisse employer, quand la brûlure est très-forte & très-enflammée, & qu'on craint les progrès & les suites de cette inflammation; il faut employer les mêmes remèdes que dans les fortes inflammations; faire une saignée, ou même plusieurs si elles sont nécessaires, & *mettre au régime*; ne faire boire que les tisanes N^o. 2 & 4, & donner tous les jours deux lavemens simples.

Quand on n'est pas à même d'avoir d'abord du *nutritum* pour faire la pommade N^o. 64. on se contente de fondre ensemble de l'huile d'olive avec une huitième partie de cire; & à deux onces de ce mélange on ajoute un jaune d'œuf; enfin quelque chose de plus simple encore, c'est de battre un blanc d'œuf avec deux cuillerées d'huile qui ne soit pas rance. Et j'ai vu de si bons effets de ce remède depuis plusieurs années, que c'est presque le seul que j'emploie actuellement. Il a l'avantage de se trouver partout & d'être prêt sur le champ, ce qui est très-important dans les brûlures qui sont d'autant moins fâcheuses, qu'on applique plus promptement le remède.

Quand le mal est proche de sa fin, & qu'il ne reste plus qu'une très-petite plaie

il suffit d'appliquer le sparadrap N°. 66, ou une emplâtre de diapalme.

Des plaies.

§. 434. Si une plaie a pénétré dans l'intérieur des cavités, & blessé quelque partie contenue dans la poitrine & dans le ventre, si sans pénétrer dans les cavités elle a ouvert quelque grosse artère, si elle a blessé quelque nerf, ce qui occasionne des accidens beaucoup plus violens qu'ils ne devroient être sans cela, si elle est allée jusqu'à l'os, & qu'il ait souffert; enfin, s'il survient quelque symptôme extraordinaire, il faut nécessairement appeller un Chirurgien. Mais quand la plaie n'est accompagnée d'aucune de ces circonstances, qu'elle n'intéresse que la peau, les graisses, les chairs & les petits vaisseaux, on peut la panser aisément sans secours, parce qu'ordinairement tout se réduit à la préserver des impressions de l'air, en donnant cependant issue au pus.

§. 435. Si le sang ne sort d'aucun vaisseau considérable, mais coulé à-peu-près également de tous les points de la plaie, on peut hardiment le laisser couler pendant qu'on prépare promptement de la charpie. Quand elle est prête, on en met

ce qu'on peut dans la plaie, sans la presser, ce qui seroit très-fâcheux, & auroit les mêmes inconvéniens que les tentes & les bourdonnets; on la couvre avec une compresse trempée dans l'huile d'olive, ou avec la toile cirée N°. 65, mais je préfère la compresse pour les premiers pansemens, & l'on soutient le tout avec une bande large de deux doigt, d'une longueur proportionnée au volume de la partie qu'il faut embander, & qu'on serre assez pour qu'elle ne se dérange pas, assez peu pour qu'elle n'occasionne aucune inflammation.

On laisse cet appareil vingt-quatre heures, les plaies étant d'autant plutôt guéries qu'on les panse moins souvent; & alors on ôte toute la charpie qu'on peut ôter aisément, & s'il y en a qui se soit attachée par le desséchement du sang, on la laisse, en se contentant d'en remettre un peu de nouvelle; le reste du pansement se fait comme la première fois.

Quand, en continuant ce pansement simple, la plaie est devenue tout à fait superficielle, il suffit d'appliquer la toile cirée, ou le sparadrap, sans charpie, à moins qu'on ne vit dans les chairs de la disposition à trop se gonfler, en ce cas on continueroit un peu de charpie pour les modérer.

Les personnes qui ont quelque prédilection pour les huiles imprégnées des vertus de quelques plantes, peuvent, si cela augmente leur confiance, employer celles de millepertuis, de treffle odorant, de lis, de camomille, de balfamines, de roses rouges, en observant toujours qu'elles ne soient point rances.

§. 436. Quand la plaie est considérable, on doit s'attendre qu'elle s'enflammera avant que la suppuration, qui alors paroîtra plus tard, ait pu s'établir, & que cette inflammation sera accompagnée de douleurs, de fièvre, quelquefois de rêveries; il faut, dans ce cas, au lieu de la compresse ou de la toile cirée, appliquer un cataplasme de mie de pain & de lait, dans lequel on met un peu d'huile, afin qu'il ne s'attache pas, & que l'on change sans toucher à la plaie, trois & même quatre fois par jour. Souvent on trouve des malades qui ont la peau si délicate que les cataplasmes où il y a un peu d'huile, ceux mêmes au lait, leur procurent des éréthipelles; il faut alors se borner au simple cataplasme de mie de pain & d'eau. Il y a de très-grands Chirurgiens qui n'en emploient jamais d'autre; mais il faut ou le renouveler plus souvent, ou ce qui vaut encore mieux le recouvrir avec un taffetas, ou

une toile cirée très-fine, qui sert à conserver très-longtems l'humidité des cataplasmes.

§. 437. S'il y avoit quelque vaisseau un peu gros ouvert, il faudroit appliquer dessus un morceau d'*agaric de chêne*, N°. 67, dont on devroit être fourni par-tout. On le contient en appliquant dessus beaucoup de charpie, & en couvrant le tout avec une grosse compresse, & un bandage un peu plus ferré qu'à l'ordinaire. Si cela ne suffisoit pas, & que la plaie fût à un bras ou à une jambe, il faudroit faire une forte ligature en dessus de la plaie, avec un *tourniquet*, qui se fait dans le moment, avec un écheveau de fil ou de chanvre, qu'on passe autour du bras en forme d'anneau: on introduit entre deux une piece de bois épaisse d'un pouce, & longue de quatre ou cinq, & en tournant cette piece de bois, on serre autant que l'on veut, tout comme le payfan serre un tonneau, ou une piece de bois sur son char, avec la chaîne & le chaton. Mais il faut avoir soin, 1°. d'arranger l'écheveau de façon qu'il conserve une largeur de deux pouces, & 2°. de ne pas serrer assez fort pour occasionner une inflammation qui dégénéreroit bientôt en gangrène.

§. 438. Tous les éloges prodigués.

un grand nombre d'onguents sont une pure charlatanerie : l'art ne contribue pas le moins du monde à la guérison des plaies, c'est la seule nature qui l'opère, & tout ce que nous pouvons, c'est d'éloigner les obstacles qui s'opposent à la réunion. Pour cela, s'il y a quelque corps étranger dans la plaie, comme fer, plomb, bois, verre, morceaux d'habits & de linge, il faut les ôter, si l'on peut le faire avec beaucoup de facilité, sinon il faut s'adresser à un bon chirurgien, qui décide quel parti l'on doit prendre; ensuite on pense comme je l'ai dit.

Bien loin d'être utiles, il y a plusieurs onguents qui pourroient faire beaucoup de mal; & les seuls cas dans lesquels on doit en employer, c'est quand il y a dans la plaie quelques vices qu'il faut détruire par des secours particuliers; mais une plaie fraîche, dans un homme sain, n'en demande point d'autres que ceux que j'ai indiqués, & ceux du régime.

Les applications spiritueuses sont ordinairement nuisible, & ne peuvent convenir que dans un petit nombre de cas, dont les médecins ou les chirurgiens peuvent seuls juger.

Quand les plaies sont à la tête, au lieu de la compresse huilée, ou du sparadrap, on couvre la plaie, avec un emplâtre

de bétouine ; ou ce qui vaut beaucoup mieux , on trempe la compresse dans du vin chaud.

§. 439. Comme les accidens qu'on doit craindre sont ceux de l'inflammation , les secours qu'on doit employer sont ceux qui la préviennent , la saignée ; le régime , les rafraichissans , les lavemens.

Quand la plaie est très-légere , il suffit de ne rien prendre d'échauffant , & sur-tout il faut retrancher l'usage du vin & de la viande.

Quand elle est considérable , & qu'il est à présumer qu'il surviendra de l'inflammation , il faut nécessairement faire une saignée , ordonner un repos total , & mettre au régime ; quelquefois même il faut réitérer la saignée. Ces secours sont sur-tout indispensablement nécessaires quand la blessure a attaqué quelque partie intérieure , & il n'y a pas de remède plus sûr qu'une diète extrêmement légère. Des malades jugés ne devoir vivre que quelques heures , après des plaies de la poitrine , du bas-ventre , des reins , ont été complètement guéris en ne vivant pendant plusieurs semaines que de tisane d'orge , ou d'autres tisanes farineuses , sans sel , sans bouil-

lon , sans aucun remede quelconque , & sur-tout sans onguens.

§. 440. Autant la saignée employée modérément est utile , autant son excès est nuisible. Les grandes blessures sont ordinairement accompagnées d'une hémorragie considérable , qui épuise déjà le malade , & souvent la fièvre est une suite de cette hémorragie. Si , dans ces circonstances , l'on ordonne encore des saignées , l'on détruit totalement les forces , les humeurs croupissent , se corrompent , la gangrène survient , & le malade meurt misérablement au bout de deux ou trois jours par une suite des saignées , & non pas de la blessure. Le chirurgien se glorifie de dix , douze , quinze saignées , & assure que la blessure étoit nécessairement mortelle , puisque tant de sang répandu n'a pas pu sauver le malade , pendant que c'est réellement cette profusion qui l'a tué.

Les plaisirs de l'amour sont mortels aux blessés.

§. 441. Les baumes & les plantes vulnéraires , si vantés , sont très-nuisibles , pris intérieurement , parce que leur usage donne la fièvre , & qu'il faut l'abattre.

Des meurtrissures , ou des contusions.

§. 442. L'on appelle meurtrissure ou contusion , *cassein* parmi le peuple , l'effet du coup d'un corps non tranchant , sur le corps de l'homme ou d'un animal , soit qu'il soit jetté contre l'homme , comme quand on reçoit un coup de pierre ou de baton , soit que l'homme soit porté comme lui , comme dans une chute , soit enfin que l'on se trouve serré entre deux corps , comme quand le doigt est pris entre la porte & le montant , ou tout le corps froissé entre un char & une muraille. Les meurtrissures sont encore plus fréquentes à la campagne que les plaies , & ordinairement plus dangereuses ; d'autant plus qu'on ne peut pas juger exactement tout le mal , & que le désordre qui se manifeste d'abord n'est qu'une petite partie du mal réel ; souvent même on ne découvre aucun mal les premiers jours , & il ne se déclare que quand il n'est plus tems d'y remédier.

§. 443. Il n'y a que quelques semaines qu'un tonnelier vint me consulter ; sa respiration , sa physionomie , la vitesse , la petitesse & le peu de régularité de son pouls , me firent d'abord juger qu'il y avoit du pus dans la poitri-

ne. Il alloit & venoit cependant encore, & travailloit même à quelques fonctions de son métier. Il avoit fait une chute en remuant des tonneaux, & tout le poids de son corps avoit porté sur le côté de la poitrine. Il ne sentit cependant presque rien d'abord; mais quelques jours après, il commença à avoir une douleur sourde dans cette partie, qui continua & amena la gêne dans la respiration, la foiblesse, le mauvais sommeil, le manque d'appétit. Je lui ordonnai le repos, je lui défendis la viande & le vin, & je lui conseillai la tisane d'orge avec un peu de miel; bue abondamment. Il ne suivit avec régularité que le dernier conseil. Quelques jours après l'ayant rencontré, il me dit qu'il se trouvoit mieux; & dans la même semaine, je fus qu'on l'avoit trouvé mort dans son lit. L'abcès s'étoit sûrement rompu, & l'avoit étouffé.

§. 444. Un jeune homme emporté par un cheval fut froissé contre la porte d'une écurie, sans ressentir d'abord aucun mal. Au bout d'une douzaine de jours, il eut les mal-aïses qu'on a au commencement d'une fièvre; l'on crut qu'il avoit une fièvre putride, & il fut très-maltraité pendant plus d'un mois. Enfin une consulte décida qu'il avoit du pus dans

la poitrine ; on l'envoya chez lui , & l'opération de l'empyeme put heureusement le guérir après un an de souffrances.

J'ai cité ces deux exemples , pour prouver le danger qu'il y a à négliger les coups violens , puisque ces deux malades auroient évité, l'un la mort, l'autre une maladie longue & cruelle , s'ils avoient pris d'abord après l'accident les précautions nécessaires dans ces cas.

§. 445. Quand une partie est meurtrie , il arrive de deux choses l'une , & ordinairement toutes deux à la fois , surtout si la meurtrissure est un peu considérable ; ou les petits vaisseaux de la partie meurtrie sont brisés , & le sang qu'ils contenoient s'épanche dans le voisinage ; ou sans épanchement , ces vaisseaux perdent leur force , & n'aidant plus la circulation , le sang croupit. Dans l'un & l'autre cas , si la nature , ou seule , ou aidée , n'y remédie pas , il survient inflammation , suppuration de mauvaise espèce , pourriture , gangrene , sans parler des accidens qui dépendent de la meurtrissure de quelque partie particulière , comme nerf , gros vaisseau , os , &c. L'on comprend aussi tous les dangers de la meurtrissure , quand elle a attaqué quelque partie intérieure , & que le sang s'est épanché , ou que la circulation ne se fait

plus dans quelque partie importante à la vie. C'est là la cause de la mort subite des personnes qui ont fait quelque chute violente, ou reçu quelques corps pesans sur la tête, ou quelques coups, sans qu'il paroisse aucun mal extérieurement.

L'on a plusieurs exemples de morts subites après un coup de poing sur le creux de l'estomac, qui occasionnoit la rupture de la rate.

C'est parce que les chûtes occasionnent une légère meurtrissure générale, tant intérieure qu'extérieure, qu'elles ont quelquefois des suites si facheuses, surtout pour les vieillards, chez lesquels la nature déjà affoiblie ne rétablit point les désordres; aussi l'on en voit plusieurs, qui, ayant joui d'une excellente santé: la perdent au moment d'une chute, qui paroît d'abord ne leur faire aucun mal, & languissent continuellement jusqu'à leur mort, que ces accidens accélèrent presque toujours.

§. 446. Il y a, pour les meurtrissures, des remèdes internes & externes. Quand le mal est léger, & qu'il n'y a point eu de secousse générale, qui ait pu occasionner des meurtrissures intérieurement, les remèdes externes suffisent. Ils doivent être propres, 1°. à résoudre ce sang épanché, qu'on voit d'une manière

si marquée, & qui de noir qu'il est un peu après la contusion, devient successivement brun, jaune, grisâtre, à mesure que la grosseur diminue, elle disparoit enfin totalement, & la peau reprend sa couleur, sang que ce sang soit sorti extérieurement, mais peu à peu il s'est dissous, & il a été repompé par les vaisseaux. 2°. A redonner un peu de force aux vaisseaux.

Le meilleur remede c'est le vinaigre ou pur, ou mêlé, s'il est fort, avec le double d'eau tiède, dans lequel on trempe des linges, qui servent à envelopper la partie meurtrie, & qu'on change toutes les deux heures, pendant le premier jour.

L'on applique aussi, avec grand succès, le persil, le cerfeuil, l'artichaut sauvage, légèrement concassés; & ces remedes sont à préférer au vinaigre, quand la meurtrissure est compliquée avec une plaie, qui ne permettroit pas l'application du vinaigre. L'on peut aussi appliquer les cataplasmes N°. 68.

§. 447. L'on est dans l'usage d'employer d'abord les liqueurs spiritueuses, telles que l'eau-de-vie, l'eau d'arquebuse, l'eau d'alibour, &c.; mais un long abus ne doit pas faire loi. Ces liqueurs, qui épaississent le sang, au lieu

de le dissoudre , sont réellement nuisibles , quoiqu'on les emploie quelquefois impunément dans les cas très - légers. Souvent , en déterminant ce sang épanché vers les entre-deux des muscles , ou même en l'empêchant de s'épancher , & en le figeant dans les vaisseaux meurtris , elles paroissent guérir , mais ce n'est qu'en concentrant le mal , qui se reproduit sous une forme facheuse au bout de quelques mois. J'ai vu de tristes exemples de ce cas , ainsi l'on ne doit jamais employer les remèdes de cette espèce , & le vinaigre doit les remplacer. L'on peut tout au plus , quand on juge que tout le sang épanché est dissous & repompé , mêler un tiers d'eau d'arquebuse au vinaigre , afin de redonner un peu de force aux parties affoiblies.

§. 448. C'est une méthode encore plus pernicieuse d'appliquer des emplâtres composés de graisses , de résines , de gommes , de terres , &c. La plus vantée est toujours nuisible , & l'on a plusieurs exemples de contusions , extrêmement légères , qui auroient été guéries , en quatre jours si l'on en avoit confié le soin à la nature , & que des emplâtres appliqués par des ignorans ont fait dégénérer en gangrène.

L'on ne doit jamais ouvrir ces sacs de sang

sang coagulé qu'on apperçoit sous la peau, à moins de quelque raison pressante; parce que, quelque gros qu'ils soient, ils se dissipent peu à peu, au lieu qu'en les ouvrant ils laissent quelquefois une ulcération dangereuse.

§. 449. Le traitement intérieur est précisément le même que celui des plaies, excepté que dans ce cas la meilleure boisson est le remède N^o. 1, à chaque pot duquel on joint une dragme de nitre.

Quand quelqu'un a fait une violente chute, qu'il a perdu connoissance, ou qu'il est fort étourdi, que le sang sort par les narines, ou par les oreilles, qu'il est fort oppressé, ou qu'il a le ventre fort tendu, ce qui dénote épanchement de sang dans la tête, la poitrine, ou le bas-ventre, il faut sur le champ, en commençant par la saignée, employer tous les secours indiqués §. 439. & donner au malade le moins de mouvement qu'il est possible; il faut sur-tout éviter de le secouer ou de l'agiter, dans la vue de rappeler le sentiment; c'est exactement le tuer en augmentant l'épanchement. Il faut fomentier tout le corps avec quelque-une des décoctions indiquées; & quand le mal est à la tête, il faut les faire avec de l'eau & du vin, au lieu de vinaigre.

L'on a vu des chûtes accompagnées de blessure & de rature du crâne, avec les accidens les plus graves, se guérir par ces secours internes, & sans autres secours externes que des fomentations aromatiques, N°. 68.

Un homme de *Pully le petit* vint me consulter, il y a quelques mois, pour son pere qui étoit tombé du haut d'un arbre: il étoit depuis 24 heures sans sentiment, sans connoissance, & sans autre mouvement que des efforts fréquens pour vomir: il perdoit du sang par le nez & les oreilles; il n'y avoit point de mal extérieur, ni à la tête ni ailleurs, & heureusement on ne lui avoit encore rien fait. Je lui conseillai une ample saignée au bras, & beaucoup de petit-lait miellé, en boisson & en lavement; on exécuta ponctuellement l'ordonnance, & quinze jours après le pere vint à *Lausanne*, qui est à quatre lieues de *Pully le petit*, & me dit qu'il se portoit très-bien. Il convient dans toutes les contusions considérables de purger au bout de quelques jours, avec quelque purgatif rafraîchissant, comme les N°. 11, 23, 32, 49. Le remède N°. 24, & le petit-lait miellé sont excellens par la même raison.

Quand on ne peut pas espérer de faire boire abondamment, je donne de l'oxy-

mel simple avec du nitre dans très-peu d'eau.

Il arrive quelquefois que les premières saignées font beaucoup de bien ; mais au bout de quelques jours le pouls redevient fréquent, dur, & le malade est moins bien ; il faut réitérer la saignée.

§. 450. Dans ces circonstances le vin, les liqueurs, tout ce qui anime tue ; ainsi il ne faut point s'impatienter de ce que les malades font sans connoissance & sans sentiment.

L'usage de la térébenthine peut faire plus de mal que de bien, & si elle a été utile quelquefois c'est en purgeant un malade, qui peut-être en avoit besoin. Le blanc de baleine, le sang de dragon, les yeux d'écrevisses, les graisses quelconques, sont des remèdes au moins inutiles, & dangereux, si le cas est grave, soit par le mal réel qu'ils font, soit par le bien qu'ils empêchent de faire. L'on doit chercher à délayer le sang, à le rendre plus coulant, à en faciliter la circulation ; & ces remèdes produisent un effet tout contraire.

§. 451. Quand un vieillard a fait une chute, ce qui est d'autant plus dangereux qu'il est plus âgé & plus replet, quoiqu'il ne paroisse point incommodé,

on doit, s'il est sanguin & encore vigoureux, lui faire une petite saignée de trois ou quatre onces, lui donner tout de suite quelques tasses d'une boisson un peu aromatique, qu'on réitere de trois en trois heures, comme de la mélisse avec du miel, & le faire promener doucement. Il faut qu'il diminue un peu la quantité de ses alimens pendant quelques jours, & qu'il prenne un exercice doux, mais presque continuel.

Des foulures.

§. 452. Les entorses, ou foulures, qui arrivent très-fréquemment, produisent dans le voisinage de l'articulation une espece de meurtrissure, occasionnée par le violent frottement des os contre les parties voisines; & quand les os se remettent d'abord à leur place, le mal ne doit être traité que comme contusion; s'ils ne se remettent pas, c'est une luxation, il faut recourir à la main d'un Chirurgien.

Le meilleur remede c'est le parfait repos, une compresse trempée dans le vinaigre & l'eau jusqu'à ce que toute la contusion soit dissipée, & qu'on soit sûr qu'il n'y a point d'inflammation à craindre. Alors on fait bien de joindre au

vinaigre un peu d'eau-de-vie, ou d'eau d'arquebuse; & l'en doit porter la partie, (c'est presque toujours le pied) embandée assez longtems, sans quoi elle fait souvent de faux mouvemens, ou elle reçoit de nouvelles entorses, qui l'affoiblissent journellement davantage; & si l'on néglige trop longtems ce mal commençant, la force ne revient jamais entier; & souvent il survient une légère enflure pour toute la vie.

Quand le mal est extrêmement léger, le bain d'eau froide est très-bon, mais si on ne le fait pas dans le premier moment, ou si la contusion est forte, il est nuisible.

La méthode de rouler le pied nud sur quelque corps rond est insuffisante quand les os ne sont pas parfaitement remplacés, nuisible quand il y a contusion.

Il arrive tous les jours que les payfans s'adressent à des ignorans ou à des gens de mauvaise foi, qui trouvent, ou veulent trouver, un dérangement des os là où il n'y en a point, & qui, par la violence avec laquelle ils manient ces parties, ou par les emplâtres dont ils les couvrent, y attirent une inflammation dangereuse, & changent en mal très-grave la crainte d'un mal très-léger.

Ce sont ces mêmes gens qui ont créé

des maladies impossibles, telles que l'estomac & les reins ouverts. Mais ces grands mots effraient, & ils dupent plus aisément.

Des Ulceres.

§. 453. Quand les ulcères dépendent d'une corruption générale de la masse du sang, on ne peut les guérir qu'en détruisant la cause qui les entretient : c'est même une imprudence que de vouloir les fermer par des remèdes extérieurs & un malheur que de réussir.

Mais le plus souvent les ulcères, à la campagne, sont les restes de quelque plaie, de quelque meurtrissure, ou de quelques tumeurs maltraitées, & sur-tout pansées avec des remèdes trop âcres ou trop spiritueux. Les huiles rances sont aussi une des causes qui changent en ulcères rebelles les plaies les plus simples ; ainsi l'on doit les éviter ; & les apothicaires doivent avoir cette attention quand ils préparent des onguens gras qu'il convient de préparer souvent, parce qu'une grosse provision est rancie avant que d'être débitée, quoiqu'on ait employé de l'huile très-fraîche en la préparant.

§. 454. Ce qui distingue les ulcères

des plaies, c'est la dureté & la sécheresse de leurs bords, & la nature de l'humeur qui en découle, qui, au lieu d'être un vrai pus, est une liqueur moins épaisse, moins blanche, qui exhale quelquefois une mauvaise odeur, & si âcre que souvent si elle touche la peau du voisinage, elle y produit de la rougeur, de l'inflammation, des boutons, des espèces de dartres, & même de nouvelles ulcérations.

§. 455. Les ulcères, qui durent trop longtems, qui sont étendus, ou qui fluent beaucoup, minent le malade & le jettent dans une fièvre lente qui le tue.

Quand un ulcère a duré longtems, il est très-dangereux de le tarir, & l'on ne doit jamais le faire qu'en suppléant à cette évacuation, qui est presque devenue naturelle, par quelqu'autre, comme les purgations de tems en tems.

L'on voit tous les jours des morts subites, ou des maladies cruelles, après avoir arrêté tout-à-coup, ces écoulemens qui duroient depuis long-tems; & quand quelque *charlatan*, (tous ceux qui font cette promesse méritent ce nom) promet de guérir, en peu de jours, un ulcère invétéré; il prouve qu'il est un ignorant dangereux, qui, s'il réussissoit, rendroit un office mortel. Il y en a qui appli-

quent des remedes extrêmement rogneans , & même arsénicaux ; mais l'on voit presque toujours la mort la plus violente être la suite de ces applications dangereuses.

§. 456. Tout ce que l'art peut faire , relativement aux ulceres qui ne dépendent pas d'un vice des humeurs , c'est de les changer en plaies. Pour cela , il faut diminuer la dureté & la sécheresse des bords , & même de tout l'ulcere , & en ôter l'inflammation. Quelquefois ce vice est tel qu'on ne peut amollir les bords qu'en les scarifiant par des coups de lancette ; quand cela n'est pas nécessaire , il faut appliquer sur tout l'ulcere un plumaceau enduit de l'onguent N^o. 69 , & le recouvrir avec une compresse pliée en plusieurs doubles , trempée dans la liqueur N^o. 70 , qu'on change trois fois par jour , & le plumaceau seulement deux fois.

Comme j'ai dit que les ulceres étoient souvent le produit des remedes acres & spiritueux , l'on sent qu'on doit absolument les éviter dans les traitemens , sans quoi l'on ne guérira jamais.

Il faut pour avancer la guérison éviter le salé , le vin , les épices , manger peu de viande , & entretenir la liberté

du ventre par un régime de légumes ,
& par l'usage du petit lait miellé.

Quand les ulceres sont aux jambes ,
ce qui est très-ordinaire , il est très-im-
portant , aussi bien que dans les plaies
des mêmes parties , de peu marcher , &
de ne se tenir jamais debout sans mar-
cher. C'est ici un de ces cas dans lesquels
je souhaite que les personnes qui ont
quelque credit sur l'esprit du peuple ne
négligent rien pour lui faire compren-
dre la nécessité de prendre quelques jours
d'un repos absolu , & lui prouver que
bien loin que ce soit un tems perdu ,
c'est le tems de sa vie le plus chèrement
payé. La négligence à cet égard chan-
ge les plaies les plus légères en ulceres ,
les ulceres les moins fâcheux en ulceres
incurables , & il n'y a personne qui ne
puisse trouver dans son voisinage quelque
famille réduite à l'hôpital parce qu'on a
négligé quelque mal de cette espece. J'ai
vu des ulceres aux jambes très-invétérés
se guérir en faisant garder le lit , en ap-
pliquant simplement quelques brins de
charpie , & en couvrant l'ulcere & le voi-
sinage d'un cataplasme de mie de pain, de
fleurs de sureau & d'eau.

Je réitere que les ulceres qui viennent
de cause interne , ou ceux qui viennent
de cause externe , mais chez une person-

ne d'un mauvais tempérament , demandent souvent d'autres soins.

Des membres gelés

§. 457. Il arrive souvent dans les hyvers rigoureux que quelques personnes sont saisies par un froid si fort , que les mains ou les pieds , ou ces deux parties à la fois , gèlent tout comme un morceau de viande exposé à l'air.

Si l'on se laisse aller au mouvement si naturel de les réchauffer , & sur-tout de réchauffer les parties gelées, tout est perdu. Il survient des douleurs insupportables , qui sont bientôt suivies d'une gangrène incurable , & il n'y a plus de ressource pour les sauver que de leur couper les membres gangrenés.

L'on a vu, il n'y a que peu de tems , à *Cossonay* , le triste cas d'un homme qui eut les mains gelées ; on lui appliqua chaudement des onguens gras ; la gangrène suivit , & l'on fut obligé de lui couper les dix doigts.

§. 458. Il n'y a qu'un seul remède dans ce cas , c'est de mettre les malades dans un endroit où il ne puisse pas geler , mais où il fasse très-peu chaud , & de leur appliquer continuellement , sur les parties gelées , de la neige si l'on en

a , sinon de les laver continuellement , mais fort doucement , car toute friction forte seroit dangereuse , avec des linges trempés dans de l'eau de glace à mesure qu'elle se fond. Ils s'apperçoivent peu à peu que le sentiment renaît ; ils éprouvent une grande chaleur dans la partie , & commencent à en recouvrer le mouvement ; alors on peut les porter dans un endroit un peu plus chaud , & leur donner quelques tasses de la potion N^o. 13 , ou de quelqu'autre de même espece.

§. 459. Il n'y a personne qui ne puisse juger du danger de la méthode échauffante , & de l'utilité de l'eau glacée , par une expérience qui se fait tous les jours. Les poires , les pommes , les raves gelées , mises dans l'eau prête à geler , reprennent leur premier état , & peuvent être mangées. Si on les met dans l'eau tiède , ou dans un endroit chaud , la pourriture qui est une gangrène , s'en empare d'abord. Je joindrai ici une observation qui fera mieux comprendre ce traitement , & en constatera l'efficace.

» Un homme avoit une route de dix
» lieues à faire , par un tems froid , &
» un chemin plein de neige & de glace.
» Ses fouliers lui manquerent ; il fit les
» trois dernieres lieues à pieds nus , &
» eut , dès la premiere demi-lieu , des

» douleurs assez vives aux jambes & aux
» pieds, qui allerent en augmentant. Il
» arriva presque perclus des extrémités
» inférieures. On le mit devant un grand
» feu, on échauffa bien un lit, & on
» l'y coucha. Les douleurs devinrent in-
» supportables ; il ne cessoit d'être dans
» de violentes agitations, & de pousser
» des cris perçans. On demanda un mé-
» decin dans la nuit, qui trouva les doigts
» des pieds d'une couleur noirâtre, &
» commençant à perdre le sentiment.
» Les jambes & le dessus des pieds ex-
» cessivement enflés, d'un rouge pour-
» pre, varié de taches violettes, souf-
» froient encore les douleurs les plus ai-
» guës. Le pouls étoit dur & fréquent,
» & le mal de tête très-violent. Le mé-
» decin fit chercher un seau d'eau à
» la rivière, & y fit ajouter de la gla-
» ce ; il obligea le malade à plonger les
» jambes dedans ; ce premier bain dura
» près d'une heure ; & les douleurs, pen-
» dant ce tems-là, furent moins violentes ;
» une heure après il ordonna un
» second bain, & le malade s'y trouvant
» de nouveau soulagé, le prolongea deux
» heures. Pendant ce tems-là, on enle-
» voit de l'eau du seau, & l'on y remet-
» toit de la glace & de la neige. Les doigts
» des pieds, qui étoient noirs, devinrent

» rouges ; les taches violettes des jam-
» bes se dissipèrent ; l'enflure diminua ,
» les douleurs étoient légères, & avec
» intervalle. L'on réitéra cependant six
» fois ; après quoi il ne resta d'autre
» mal qu'une sensibilité à la plante des
» pieds , qui empêchoit le malade de
» marcher. On lui fit quelques fomen-
» tations aromatiques, & on lui fit boi-
» re une tisane de felsepareille (celle
» de sureau est tout aussi bonne & moins
» couteuse). Le huitieme jour il fut par-
» faitement guéri , & s'en retourna le
» quinzieme jour à pied ».

§. 460. Quand le froid est très-fort,
& qu'on y reste longtems exposé, il
tue, parce qu'il congele le sang, & qu'il
en détermine une trop grande quantité
au cerveau ; ainsi on meurt d'apoplexie,
qui commence par un sommeil ; aussi le
voyageur qui se sent assoupi doit redou-
bler d'efforts pour se tirer du danger émi-
nent auquel il est exposé. Ce sommeil ,
qui paroît devoir adoucir ses souffrances
seroit pour lui le dernier.

§. 461. Les remèdes dans ce cas sont
les mêmes que dans le cas d'un gel par-
ticulier. Il faut mettre le malade dans
un endroit plutôt froid que chaud , &
le frotter avec de la neige , ou de l'eau
glacée ; l'on a même plusieurs exemples

constatés , & ils sont fréquens dans les pays du nord , qu'un bain d'eau très-froide est très-salutaire.

L'on a rappelé à la vie plusieurs personnes qui avoient été dans la neige , ou à l'air gelant , pendant cinq & même six jours , & qui ne donnoient aucun signe de vie pendant plusieurs heures , ainsi il faut toujours essayer les secours.

Des engelures.

§. 462. « Il vient aux doigts des mains ,
 » des pieds , aux talons , aux oreilles ,
 » au nez , aux levres , des enfans sur-
 » tout , & principalement en hyver ,
 » quand ces extrémités passent subite-
 » ment du chaud au froid & du froid
 » au chaud , une enflure ou un gonfle-
 » ment , qui , dans les commencemens ,
 » n'occasionne que peu de chaleur , de
 » douleur & de démangeaison , » quel-
 » quefois ces tumeurs ne passent point ce
 premier degré , & se guérissent sans se-
 cours ; d'autrefois , & on peut appeller
 cet état le second degré , soit qu'on ne
 leur fasse rien , soit qu'on les traite mal ,
 l'enflure , la chaleur , la rougeur , la
 démangeaison , la douleur augmentent
 considérablement , & le malade est sou-
 vent privé de l'usage de ses doigts , pat

la douleur, le gonflement, l'engourdissement ; le mal empire si l'on n'emploie pas des secours efficaces.

Quand l'inflammation augmente encore d'un degré, il se forme de petites vessies qui ne tardent pas à se crever, & laissent une très-légère excoriation, qui devient bientôt ulcère, souvent très-profond & très-opiniâtre, dont il sort beaucoup de pus âcre & mal conditionné.

Le dernier degré des engelures, fréquent dans les pays très-froids, mais rare dans les tempérés, c'est quand l'inflammation dégénère en gangrene.

§. 463. Elles dépendent d'un engorgement des vaisseaux de la peau, qui vient de ce que les veines, plus extérieures que les artères, se trouvant proportionnellement plus resserrées par le froid, ne remportent pas tout le sang que celles-ci apportent, & peut-être des particules frigorifiques, qui, admises par les pores de la peau, agissent sur nos fluides comme sur l'eau, & y occasionnent un commencement de congélation.

Si elles ont lieu dans les extrémités plutôt que sur d'autres parties, c'est par deux raisons ; la principale que la force de la circulation y étant plus foible qu'ailleurs, l'effet des causes qui peu-

vent la déranger doit y être plus sensible ; la seconde que ces parties sont plus exposées à la vicissitude des impressions extérieures que les autres.

Elles sont plus fréquentes chez les enfans , parce que leur foiblesse & la sensibilité de leurs organes augmentent nécessairement l'effet des impressions étrangères. C'est l'alternative fréquente & forte du chaud au froid , qui paroît contribuer le plus puissamment à produire les engelures , & cet effet est plus sensible quand la chaleur est en même-tems humide , & que les parties passent ainsi d'un espece de bain tiède au froid. Un homme de soixante ans , qui n'avoit jamais eu d'engelures , ayant porté pendant quelques heures , en voyage , des gans pelissés , dans lesquels ses mains furent , s'attendrirent , & se remplirent de sang , parce que l'effet constant du bain tiède est d'amollir , de remplir de sang , & de rendre plus sensible la partie qui y est exposée , il sentit une demi-heure après avoir quitté ses gans dans un air assez froid , les premières attaques d'engelures , qui devinrent assez cruelles & dont il a eu ensuite des ressentimens tous les hyvers.

C'est la même raison qui fait que plusieurs personnes n'ont des engelures que

quand elles s'accoutument à l'usage des manchons. Elles sont presqu'inconnues dans les pays chauds, elles ne sont pas communes dans les pays du nord, dans lesquels les variations du froid au chaud ne sont pas fréquentes.

Quelques personnes en ont une attaque en automne, d'autres n'en ont qu'au printems. L'enfant du paysan, qui a la peau dure & accoutumée à toutes les influences des saisons & des élémens, est & doit nécessairement être moins sujet aux engelures que l'enfant riche dont on ménage la peau aux dépens de sa santé: mais parmi les enfans de la même classe, qui paroissent être à-peu-près de la même complexion, mener un genre de vie assez semblable, & devoir par-là même éprouver à-peu-près les mêmes impressions & en ressentir les mêmes effets, il y a une différence très-grande par rapport à la disposition aux engelures. Les uns en sont cruellement affligés, depuis le commencement de l'automne jusqu'à la fin du printems, d'autres n'en ont point, ou n'en ont que de très-legeres & de très-passageres. Cette différence vient, sans contredit, de la nature des humeurs & de la texture de toute la peau, & sur-tout de celle des mains; mais il n'est cependant pas aisé

de déterminer avec certitude & précision en quoi cette différence consiste.

Les enfans qui sont sanguins & qui ont la peau délicate sont assez généralement sujets à ce mal , qu'on traite ordinairement trop cavalièrement , & qui est assez cruel pour mériter quelque attention ; puisque , indépendamment des douleurs qui rendent souvent ces jeunes enfans malheureux pendant plusieurs mois , il leur occasionne quelquefois de la fièvre , les empêche de dormir , les retient au lit , ce qui est toujours un grand mal , les détourne de leurs devoirs , les sevre de leurs plaisirs , quelquefois même , quand ils sont obligés de gagner leur vie en travaillant , les plonge dans la misère. J'ai connu un jeune homme qui , ayant été distrait d'un apprentissage d'horlogerie par des engelures , est devenu un fainéant gueux.

Les engelures qui attaquent le nez y laissent souvent une impression qui change la physionomie le reste de la vie , & les mains qui en ont essuyé de fortes s'en ressentent ordinairement toujours.

§. 464. L'on doit se proposer par rapport aux engelures , premièrement de les prévenir , en second lieu de les guérir si l'on n'a pas pu les prévenir.

§. 465. Puisqu'elles dépendent de la

sensibilité de la peau, de la nature des humeurs; & des alternatives du chaud au froid; il faut pour les prévenir, 1°. endurcir la peau, 2°. corriger la disposition vicieuse du tempérament qui peut contribuer à les produire, 3°. éviter autant qu'il est possible ces fréquentes alternatives.

L'on fortifie la peau des mains, comme celle de tout le corps par l'usage du lavage à l'eau froide, que j'ai détaillé dans le §. 384, & les enfans élevés à cette pratique sont ordinairement moins tourmentés des engelures que les autres; mais l'on doit encore donner des soins plus particuliers à préserver la peau des mains, qui sont plus sujettes aux engelures que les pieds, en les faisant tremper pendant quelques momens dans l'eau froide tous les matins, & tous les soirs avant souper, dès le commencement de l'automne; il n'en coûte rien aux enfans dans cette saison de prendre cette habitude, & quand elle est prise, il ne leur en coûte rien de la continuer tout l'hiver, lors même que toute l'eau est prête à se geler. L'on peut aussi leur faire tremper les pieds dans l'eau froide deux ou trois fois par semaine; cette méthode, qui auroit des inconvéniens pour les adultes qui n'y sont pas accou-

tumés, n'a que de l'utilité pour les enfans qu'on y accoutume très-jeunes.

Il faut éviter de détruire l'effet du bain froid par trop de chaleur entre deux, c'est en même-tems éviter les alternatives de chaud & de froid. Pour cela il faut 1°. élever les enfans à ne jamais approcher les mains du feu, & moins encore des poeles ou fourneaux, qui sont vraisemblablement une des principales causes des engelures, puisqu'elles sont plus rare dans les pays où ils sont moins en usage, & chez ceux qui s'en servent moins; l'usage sur-tout des *cavettes*, (ce sont des degrés pratiqués entre le poêle & le mur), nuit aux enfans & aux adultes de plusieurs façons. 2°. Il ne faut jamais leur donner de manchons. 3°. Il conviendrait aussi de ne leur faire jamais porter de gans, à moins que quelques circonstances particulieres ne l'exigeassent, & je le conseille très-fort pour les garçons; mais quand on leur en donne, que ce soit toujours des gans de peau mince & lisse.

§. 466. Quand les engelures paroissent entretenues par un vice dans le tempérament, il n'y a que l'examen d'un Médecin qui puisse décider comment on doit le détruire; j'ai vu des enfans dès l'âge de trois ans, jusqu'à celui de dou-

ze ou treize, chez lesquels des engelures écorchées, pendant huit mois de l'année, sembloient être un caustique par lequel la nature se déchargeoit d'un superflu qui l'incommodoit des que le ralentissement des chaleurs diminueoit la transpiration. J'ai été obligé de leur faire des traitemens assez longs, mais qui, variant par beaucoup de circonstances, ne peuvent pas être décrits ici. Les préparations douces d'antimoine sont souvent nécessaires, & quelques purgatifs contribuent, dans certains cas, à adoucir & à abrégier le mal.

§. 467. Le premier degré des engelures se guérit, comme je l'ai déjà dit, sans secours; ou s'ils s'opiniâtroit, on le dissiperoit aisément par quelques-uns des remèdes suivans; mais quand elles sont parvenues au second, il faut les traiter comme la congélation, dont elles sont le premier degré, avec l'eau froide, même à la glace & la neige.

Il n'y a aucun remède qui approche de l'efficacité de l'eau très-froide; ou prête à se glacer, dans laquelle on trempe les mains plusieurs fois par jour pendant quelques minutes, & c'est le seul qu'on doive employer quand le mal est aux mains, que le malade a le courage de soutenir ce froid, & qu'il n'y a point

de circonstances qui puissent le rendre nuisible ; c'est le seul dont je me sois servi après avoir été attaqué d'engelures , il y a quelques années , pour m'être servi d'un manchon trop chaud.

Les premiers momens que la main est dans l'eau , on éprouve une légère douleur , qui diminue peu à peu ; en sortant les doigts sont engourdis par le froid , mais bientôt ils se réchauffent , & au bout d'un quart d'heure on est très-à son aise.

En sortant de l'eau on met la main bien essuyée dans un gant de peau ; au bout de trois ou quatre bains elle descend , la peau se ride , en continuant elle se resserre , on est guéri au bout de trois ou quatre jours , & ordinairement le mal ne revient pas le même hyver.

L'on est sur d'appaîser les démangeaisons les plus cruelles en trempant les mains dans l'eau froide.

L'effet de la neige est peut-être encore plus prompt ; on s'en frotte les mains souvent & longtems , elles s'échauffent & rougissent fortement pendant quelques momens , mais le bien être suit de très-près.

Un très-petit nombre de personnes , qui ont sans doute la peau excessivement délicate & sensible , ne se trouvent ce-

pendant pas bien de ce remede , il paroît trop actif , il agit sur leur peau presque comme un vésicatoire , & en y déterminant une plus grande quantité d'humeurs , augmente le mal au lieu de le diminuer.

§. 468. Quand cette dernière raison , ou quelqu'autre circonstance comme le peu de fermeté & la désolation d'un enfant , le tems des regles chez une femme , une violente toux , des coliques habituelles , quelques autres maladies dont on auroit remarqué que le froid aux extrémités renouvelle les accès , ne permettent pas d'employer ce remede , il faut lui en substituer d'autres.

Un des meilleurs c'est de porter jour & nuit , sans le quitter , un gant d'une peau lisse comme celle de chien ; il ne manque gueres de dissiper le mal au bout de quelques jours.

Quand ce sont les pieds qui sont attaqués , il faut employer des chaussons de la même espece , & rester quelques jours au lit.

§. 469. Quand le mal est pressant , que l'on ne peut pas employer l'eau froide , & que l'usage du gant paroît trop lent , il faut tremper les parties malades plusieurs fois par jour dans quelque décoction un peu plus que tiède , qui

soit en même-tems résolutive & émolliante, telle est la décoction si vantée de pelure de raves, dont on augmente l'efficace en y ajoutant une seizieme partie de vinaigre.

Une autre décoction dont j'ai vu de très-grands effets, mais qui jaunit les mains pour quelques jours, c'est celle N^o. 71. L'on peut en faire plusieurs autres qui auront à-peu-près les mêmes vertus, avec toutes les herbes vulnérables, & avec le faltranc même.

L'urine que quelques personnes vantent parce qu'elles l'ont employée avec succès, & le mélange d'urine & d'eau de chaux agissent comme ces décoctions.

Quand on sort les mains de ces décoctions, il faut nécessairement les préserver de l'air par le moyen d'un gant.

§. 470. Les vapeurs sont souvent encore plus efficaces que les décoctions; ainsi l'on peut quelquefois avec beaucoup de succès, au lieu de tremper les mains dans la décoction en recevoir la vapeur; celle du vinaigre chaud est un des plus puissans remèdes; celles d'alphalt ou de térébenthine ont souvent réussi. Il est inutile de dire qu'après les vapeurs, comme après le bain, il faut éviter l'air; c'est en l'éloignant que des

patte

pattes cirées seroient très-utiles, c'est par-là que le suif réussit quelquefois.

Quand le mal est dissipé par l'usage des bains ou des vapeurs qui rendent la peau foible & sensible, il faut la fortifier en se lavant tous les jours avec un peu d'eau-de-vie camphrée mêlée à autant d'eau.

§. 471. Quand une engelure attaque le nez, la vapeur du vinaigre, & un nez de peau de chien, porté pendant quelques jours, sont les meilleurs remèdes. Le même traitement convient pour les oreilles & le menton. Le lavage d'eau froide préserve ces parties.

§. 472. Quand l'inflammation est très-forte & qu'elle occasionne quelques mouvemens de fièvre, il faut retrancher la viande & le vin, donner quelques lavemens, faire prendre tous les soirs une prise de nitre N°. 20, & même saigner si la fièvre étoit forte.

L'on doit toujours priver de vin & de salé les personnes qui ont des engelures un peu opiniâtres.

§. 473. Quand elles sont parvenues au troisième degré, & qu'il y a ulcération, il faut outre un régime des convalescens assez sévère, & une purgation avec de la manne, mettre sur l'ulcération un emplâtre de diapalme, exposer les parties enflées à la vapeur du vinaigre.

gre, & tenir le tout enveloppé dans une peau lisse ou des pattes cirées.

L'on ne guérit point des engelures un peu fortes aux pieds sans faire garder le lit pendant quelques jours.

§. 474. Le quatrieme degré, ou la gangrene, se prévient par les remedes qui guérissent l'inflammation: si malheureusement la gangrene paroît, il faut recourir à un Chirurgien.

Des Hernies.

§. 475. Les *hernies*, *descentes*, *ruptures*, que le paysan désigne en disant *qu'il est rompu*, sont quelquefois une maladie de naissance, plus souvent l'effet des pleurs violens, des convulsions, d'une toux forte, ou d'efforts réitérés pour vomir dans la premiere enfance. Dans la suite elles sont produites à tout âge, ou par quelques maladies, ou par des efforts violens. Elles sont beaucoup plus fréquentes chez les hommes que chez les femmes; & l'espece la plus commune, la seule dont je me propose de dire un mot est celle qui dépend du passage d'une partie des intestins, ou de la coeefse, dans les bourses.

Elle est aisée à connoître. Quand elle se trouve chez des petits enfans on la

guérit presque toujours en faisant porter constamment un bandage, qui ne doit être que le triège, avec une pelotte de linge de crin, ou de son. Il faut en avoir au moins deux, afin de les changer de tems en tems, & avoir le plus grand soin de ne jamais le mettre que quand l'enfant est couché sur le dos, & qu'on est sûr que tout est bien rentré; sans cette précaution il seroit les plus grands maux.

L'on peut aider l'effet du bandage, en appliquant sur la peau, dans le pli de l'aîne, à l'endroit du passage, un emplâtre astringent quelconque, comme celui *pour les fractures*, ou celui dont j'ai parlé §. 144.

L'on ne doit point laisser monter à cheval les enfans jusqu'à ce qu'ils soient entièrement guéris.

§. 476. Dans un âge plus avancé un bandage simplement de triège est insuffisant, il en faut un où il y ait du fer, & quelque gênant qu'il paroisse d'abord l'on s'accoutume bien vite à cet usage, & l'on n'en est plus incommodé.

§. 477. Les hernies acquièrent quelquefois un volume prodigieux, & la plus grande partie des intestins passe dans les bourses sans aucun symptôme de maladie; mais cela entraîne cependant une

incommodité très-grande , qui met ordinairement ceux qui en sont atteints hors d'état de travailler ; & quand le mal est aussi considérable , & en même tems invétéré , il y a ordinairement des obstacles qui empêchent que les intestins ne rentrent tout à fait ; alors l'usage du bandage est impossible , & ces infortunés sont condamnés à porter toute leur vie cette incommodité , qu'on peut un peu soulager par l'usage d'un suspensoir adapté à la taille de la hernie. Cette crainte d'augmentation est une raison bien forte pour en arrêter les progrès dès les commencemens. Il y en a une encore plus forte , c'est que les hernies sont susceptibles d'un accident qui est très-souvent mortel ; il arrive quand la partie des intestins qui est dans les bourses s'enflamme ; alors acquérant plus de volume , & se trouvant extrêmement comprimée , il survient des douleurs aiguës , le volume étant plus considérable , le passage qui les avoit laissé sortir ne peut plus les laisser rentrer , les vaisseaux même étant gênés , l'inflammation augmente d'un moment à l'autre , la communication entre l'estomac & le fondement est souvent entièrement interceptée , il ne passe rien , il survient des vomissemens continuels ,) c'est l'espece de

miseréré dont j'ai parlé §. 320), le hoquet, le délire, les défaillances, les sueurs froides, la mort.

§. 478. Cet accident des hernies arrive quand les excréments viennent à se durcir dans la partie des boyaux renfermée dans les bourses; quand le malade s'est échauffé par le vin, les liqueurs, le régime, &c. quand il a reçu quelque coup sur cette partie, ou qu'il a fait quelque chute (a).

§. 479. Le meilleur remède c'est 1^o. dès qu'on s'apperçoit de cet accident, une très-forte saignée faite dans le lit, le malade étant couché sur le dos, la tête cependant un peu élevée, & les jambes un peu fléchies, de façon que les genoux soient en l'air; c'est même l'attitude qu'ils doivent toujours conserver autant qu'il est possible. Quand le mal n'est pas trop avancé, souvent la première saignée guérit radicalement, & les intestins rentrent dès qu'elle est faite. D'autrefois cela ne réussit pas aussi bien, & il faut alors réitérer la saignée.

(a) L'étranglement occasionné par les excréments accumulés dans la partie tombée des intestins, & celui qui est l'effet de l'inflammation, ont des symptômes différens connus des bons Chirurgiens; mais ce détail ne peut pas avoir lieu ici.

2°. On ordonne un lavement composé d'une forte décoction de feuilles de belettes, d'une pincée de sel de cuisine, & d'un morceau de beurre frais de la grosseur d'un œuf.

3°. Il faut appliquer sur toute la tumeur des linges trempés dans l'eau glacée, & les changer constamment tous les quarts-d'heure. Ce remède appliqué d'abord a produit les plus grands effets; mais si le mal a duré violemment plus de dix ou douze heures, il est souvent trop tard, & alors il convient mieux d'appliquer des flanelles trempées dans une décoction tiède de fleurs de mauve & de sureau, & les changer souvent. L'on a cependant vu l'eau à la glace, ou la glace même, réussir encore le troisième jour. Les heureux effets de la fiente de vache, toute chaude, que j'ai constatés par plusieurs observations, ne me permettent pas d'omettre de l'indiquer ici comme un remède efficace.

On peut se servir avec succès, pour composer ces cataplasmes, au lieu d'eau commune d'un mélange de quarante parties d'eau commune, & d'une partie de vinaigre de litharge; c'est l'eau *végétale* de Mr. GOULARD célèbre Chirurgien de Montpellier, remède utile que j'ai employé plusieurs fois avec succès, mais

qui, malgré les assertions de Mr. GOU-LARD, conserve la vertu astringente du plomb, & doit être par-là même employé très-sagement.

4°. Quand ces secours ne sont pas suffisans, il faut essayer les lavemens de fumée de tabac, qui ont souvent dégagé des hernies qui résistoient à tout.

5°. Enfin, si ces remèdes ne réussissent pas, il faut se déterminer à faire l'opération sans perdre un seul moment, car ce mal tue quelquefois au bout de deux jours; mais pour cela il faut avoir un très-bon Chirurgien. Le succès avec lequel je l'ai fait faire, dans un cas presque désespéré, depuis la première édition de cet ouvrage, le sixième jour d'une couche, m'a convaincu plus encore qu'aucune observation précédente, qu'on ne devoit jamais se dispenser de la tenter, quand les autres remèdes sont insuffisans; elle ne peut pas même hâter la mort, d'ailleurs inévitable, mais elle la rend plus douce si elle ne sauve pas. Quand on la fait comme Mr. LEVADE la fit dans le cas dont je viens de parler, les douleurs sont très-tolérables & courtes.

Je ne parlerai point de la façon de la faire, parce que je ne pourrois pas m'étendre assez pour instruire un Chi-

rurgien qui l'ignoroit , & qu'un Chirurgien éclairé fait tout ce que je pourrois lui dire.

L'on a vu ici une femme , morte depuis quelques années , qui entreprenoit effrontément cette opération , & tuoit les malades après les tourmens les plus cruels , & l'amputation du testicule , que font toujours les charlatans & les Chirurgiens ignorans , mais qu'un Chirurgien entendu ne fait jamais dans ce cas. Il court même souvent dans le pays des scélérats qui font cette opération sans aucune nécessité , & taillent impitoyablement une multitude d'enfans , que la nature seule , ou aidée d'un simple bandage ; auroit guéris radicalement , au lieu qu'ils en tuent un grand nombre , & privent de la virilité ceux qui survivent à leurs brigandages. J'avois témoigné dans les premières éditions de cet ouvrage , combien il est à souhaiter qu'ils fussent sévèrement châtiés , & l'on ne peut trop inculquer au peuple que cette opération , telle que les bons Chirurgiens la font , n'est nécessaire que dans les cas que j'ai indiqués , & que l'amputation du testicule ne l'est jamais ; aussi un arrêt souverain , heureusement émané , vient de l'interdire.

Des furoncles ou clous.

§. 480. Tout le monde connoît les furoncles ou clous , qui font quelquefois souffrir beaucoup , s'ils sont gros , fort enflammés , ou situés de façon à gêner les mouvemens , ou les positions. Quand l'inflammation est très-considérable, qu'il y en a plusieurs à la fois , qu'ils empêchent de dormir , il convient de se mettre à un régime rafraichissant, de prendre quelques lavemens , & de boire beaucoup de tisane N°. 2. Quelquefois même une saignée est nécessaire,

Si l'inflammation est très-forte , on applique sur le mal un cataplasme de mie de pain & de lait , ou d'oseille un peu bouillie & pilée. Si elle est moins forte, l'on se sert de l'emplâtre de *mucilage* ou *diachylon simple* étendu sur de la peau. Le *diachylon gommé* est plus actif , mais il augmente si fort les douleurs chez quelques personnes qu'elles ne peuvent pas le soutenir.

Les furoncles qui reviennent souvent indiquent quelque vice dans les tempéramens , & souvent un vice assez considérable, & dont les suites pourroient être à craindre ; ainsi il faut chercher à en connoître la cause , & à la détruire ,

mais c'est un détail que je ne puis pas donner ici.

§. 481. Le clou se termine ordinairement par suppuration, mais une suppuration d'une espèce singulière. Il s'ouvre d'abord dans son sommet, & il en sort quelques gouttes d'un pus tel que celui de tous les abcès, & alors on découvre ce qu'on appelle le *germe* ou le *bourbillon*, c'est une matière purulente, si épaisse & si ferme qu'elle a l'apparence d'un corps solide, & qu'on peut la tirer en entier, sous la forme d'un petit cylindre, comme de la moëlle de fureau, de la longueur de quelques lignes, quelquefois même d'un pouce & au-delà. La sortie de ce *bourbillon* est suivie ordinairement de celle d'une certaine quantité de pus liquide, épanché au fond de la tumeur. Dès que cette évacuation est faite, les douleurs cessent entièrement, & la grosseur dispaçoit au bout de peu de jours, en continuant le *diachylon* simple, ou l'onguent N°. 66, ou s'il reste beaucoup de dureté dans le voisinage, le cataplasme de mie de pain & de lait.

Des Panaris.

§. 482. Le danger des panaris est beaucoup plus grand qu'on ne le croit or-

diminuer. C'est une inflammation à l'extrémité d'un doigt, qui est souvent l'effet d'un peu d'humeur extravasée dans cette partie, soit par une meurtrissure, soit par une piquure, d'autrefois il paroît qu'il n'a aucune cause extérieure, & qu'il est l'effet d'un vice intérieur.

L'on en distingue plusieurs especes, suivant l'endroit dans lequel l'inflammation commence, mais la nature du mal est toujours la même, & demande des remèdes de même espece : ainsi les personnes qui ne sont ni Médecins ni Chirurgiens peuvent se passer de la connoissance de ces divisions, qui, quoiqu'elles varient le danger, & l'opération du Chirurgien, n'influent point sur le traitement dont l'activité doit être réglée par la violence des symptômes.

§. 483. Le mal commence par une douleur sourde, avec un léger battement, sans enflure, sans rougeur, sans chaleur, mais bientôt la douleur, la chaleur, le battement deviennent insupportables. La partie devient extrêmement grosse & rouge, les doigts voisins & toute la main enflent. On observe, dans quelques cas, une fusée enflée & rouge, qui commençant à la partie malade, se continue presque jusqu'au coude ; & il n'est par rare que les malades se plaignent d'une dou-

leur très-vive sous l'épaule , quelquefois même tout le bras est excessivement enflé & enflammé. Les malades ne dorment point , & la fièvre avec les accidens ne tarde pas à paroître. Si le mal est très-grave, le délire & les convulsions surviennent.

L'inflammation du doigt se termine , ou par la suppuration , ou par la gangrene. Quand ce dernier accident arrive , le malade est dans un danger très-presseant s'il n'est promptement secouru , & il a fallu plus d'une fois couper le bras pour sauver la vie. Quand la suppuration se fait ; si elle est très-profonde , âcre , ou si les secours du Chirurgien arrivent trop tard , la dernière phalange du doigt est ordinairement cariée , & on la perd. Quelque léger qu'ait été le mal , il est rare que l'ongle ne périclisse pas.

§. 484. Le traitement intérieur des panaris est le même que celui des autres maladies inflammatoires. Il faut se mettre au régime , plus ou moins exactement , à proportion du degré de la fièvre ; & si elle est très-forte , & l'inflammation considérable , faire une ou plusieurs saignées.

Le traitement extérieur consiste à diminuer l'inflammation , à amollir la

peau , & à donner issue au pus dès qu'il est formé.

Pour cela 1^o. l'on trempe longtems le doigt, dès les commencemens du mal, dans l'eau un peu plus que tiède ; on reçoit aussi la vapeur de l'eau bouillante ; & en faisant cela presque continuellement pendant le premier jour, on est souvent parvenu à dissiper entièrement le mal. Mais, malheureusement, on croit que ces petits commencemens n'auront point de suite, & l'on se néglige jusqu'à ce que le mal ait fait de grands progrès ; alors il faut nécessairement qu'il suppure.

2^o. On hâte cette suppuration, en enveloppant continuellement le doigt avec une décoction de fleurs de mauves cuites dans du lait, ou un cataplasme de mie de pain & de lait. On peut le rendre plus actif, en y ajoutant quelques oignons de lis, ou un peu de miel ; mais il ne faut le faire que quand l'inflammation diminue, & que la suppuration commence ; avant ce tems-là tous les remèdes âcres sont très-dangereux. L'on emploie aussi à cette époque le levain qui hâte puissamment la suppuration. Le cataplasme d'oseille, §. 480, est très-efficace.

§. 485. L'évacuation prompte du pus

est très-importante, mais c'est l'affaire du Chirurgien, parce qu'il ne convient point d'attendre que l'ouverture se fasse naturellement, d'autant plus que la peau étant quelquefois extrêmement dure, le pus se répandroit dans l'intérieur des chairs avant qu'elle se perçât. Ainsi dès qu'on soupçonne que le pus est formé, il faut voir un Chirurgien qui décide du moment où il convient de faire l'ouverture, qu'il vaut beaucoup mieux faire un peu trop tôt qu'un peu trop tard, & un peu trop profonde que pas assez.

Quand l'ouverture est faite, on panse avec l'emplâtre N°. 66, étendu sur une toile; ou avec le sparadrap, & l'on change tous les jours.

§. 486. Quand le panaris est occasionné par une humeur extravasée dans le voisinage de l'ongle, un Chirurgien adroit en arrête très-promptement les progrès & guérit radicalement, par une incision qui donne issue à cette liqueur. Mais quoique cette opération ne soit pas difficile, tous les Chirurgiens ne savent pas l'exécuter, plusieurs même n'en ont point l'idée.

§. 487. Quelquefois il se forme des chairs fongueuses ou baveuses, qu'on dessèche en les poudrant avec un peu de *minium* ou d'alun brûlé.

§. 488. Quand il y a carie , ou gangrène , il faut nécessairement consulter un Chirurgien , ainsi je ne parlerai point de ces deux cas. J'avertis seulement qu'il y a trois remèdes essentiels contre la gangrene ; le kina , N^o. 14 , dont on donne une dragme toutes les deux heures ; les scarifications sur toute la partie gangrenée , & les fomentations avec la décoction de kina , à laquelle on ajoute l'esprit de soufre. Il est vrai que ce remède est très-cher , mais on peut y suppléer par une décoction d'autres herbes ameres & l'esprit de sel. J'ajoute encore qu'il convient , dans la plupart des cas des membres gangrenés , de ne faire l'amputation que quand la gangrene s'arrête d'elle-même ; ce qu'on connoît par un cercle très-sensible , & très-aisé à distinguer par les plus ignorans , qui en marque les bornes , & fait séparation entre le vif & le mort.

Des échardes ou corps pointus qui entrent dans la peau.

§. 489. Il arrive très-fréquemment qu'il entre dans la peau des mains , des pieds ou des jambes , quelque petits corps pointus comme des épines , proprement dites , des épines de roses , de chardon ,

de châtaignes , des esquilles de bois , d'os , &c.

Si l'on retire ces corps dans le moment tout entiers , ordinairement l'accident n'est d'aucune conséquence : & pour en prévenir plus sûrement les suites on peut appliquer sur la partie , pendant quelques heures , des compresses trempées dans l'eau tiède , ou tenir la partie dans un bain tiède. Mais si le corps ne peut pas être retiré , ou s'il ne l'est qu'en partie , il occasionne une inflammation , qui , augmentant , parvient bientôt à produire les mêmes accidens qu'un panaris ; ou si c'est à la jambe , elle s'enflamme , & il s'y forme des abcès très-considérables.

§. 490. Pour éviter ces accidens , il faut sur le champ , si le corps étranger est encore proche de la superficie , & si l'on a un Chirurgien adroit , faire une petite incision qui lui donne issue : mais ce secours devient inutile , & même dangereux , si l'inflammation est déjà formée.

Quand l'incision n'a pas lieu , il faut appliquer sur la partie , après un bain de vapeur , des cataplasmes très-émolliens avec la mie de pain , le lait & l'huile , ou seulement quelque graisse très-émolliente ; on emploie ordinairement celle de

lievre, qui est effectivement très-propre à assouplir la peau, à en diminuer la résistance, & à laisser ressortir le corps. Mais il n'y a que le préjugé le plus grossier qui puisse croire que cette graisse attire le corps par une vertu sympathique; & il n'y a de sympathie bien démontrée, dans la nature, qu'entre les têtes mal-faites, & les opinions extravagantes.

Il est important de tenir la partie malade dans une très-grande tranquillité.

Si l'on n'a pas pu prévenir la suppuration, il faut ouvrir l'abcès dès qu'il est possible; j'ai vu des maux très-fâcheux, pour avoir attendu trop tard.

§. 591 Quelquefois l'écharde, après avoir traversé très-douloureusement la peau, pénétré d'abord dans la graisse; la douleur cesse, le malade croit n'avoir été que piqué, & ne soupçonne pas qu'elle soit restée; mais au bout de quelques jours, & même de quelques semaines, il survient de nouvelles douleurs, une inflammation, un abcès, qu'il faut traiter par les émolliens & l'ouverture.

On a vu perdre la main pour avoir d'abord négligé, ensuite mal soigné une pointe d'épine entrée dans un doigt.

Des Verrues.

§. 492. Quelquefois les verrues sont la suite d'un vice particulier de la masse du sang , & il en naît une quantité étonnante : cela arrive à quelques enfans , depuis quatre jusqu'à dix ans , qui prennent trop de laitages , ils guérissent par le changement de régime , & les pilules N^o. 18.

Plus souvent elles sont un vice accidentel de la peau , qui dépend de quelques causes extérieures.

Dans le dernier cas, si elles incommode par leur grosseur, par leur situation, par leur durée, on peut les détruire 1^o. en les liant avec une soie ou un fil ciré. 2^o. En les coupant avec des ciseaux ou un bistouri , & en couvrant la plaie avec un peu de diachylon gommé , qui occasionne une petite suppuration destinée à détruire la racine de la verrue. 3^o. En les desséchant par quelques applications un peu corrosives, comme le lait de feuilles de pourpier , de figuier , de chélimoine , de tithymale : mais , outre que ces sucs ne se trouvent qu'en été , les personnes qui ont la peau délicate ne doivent pas s'en servir , sur-tout du dernier , ils pourroient leur occasionner

une enflure considérable & douloureuse. Un vinaigre fort, dans lequel on a fait dissoudre autant de sel qu'il est possible, est très-bon. L'on fait aussi des emplâtres avec du sel ammoniac & du galbanum, qui pétris ensemble & appliqués sur les verrues, ne manquent guere de les détruire.

Les corrosifs plus forts ne doivent être employés que sous la direction d'un Chirurgien, & il est même plus sage de ne point les employer, non plus que les brûlures artificielles: j'ai vu depuis peu de longs maux de doigt ensuite d'une eau corrosive appliquée par un charlatan. L'amputation est un moyen plus sûr, moins douloureux, & sans danger.

Les loupes, dès qu'elles sont un peu grosses, & qu'elles durent depuis quelque tems, ne guérissent que par l'amputation.

Des Cors.

§. 493. Les cors sont toujours l'effet des souliers trop rudes ou trop étroits.

Toute la guérison consiste à les amolir par plusieurs bains chauds de pieds, à les couper, au sortir du bain, avec un canif ou des ciseaux, sans attaquer les parties saines, qui sont d'autant plus

188 DES EVANOUISSEMENTS.
sensibles qu'elles sont plus tendues; &
à appliquer dessus une feuille de joubar-
be, ou de liere grimpant, ou de pour-
pier, qu'on peut tremper dans du vinaï-
gre. On peut aussi, au lieu de ces feuil-
les, si l'on veut s'épargner la petite pei-
ne du pansement journalier, y appli-
quer un emplâtre de diachylon simple,
ou de gomme ammoniac amollie dans
du vinaigre.

Il n'y a point d'autre moyen de préve-
nir les retours des cors que d'éviter
les causes qui les ont produits.

CHAPITRE XXXI.

*De quelques cas qui demandent des
secours prompts. Evanouissements,
hémmorragies, accès de convulsions,
suffocations, suites de peur, maux
produits par des vapeurs nuisibles,
poisons, douleurs excessives.*

Des Evanouissements.

§. 494. **L'**Evanouissement a plusieurs
degrés; le plus léger, dans lequel le ma-

lade se sent toujours, & entend sans pouvoir cependant parler, est ce qu'on appelle *défaillance* ou *foiblesse*, accident très-fréquent chez les personnes qui ont des vapeurs, & dans lequel le pouls ne change pas beaucoup.

Quand le malade perd entièrement le sentiment & la connoissance, avec un affoiblissement très-considérable du pouls, cet état s'appelle *syncope*; c'est le second degré de l'évanouissement.

Si la syncope est telle que le pouls soit entièrement éteint, la respiration insensible, le corps froid, le visage d'un pâle livide; ce dernier degré, qui est rare, mais qui est la vraie image de la mort, & qui quelquefois y conduit, s'appelle *asphyxie*.

Les évanouissements dépendent d'un grand nombre de causes différentes, dont je ne puis indiquer que les principales, qui sont, 1°. le trop de sang, 2°. le manque de sang, & en général la foiblesse, 3°. les embarras dans l'estomac, 4°. les maux de nerfs, 5°. les passions, 6°. quelques maladies.

Des évanouissements occasionnés par le trop de sang.

§. 495. Le trop de sang est souvent

190 DES ÉVANOUISSEMENTS.

une cause d'évanouissement, & l'on juge qu'il dépend de cette cause quand il attaque les personnes sanguines, fortes, robustes, & qu'il les attaque sur-tout après quelque cause propre à augmenter tout à coup le mouvement du sang, comme des alimens ou des boissons échauffantes, vin, liqueurs, café, des boissons bues chaudes, comme thé, mélisse, &c. un long séjour au soleil ou dans un endroit chaud, beaucoup d'exercice, une application un peu trop longue, quelque passion; sur-tout si à toutes ces causes se trouvent joints une rougeur vive & un gonflement du visage.

Dans ce cas, 1°. on fait flairer du vinaigre, on en lave le front, les temples, les poignets, après l'avoir mêlé avec la moitié d'eau tiède, si on le peut. Les eaux spiritueuses nuisent dans cette espece.

2°. On fait avaler deux ou trois cueillerées de vinaigre, avec quatre ou cinq fois autant d'eau.

3°. On serre très-fortement les jarretières au dessus du genou, parce que par ce moyen on retient une plus grande quantité de sang dans les jambes, & le cœur en est moins surchargé.

4°. Si la défaillance est opiniâtre, c'est

DES ÉVANOUISEMENS. 191
e-dire, d'ore plus de quelques minutes,
ou s'il y a *syncope*, il faut faire une
saignée au bras, qui ranime très-promp-
tement.

5°. Après la saignée, on fait très-bien
de donner un lavement, ensuite on laisse
le malade tranquille, en lui faisant boire,
de demi-heure en demi-heure, quelques
tasses de thé de fureau avec un peu de
sucre & de vinaigre.

Quand les évanouissemens qui dépendent
de cette cause sont fréquens, il faut,
pour les éviter, suivre les conseils que
j'indiquerai plus bas §. 544, en parlant
des personnes qui sont trop de sang.

La même cause qui produit ces évanouissemens occasionne aussi quelque-
fois de violentes palpitations, dans les
mêmes circonstances, & souvent même
les palpitations précèdent ou suivent l'évanouissement.

*Des évanouissemens occasionnés par la
foiblesse*

§. 496. Si le trop de sang, qu'on peut
envisager comme un excès de santé, pro-
duit des évanouissemens, ils sont encore
plus souvent l'effet d'une cause contraire,
c'est-à-dire, du manque de sang ou de
l'épuisement.

192 DES ÉVANOUISEMENS.

Cette espece arrive après de grandes hémorragies , après des évacuations ou promptes & excessives , comme au bout de quelques heures d'un *cholera morbus* , §. 321 , ou plus lentes , mais longues , comme après une diarrhée invétérée , des sueurs excessives , un flux d'urine , des excès de nature à épuiser , des veilles opiniâtres , un long dégoût , qui , en privant des alimens nécessaires , produit le même effet que des évacuations excessives.

L'on doit travailler à détruire ces causes d'évanouissemens par les remèdes qui conviennent à chacune. Ce détail seroit déplacé ici ; mais les secours qui conviennent dans le tems de l'évanouissement sont à peu près les mêmes pour tous les cas de cette classe , excepté pour celui qui suit les hémorragies , dont je parlerai plus bas ; on peut les réduire aux suivans.

1°. Il faut étendre les malades sur un lit , où on les couvre , & on leur frotte avec de la flanelle chaude , les jambes , les cuisses , les bras , tout le corps , sur lequel on a soin de ne laisser aucune ligature.

2°. On leur fait flairer des choses très-spiritueuses , comme l'eau des carmes , celle de la Reine d'Hongrie , le sel d'Angle-

gieterre, l'esprit de fel ammoniac, des herbes fortes, telles que la rhue, la sauge, le romarin, la menthe, l'absinthe, &c.

3°. On leur met dans la bouche, & on tâche de leur faire avaler quelques gouttes d'eau des carmes, ou d'eau-de-vie, ou de quelqu'autre liqueur potable, mêlée à un peu d'eau, pendant qu'on prépare du vin chauffé avec du sucre & de la canelle, ce qui fait le meilleur des cordiaux.

4°. On leur applique sur le creux de l'estomac un morceau de flanelle, ou d'autre étoffe de laine, trempé dans du vin chauffé avec quelque herbe forte, ou même dans de l'eau-de-vie chaude.

5°. Si le mal paroît durer, il faut les mettre dans un lit bien chaud, parfumé avec un peu de sucre & de canelle, & continuer les frictions de tout le corps avec des flanelles chaudes.

6°. Dès qu'ils peuvent avaler aisément, on leur donne du bouillon avec un jaune d'œuf, ou un peu de pain ou de biscuit trempé dans le vin avec du sucre & de la canelle.

7°. Enfin pendant qu'on prend des précautions pour agir sur la cause, on continue pendant quelques jours à prévenir de nouveaux retours, en leur donnant souvent, & peu à la fois, d'une

194 DES ÉVANOUISSEMENTS.

nourriture légère , mais cependant fortifiante , comme les panades au bouillon , des œufs à la coque , très-frais & très-peu cuits , des rôties au sucre , du chocolat , des soupes avec le meilleur bouillon , des gelées , du lait , &c.

§. 497. Les évanouissemens qui sont une suite de la saignée , ou de quelque purgatif trop fort , appartiennent à cette classe.

Ceux qui surviennent après la saignée sont ordinairement très-passagers , & finissent dès qu'on a étendu le malade sur un lit ; & les personnes qui y sont sujettes les préviennent , en se faisant saigner couchées. S'il est un peu fort , du vinaigre senti seulement , ou avalé avec un peu d'eau , y remédie très-bien.

On trouvera , §. 552 , les moyens de remédier aux accidens qui sont une suite des émétiques ou des purgatifs trop forts.

Des évanouissemens occasionnés par les embarras d'estomac.

§. 498. L'on a déjà vu , §. 308 , que les indigestions occasionnoient des évanouissemens , & si forts même , qu'ils exigeoient des secours très-actifs , tels qu'un émétique. Quelquefois l'indigestion

tion est moins l'effet de la quantité des alimens que de leur qualité, ou de leur corruption; ainsi il y a quelques personnes que des œufs, du poisson, des écrevisses, des alimens gras, jettent dans un mal-aise & une angoisse très-souvent accompagnés d'évanouissemens. On juge que l'évanouissement dépend de cette cause, quand elle a précédé, & qu'il ne peut dépendre ni de celles dont j'ai parlé, ni de celles dont je parlerai.

L'on doit dans ce cas ranimer le malade, comme dans les especes précédentes, en lui faisant sentir quelque odeur forte, quelle qu'elle soit, mais l'essentiel, c'est de lui faire avaler beaucoup de quelque boisson tiède qui noie ces matières, en émousse l'âcreté, & en procure l'évacuation par le vomissement, ou les entraîne dans les boyaux.

Une légère infusion de camomilles, de sauge, de fureau, de chardon bénit, de thé, opère à peu près avec le même efficace; le chardon bénit & les camomilles opèrent cependant plus sûrement le vomissement. L'eau tiède seule est très-bonne.

L'évanouissement finit, ou au moins diminue beaucoup, dès que l'on a commencé à vomir. Il arrive même souvent que la nature excite pendant l'évanouis-

sement des nausées qui raniment le malade un moment, mais qui étant insuffisantes pour le faire vomir, le laissent bientôt retomber dans son anéantissement qui dure souvent assez longtems, & qui laisse des maux de cœur, des vertiges, un mal-aise qu'on n'éprouve point dans les premières especes.

Lorsque l'accès a fini, il faut se mettre pendant quelques jours à une diète très-légere, & prendre en même tems, le matin à jeun, une prise de la poudre N^o. 38, qui débarrasse l'estomac de ce qui peut y être resté de nuisible, & en rétablir les forces.

§. 499. Il y a une autre espece d'évanouissement qui a aussi sa cause dans l'estomac, mais qui est cependant très-différente de celle-ci, & qui demande des secours très-différens, c'est celle qui est produite par une grande sensibilité de cet organe, & une foiblesse générale.

Les personnes sujettes à ce mal sont des personnes valétudinaires, foibles, que peu de chose éprouve, & dont l'estomac est en même tems foible & très-sensible. La quantité d'alimens qui leur est nécessaire, quelque petite qu'elle soit, les fatigue, elles ont presque toujours un peu de mal-aise après le repas; & s'il arrive qu'elles mangent un peu plus, ou

qu'elles mangent quelque aliment un peu moins facile à digérer, qu'elles aient quelque émotion après avoir mangé, que la saison soit défavorable, souvent même sans que l'on puisse en assigner aucune cause sensible, le mal-aise se change en évanouissement.

Ces malades n'ont presque besoin, dans ce moment, que d'un grand repos, & il suffiroit de les étendre sur un lit: mais comme on se résout difficilement à être tranquilles spectateurs d'un évanouissement, on peut leur faire sentir quelque eau spiritueuse, en laver les temples & les poignets, & en même tems leur faire avaler un peu de vin. Les frictions sont aussi utiles.

Cette espece d'évanouissement est plus souvent suivie d'un peu de fièvre que les autres especes.

*Des évanouissemens qui dépendent des maux
de nerfs.*

§. 500. Cette espece d'évanouissement est presque entièrement inconnue aux personnes auxquelles cet ouvrage est principalement destiné: mais comme il y a des personnes de la ville qui passent une partie de leur vie à la campagne, & des personnes à la campagne qui ont le mal-

heur d'avoir les maux de la ville, j'ai cru devoir en dire un mot.

Je n'entends ici par maux de nerfs que ceux qui dépendent de ce vice dans les nerfs, qui fait qu'ils excitent dans le corps ou des mouvemens irréguliers, c'est-à-dire, des mouvemens sans cause extérieure au moins sensible, & sans un acte de la volonté; ou des mouvemens beaucoup plus considérables qu'ils ne devroient l'être, s'ils étoient proportionnés à la force de l'impression extérieure. C'est précisément cet état qu'on appelle *vapeurs*, chez le peuple la *mere*, & comme il n'y a aucun organe qui n'ait ses nerfs, aucune, ou presqu'aucune fonction sur laquelle les nerfs n'influent, l'on comprend aisément que les *vapeurs* étant cet état qui résulte de ce que les nerfs ont de faux mouvemens, sans causes évidentes, & toutes les fonctions du corps dépendant en partie des nerfs, il n'y a aucun symptôme de maladies que les *vapeurs* ne puissent produire, & que ces symptômes par-là même doivent varier infiniment, suivant les branches des nerfs qui se dérangent. L'on comprend aussi pourquoi les vapeurs d'une personne ne ressemblent souvent point à celles d'une autre; pourquoi les vapeurs d'un jour ne ressemblent point, chez la

même personne, à celles du lendemain ; l'on comprend encore que les vapeurs sont un mal très-réel, & que cette bizarrerie dans les symptômes, qui étant incompréhensibles pour tous ceux qui ne sont pas versés dans la connoissance de l'économie animale, a fait qu'ils les ont regardées comme l'effet d'une imagination dépravée, plutôt que comme une maladie réelle ; l'on comprend, dis-je, que cette bizarrerie est un effet nécessaire de la cause des vapeurs, & que l'on n'est pas plus maître de ne pas en avoir que de ne pas avoir un accès de fièvre, ou de mal de dents.

§. 501. Quelques exemples donneront une idée plus nette du mécanisme des *vapeurs*. Un émétique fait vomir principalement par l'irritation qu'il occasionne aux nerfs de l'estomac, irritation qui produit la contraction de cet organe. Si par une suite de ce vice des nerfs, qui constitue les vapeurs, ceux de l'estomac viennent à agir avec la même violence qu'après un émétique, le malade fera travaillé par de violens efforts pour vomir, tout comme s'il avoit pris un émétique, & ce cas n'est pas rare.

Si un faux mouvement dans les nerfs qui se distribuent dans le poulmon, vient à resserrer les petites vésicules qui doi-

vent admettre l'air frais à chaque inspiration, le malade se sentira suffoqué, tout comme si ce resserrement étoit occasionné par quelque vapeur nuisible.

Si les nerfs qui se distribuent à la peau viennent, par une suite de ces mouvemens irréguliers, à se resserrer, comme ils pourroient le faire par le froid, ou par quelque application, la transpiration s'arrêtera, les humeurs qui doivent s'évacuer par cette voie se rejeteront, ou sur les reins, & l'on rendra beaucoup d'urine claire, accident très-fréquent chez les personnes à vapeurs, ou sur les boyaux, & l'on aura une diarrhée aqueuse, souvent très-rebelle.

§. 502. Parmi les différens symptômes de cette maladie, les évanouissemens ne sont pas un des plus rares.

On est sûr qu'ils dépendent de cette cause, quand ils attaquent une personne sujette à cette maladie, & qu'on ne peut trouver aucune des autres causes qui les produisent.

Ces évanouissemens ne sont presque jamais dangereux, & n'ont presque besoin d'aucun secours; il faut mettre le malade sur un lit, lui donner beaucoup d'air, & lui faire sentir quelque odeur plutôt puante qu'agréable: c'est dans ces évanouissemens que la fumée de cuir,

DES ÉVANOUISSEMENS. 201
de plume, de papier, réussit souvent très-bien.

§. 503. Ils sont souvent occasionnés , parce que le malade a été un peu trop longtems à jeun , parce qu'il a un peu trop mangé , qu'il est dans une chambre trop chaude , qu'il a vu trop de monde , qu'il a senti quelque odeur trop forte , qu'il est trop ferré , que quelques discours l'ont affecté un peu trop vivement , en un mot par beaucoup de causes , presque insensibles pour les gens bien portans , mais qui operent un effet très-violent sur ces personnes , parce que , comme je l'ai dit , le vice de leurs nerfs consiste à être affecté beaucoup trop vivement , la force de la sensation n'est point proportionnée à celle de sa cause extérieure.

Quand on peut démêler quelle est celle de ces causes qui a occasionné l'évanouissement , l'on sent qu'il convient d'y remédier , en l'éloignant si elle subsiste encore.

Comme des causes aussi légères peuvent produire ces évanouissemens , il n'est par surprenant qu'ils reviennent souvent. Le meilleur préservatif est de détruire le vice des nerfs qui les produit , mais le long détail de ce traitement sort

absolument de mon plan (a). je me contente d'avertir les personnes qui y sont sujettes, que tous les remèdes évacuans, saignées, purgatifs, eaux minérales purgatives, tous les remèdes trop rafraichis-

(a) Il n'y a point de maladies qui dépendent d'un plus grand nombre de causes différentes que les maux de nerfs, & il n'y en a point qui exigent, par-là même, des traitemens plus variés. Cette vérité paroît n'avoir pas encore été généralement assez connue, & l'on est surpris de voir proposer des méthodes générales pour tous les maux de nerfs, sans attention à la différence des causes qui les entretiennent. Les méthodes des uns sont diamétralement opposées à celles des autres, tous cependant ont eu des succès, & cela même prouve la nécessité d'employer des moyens aussi variés que les causes du mal. Je suis entré, à cet égard, dans les plus grands détails, dans un ouvrage sur ces maladies, que je croyois presque fini il y a quelques années, mais auquel il ne m'a pas encore été possible de mettre la dernière main, & dont j'ai mieux connu toute la difficulté, par la multitude des cas nouveaux que j'ai vus, & qui m'ont développé toute l'étendue de mon entreprise. Les maux de nerfs tiennent à tous les autres maux, & leur traçation est intimement liée à tout ce qu'il y a de plus difficile dans la théorie & la pratique de la Médecine; je le vois trop pour n'être pas effrayé de la tâche que je m'étois imposée, parce que j'en avois d'abord mieux senti l'utilité que les difficultés.

fans & trop relachans, les fels, les eaux chaudes, les chambres chaudes, le long sommeil, la vie sédentaire, leur sont en général très-nuisibles; qu'il ne leur faut que des remedes qui fortifient, fans irriter & fans échauffer; que la vie active, les chambres & les lits froids, le grand air, sur-tout le matin, l'exercice, sur-tout à cheval, la distraction & la sobriété sont les vrais remedes de l'espece la plus fréquente de ce mal. Les excès, la vie molle, les eaux chaudes & les chagrins le perpétuent, & rendent absolument inutiles tous les remedes.

Des évanouissemens produits par les passions.

§. 504. L'on a quelques exemples de gens qu'une joie excessive a tué sur le champ; mais ces cas sont rares; & l'on ne demande pas souvent du secours pour les défaillances que le plaisir procure. Il n'en est pas de même de la colere, du chagrin & de la peur. Je parlerai de la peur dans un article séparé, je dois dire ici un mot de la colere & du chagrin.

§. 505. Une colere excessive, un chagrin violent tuent quelquefois dans un clin d'œil; plus souvent ils jettent seu-

lement dans la défaillance : le chagrin sur-tout produit cet effet, & il est très-commun de voir des personnes dans cet état tomber de défaillances en défaillances pendant plusieurs heures. L'on sent fort bien que dans ce cas il y a très-peu de secours à donner ; il est utile de leur faire sentir du vinaigre, & de leur faire prendre fréquemment quelques tasses d'une boisson chaude légèrement cordiale, comme de la mélisse, ou de la limonade faite avec l'écorce d'orange ou de citron.

Un calmant cordial qui m'a paru réussir le mieux, c'est une grande cuillerée de café d'un mélange de trois parties de *liqueur minérale anodyne* d'HOFFMAN, & d'une partie de *teinture spiritueuse de suc-cin*, qu'on fait avaler dans une cueillerée d'eau, & l'on boit par dessus quelques tasses des boissons que je viens d'indiquer.

Il ne faut pas croire qu'on puisse remédier aux défaillances de cette espee par les nourritures; l'état physique dans lequel un violent chagrin met le corps, est, de toutes les dispositions, celle dans laquelle les alimens peuvent le plus nuire ; & tant que la violence du saisissement dure, il ne faut donner que quelques cuillerées

DES EVANOUISSEMENTS. 205
de bouillon ou quelques bouchées de
rôties au sucre.

§. 506. Quand la colere a été portée
à un point si violent que la machine
épuisée par cet effort tombe tout à coup
dans un relâchement excessif, il survient
quelquefois une défaillance, & même une
syncope.

Il suffit de laisser le malade tranquille,
& de lui faire sentir du vinaigre. Quand
il est revenu, on lui fait boire beaucoup
de limonade chaude faite avec le jus de
citron, le sucre & l'eau, & on lui donne
des lavemens N°. 5.

Il reste quelquefois dans ce cas des
maux de cœur, des envies de vomir,
une amertume à la bouche, des vertiges
qui paroistroient indiquer un émétique;
mais il faut bien se garder de l'employer,
il pourroit avoir les suites les plus fu-
nestes; la limonade & les lavemens dis-
sipent ordinairement cet état. Si le dé-
goût & les maux de cœur continuoient,
on pourroit tout au plus ordonner le
remede N°. 23, ou quelques prises du
N°, 24.

*Des évanouissemens qui arrivent dans les
maladies.*

§. 507. Les évanouissemens qui survien-
nent dans d'autres maladies ne sont ja-

mais d'un augure favorable, parce qu'ils dénotent de la foiblesse, & que la foiblesse est un obstacle à la guérison.

Dans les commencemens des maladies putrides, ils dénotent aussi souvent un embarras d'estomac, ou un amas de matieres corrompues, & ils cessent quand il est survenu quelque évacuation par les vomissemens ou par les selles.

Dans le commencemens des fievres malignes, ils annoncent toute la force de la malignité & la ruine des forces.

Dans l'un & l'autre cas, le vinaigre, extérieurement & intérieurement, est le meilleur remede pendant l'accès, & ensuite beaucoup de jus de citron & d'eau.

§. 508. Les évanouissemens qui surviennent dans les maladies accompagnées de beaucoup d'évacuation se guérissent comme ceux qui dépendent de la foiblesse, & il faut chercher à modérer les évacuations.

§. 509. Les personnes qui ont un accès dans le corps sont sujettes à s'évanouir fréquemment; on les ranime avec le vinaigre: mais souvent un de ces évanouissemens devient mortel.

§. 510. Il arrive à plusieurs personnes d'avoir un évanouissement plus ou moins fort à la fin d'un violent accès de fievre, ou de chaque redoublement dans

DES ÉVANOUISEMENS. 207

les fievres continues ; ce qui prouve toujours que la fièvre a été très-forte, l'évanouissement étant l'effet du relâchement qui succède à une forte tension. Une ou deux cueillerées de vin blanc léger, mêlées à autant d'eau, sont le seul secours nécessaire.

§. 511. Les personnes qui sont sujettes à de fréquens évanouissemens ne doivent rien négliger pour en connoître la cause, & pour la détruire quand ils la connoissent, parce que l'effet des évanouissemens est toujours nuisible, excepté dans quelques fievres dans lesquelles il paroît décider les crises.

Tout évanouissement laisse dans le malaise & dans la foiblesse, les sécretions se suspendent, les humeurs croupissent, il se forme des engorgemens, & si le mouvement du sang s'arrête tout à fait, ou se ralentit considérablement, il se forme dans le cœur & dans les gros vaisseaux des polypes souvent incurables, dont les suites sont terribles, & qui quelquefois occasionnent des anévrismes intérieurs, qui tuent toujours après de longues angoisses.

Les évanouissemens qui attaquent les vieillards sans cause manifeste sont d'un facheux augure.

De shémorragies.

§. 512. Les hémorragies de nez , qui surviennent dans les fievres inflammatoires , sont ordinairement une crise favorable , qu'il faut bien se garder d'arrêter , à moins qu'elle ne devint excessive , & ne fit craindre pour la vie du malade.

Dans les sujets bien portans , comme elles ne surviennent presque jamais que quand il y a une surabondance de sang , il ne convient pas non plus de les arrêter trop tôt , il seroit à craindre qu'il ne se formât des engorgemens sanguins dans quelque partie intérieure.

Quelquefois il survient un évanouissement après qu'il s'est écoulé une médiocre quantité de sang ; cet évanouissement arrête l'hémorragie , & se dissipe sans autre secours que l'odeur du vinaigre. Mais d'autres fois , il survient défaillances sur défaillances , sans que le sang s'arrête , il y a même de légers mouvemens convulsifs , & du délire ; alors il faut nécessairement arrêter l'écoulement , & même , sans attendre ces symptômes violens , voici les signes qui font juger si l'on doit l'arrêter ou non. » Tandis que » le pouls est encore assez plein , que » la chaleur du corps reste égale par

» tout jusques aux extrémités , & que le
 » visage & les levres sont colorés de
 » rouge , on n'a rien à redouter de l'hé-
 » morragie , fût-elle même violente.

» Mais lorsque le pouls commence à
 » être tremblant, lorsque le visage & les
 » levres sont pâles , que le malade se
 » plaint du mal de cœur , il faut arrêter
 » l'écoulement du sang ».

Et comme les remèdes n'agissent pas sur le champ, il vaut mieux en commencer l'usage un peu trop tôt que d'attendre trop tard. Je n'en connois pas de plus efficaces que les suivans.

§. 513. 1°. On applique des bandes aux bras , dans l'endroit où on les applique pour faire la saignée , & au bas des cuisses dans l'endroit où l'on met les jarretieres , & l'on les serre fortement , afin d'arrêter le sang dans les extrémités.

2°. Pour augmenter cet effet , on fait tremper les jambes dans l'eau tiède jusqu'au genou , en relâchant les vaisseaux des jambes , elle fait qu'ils se dilatent , & reçoivent par-là même plus de sang. Si l'eau étoit froide elle renverroit le sang à la tête , si elle étoit chaude elle en augmenteroit le mouvement , donneroit plus de vitesse au pouls , & annueroit l'hémorragie.

210 DES HÉMORRAGIES.

Quand l'hémorragie est arrêtée, on peut un peu relâcher les ligatures, ou en défaire une tout à fait, & laisser les autres encore une heure ou deux sans y toucher; mais il faut bien se garder de les desserrer tout à fait toutes à la fois.

3°. On fait prendre toutes les demi-heures seize ou vingt grains de nitre, & une cueillerée de vinaigre dans un demi verre d'eau.

4°. On fait fondre une dragme de triol blanc dans deux cuillerées à soupe d'eau de fontaine, & l'on trempe dans cette liqueur une tente de charpie, ou de brins de fin linge, qu'on introduit dans le nez d'abord horizontalement, qu'on relève ensuite & qu'on porte aussi haut qu'il est possible à l'aide d'un bois flexible. Si ce remède ne réussit pas, *la liqueur minérale anodyne* d'HOFFMAN, employée de la même façon, réussit à coup sûr, & dans les campagnes, où l'on n'a souvent ni l'un ni l'autre de ces remèdes, de l'eau de vie, & même de l'esprit de vin, mêlés avec un tiers de vinaigre; réussissent très-bien, & j'en ai vu de grands effets.

L'on peut aussi se servir du remède N°. 67, dont j'ai déjà parlé à l'article des plaies, qu'on met en poudre, & qu'on porte aussi haut qu'il est possible

DES HÉMORRAGIES. 211

dans les narines , au bout d'une tente de charpie , qui s'en charge très-aifément , ou dans un canon de plume qu'on remplit de cette poudre ; on le porte fort haut , & on souffle ensuite fortement par le bout extérieur ; mais la première méthode est à préférer.

5°. Quand le sang est arrêté , on laisse le malade dans un grand repos , & on se garde bien de retirer la tente qui est restée dans le nez , ou de détacher les caillots de sang figé qui le remplissent ; ce détachement se fait peu à peu , & la tente ne ressort souvent qu'au bout de plusieurs jours.

§. 114. Je ne parle point de la saignée , parce que je la crois inutile , & que si quelquefois elle arrête le sang , d'autres fois elle l'anime ; ni des anodins , dont l'effet est constamment de déterminer plus de sang à la tête.

Les applications d'eau froide à la nuque ne doivent être jamais employées , elles ont quelquefois produit les accidens les plus fâcheux ; mais quand l'hémorragie dure trop longtems on peut permettre cette application , ou celle de vinaigre sur le front.

Dans toutes les hémorragies , le repos , les ligatures , & l'usage des boissons N°. 3 ou 4 , sont très-utiles.

212 DES HÉMORRAGIES.

§. 515. Les personnes sujettes aux fréquentes hémorragies doivent se conduire de la façon prescrite dans le chapitre suivant §. 545, peu souper, éviter toutes les choses acres & spiritueuses, éviter les endroits trop chauds, & ne se couvrir la tête que très-légèrement.

Quand on a été sujet pendant long-tems à des hémorragies, si elles finissent, il faut diminuer ses alimens, se faire saigner de tems en tems, & prendre quelques laxatifs, sur-tout le N^o. 24, & souvent le soir du nitre.

Les hémorragies sont très-fréquentes chez les jeunes gens depuis l'âge de huit ou neuf ans jusques à celui de dix-huit ou vingt & ordinairement sans aucun danger. Mais comme elles prouvent beaucoup de sang & de mouvement dans le sang, elles indiquent qu'ils doivent éviter les alimens & les boissons qui nourrissent beaucoup & qui échauffent.

Des accès de convulsions & d'épilepsie.

§. 516. Les convulsions sont en général plus effrayantes que dangereuses; elles dépendent d'un grand nombre de causes différentes, & leur guérison dépend de la destruction de ces causes.

Dans l'accès il y a très-peu de remèdes à tenter

Rien n'abrege, ni ne diminue même, un accès d'épilepsie; ainsi il ne faut rien faire, d'autant plus que souvent les remèdes aigrissent le mal; mais on doit seulement veiller à la sûreté du malade, en empêchant qu'il ne se donne des coups violens; il est aussi utile de mettre entre les dents, si on le peut, un petit rouleau de linge, qui empêche que la langue ne s'engage, & ne soit dangereusement serrée dans une forte convulsion.

Le seul cas qui demande quelque secours, c'est quand l'accès paroît si violent, le col si gonflé, le visage si rouge, qu'on a lieu de craindre une apoplexie, qu'il faut prévenir par une saignée au bras de huit ou dix onces.

Comme cette cruelle maladie est fréquente dans les campagnes, c'est rendre un service essentiel aux infortunés qui en sont les victimes, que de les avertir combien il est dangereux pour eux de se livrer à faire aveuglément tous les remèdes qu'on leur conseille. S'il y a une maladie dont le traitement soit délicat, c'est celle-ci: il y en a quelques espèces qui sont incurables, celles même qui sont guérissables demandent tous

214 DES CONVULSIONS.

les soins des Médecins les plus éclairés , & ceux qui prétendent guérir tous les épileptiques avec un même remède sont des ignorans , ou des impositeurs , souvent tous les deux à la fois.

§. 517. Les accès de convulsions simples , non épileptiques, sont souvent fort longs , & continuent presque sans interruption pendant des jours , & même des semaines.

L'on doit chercher à en découvrir la véritable cause ; mais l'on ne doit presque rien faire pendant les accès : les nerfs se trouvent alors dans un si grand degré de tension & de sensibilité , que les remèdes qui passent pour les mieux indiqués redoublent souvent l'orage , au lieu de l'appaîser.

Des boissons aqueuses légèrement aromatiques sont ce qu'il y a de plus innocent , comme de la mélisse , du tilleul , du sureau ; quelquefois une tisane de réglisse réussit mieux que rien d'autre.

Des accès de suffocations.

§. 518. Les suffocations, quelque nom qu'on leur donne , quand elles attaquent tout à coup une personne dont la respiration étoit aisée auparavant , dépendant presque toujours , ou d'un spasme

DES SUFFOCATIONS. 215
dans les nerfs des vésicules du poulmon,
ou d'un engorgement de sang dans le
poulmon, ou d'un engorgement de cette
même partie produit par des humeurs
visqueuses,

La suffocation qui dépend d'un spasme n'est pas dangereuse, elle se dissipe d'elle-même, & l'on peut la traiter comme les évanouissimens qui dépendent de la même cause, voyez §. 502.

§. 519. On connoît que la suffocation dépend d'un engorgement sanguin, quand elle attaque des personnes fortes, vigoureuses, sanguines, qui mangent beaucoup, qui mangent des alimens succulens, qui boivent des vins forts, des liqueurs, qui s'échauffent souvent; quand elle attaque après quelque cause d'échauffement, quand le poulx est plein, fort, le visage rouge.

On la guérit, 1°. par la saignée du bras très-abondante, & réitérée, s'il est besoin.

2°. Par des lavemens.

3°. Par beaucoup de tisane N°. 1, à chaque pot de laquelle on joint une dragme de nitre.

4°. Par la vapeur du vinaigre respirée continuellement; voyez §. 55.

§. 520. L'on a lieu de croire que la suffocation dépend d'un dépôt d'hu-

216 DES SUFFOCATIONS.

meurs visqueuses sur le poulmon, quand elle attaque des personnes dont le tempérament & le genre de vie sont opposés au tempérament & au genre de vie dont je viens de parler, tels que des gens valétudinaires, foibles, phlegmatiques, pituiteux, paresseux, dégoûtés, qui se nourrissent mal, ou de choses grasses, visqueuses & insipides, qui boivent beaucoup d'eaux chaudes; quand le mal attaque par un tems pluvieux, un vent de midi; quand le pouls est mol & petit, le visage pâle & cavé.

Ce qu'on peut faire de plus efficace, c'est 1°. de donner toutes les demi-heures une demi-tasse de la potion N°. 8, si on peut l'avoir d'abord; 2°. de faire boire abondamment de la boisson N°. 12; 3°. d'appliquer aux gras de jambes deux forts vésicatoires.

Si le malade étoit robuste avant l'accident, si le pouls conserve encore de la force & paroît un peu plein, une saignée, de sept ou huit onces, est souvent indispensablement nécessaire.

Un lavement produit aussi quelquefois de très-grands effets.

Les malades sont ordinairement soulagés dès qu'ils peuvent beaucoup cracher, quelquefois même un peu vomir.

Le remède N°. 25, dont on donne
une

DES SUFFOCATIONS. 217

une prise de deux en deux heures, avec une tasse de la tisane N°. 12, réussit souvent très-bien.

Si l'on n'avoit ni ce remede, ni celui du N°. 8, ce qui peut souvent arriver dans les campagnes, il faut piler un oignon médiocre dans un mortier de fer, ou de marbre, verser dessus un verre de vinaigre bouillant, passer fortement par un linge, y mêler autant de miel, & avaler toutes les demi-heures une cuillerée de ce mélange dont j'ai observé l'efficacité d'une façon sensible.

Des suites de la peur.

§. 521. Je placerai ici quelques conseils pour prevenir les mauvais effets des peurs, qui ont des suites très-fâcheuses à tout âge, mais sur-tout chez les enfans.

Les effets généraux de la peur sont de resserrer tous les petits vaisseaux, & de repousser le sang vers l'intérieur: de-là la suppression de la transpiration, le saisissement général, le tremblement, les palpitations & l'angoisse, quand le cœur & le poulmon sont surchargés de sang, quelquefois mêmes les évanouissemens, des maladies incurables du cœur, la mort; souvent les assoupissemens, les ré-

veries, une espece de délire furieux, comme je l'ai vu fréquemment chez des enfans quand les vaisseaux du cerveau s'engorgent, les convulsions & l'épilepsie même, qui est souvent la suite horrible d'un mauvais badinage. La moitié des épilepsies en dépend, & l'on ne fauroit trop inculquer aux enfans de ne jamais se faire réciproquement peur; les maitres d'école devroient les avertir sérieusement sur cet article.

Quand l'humeur de la transpiration arrêtée se jette sur les boyaux, il en résulte des diarrhées très-longues & très-opiniâtres.

§. 522. L'on doit chercher à rétablir la circulation dérangée, à rappeler la transpiration, & à calmer l'agitation des nerfs.

La méthode ordinaire est de donner d'abord de l'eau fraîche; mais quand la frayeur est considérable, cette méthode est pernicieuse, & j'en ai vu de très-fâcheux effets.

Il faut mettre les malades dans un endroit tranquille, ne laisser avec eux que très-peu des personnes qu'ils soient très-familieres, leur donner quelques tasses de boisson chaude, & sur-tout de tilleul & de mélisse, leur mettre les jambes dans un bain tiède, dans lequel on les laisse une

heure s'il est possible, en les leur frottant de tems en tems, & en leur donnant tous les demi-quarts d'heure une petite tasse de ces boiffons. Quand le calme est un peu revenu, & que la peau est généralement réchauffée, on doit chercher à les faire dormir & abondamment transpirer; pour cela on peut leur donner quelques cuillerées de vin en les mettant au lit, avec une tasse de ces mêmes boiffons, ou, ce qui est plus sûr, quelques gouttes de laudanum liquide de SYDENHAM, dont la dose ordinaire est de seize jusques à vingt gouttes, ou, s'il manque, une prise de thériaque.

§. 523. Quelquefois les enfans ne paroissent pas d'abord extrêmement effrayés, mais la peur se renouvelle pendant le sommeil & n'en a que plus de force, il faut alors mettre en pratique les conseils que je viens de donner, quelques soirs de suite, avant que de les coucher.

Souvent la peur se renouvelle à la nuit tombante, & les met tous les jours dans un état violent; l'on doit employer les mêmes moyens, & tâcher de les faire dormir à l'heure du retour.

J'ai dissipé, par ces mêmes secours, les tristes effets de la peur chez les femmes en couche, pour qui elle est ordinaire.

rement funeste, & souvent promptement mortelle.

Si la suffocation est violente, l'on est quelquefois obligée de faire une saignée du bras.

Il faut obliger les malades à un exercice doux, mais presque continuel.

Tous les remèdes violens rendent incurables les maladies qui sont une suite de la peur; une assez fréquente, c'est une obstruction au foie, qui produit une jaunisse.

Des accidens produits par la vapeur du charbon & par celle du vin.

§. 524. Il n'y a point d'années qu'il ne périclisse un grand nombre de personnes par la vapeur du charbon ou de la braise & par celle du vin.

Ces accidens produits par le charbon ont lieu, quand on brûle de la braise & sur-tout du charbon, dans une chambre fermée, ce qui est exactement s'empoisonner soi-même. L'huile sulphureuse, développée en brûlant, se répand dans la chambre, & ceux qui y sont sentent un embarras de tête, des vertiges, des maux de cœur, une foiblesse & un engourdissement singulier, un délire, des convulsions, un tremblement, & s'ils n'ont pas

la présence d'esprit, ou la force de se retirer, ils périssent assez promptement.

J'ai vu une femme qui eut pendant deux jours des tournoiemens de tête & des vomissemens presque continuels pour avoir été moins de six minutes dans une chambre où il y avoit cependant une fenêtre & une porte ouvertes, avec un réchaud dans lequel il n'y avoit que quelques charbons; elle auroit péri si tout eût été fermé.

Cette vapeur est narcotique, « & elle
» tue en produisant une affection soporeuse, ou apoplectique, mêlée cependant de quelque chose de convulsif,
» comme le prouve assez la clôture de la bouche & le serrement des mâchoires. »

L'état du cerveau dans les cadavres démontre que c'est d'apoplexie que l'on meurt; il est cependant vraisemblable que quelquefois la suffocation a aussi part à la mort, puisque l'on a trouvé le poulmon engorgé de sang & livide.

L'on a aussi observé dans quelques sujets, « que les malades attaqués de la
» peur du charbon ont ordinairement
» tout le corps d'un tiers plus gros que
» dans l'état naturel; le visage, le col
» & les bras sont gonflés, comme s'ils
» avoient été soufflés, & la machine sem-

» ble dans l'état de violence qu'auroit
» éprouvé quelqu'un qu'on auroit étran-
» glé, & qui auroit long-tems combattu
» avant que de succomber. «

§. 525. Les personnes qui sentent le danger & qui se retirent à tems sont soulagées ordinairement dès qu'elles sont au grand air ; ou, s'il leur reste du malaise, un peu d'eau & de vinaigre, ou de la limonade, bus chauds, les soulagent assez promptement. Quand on a perdu le sentiment & la connoissance, & que le pouls est presque insensible, s'il y a quelques moyens de ranimer la malade, ils consistent :

1°. A l'exposer dans un air très-pur & frais. Sans cela tous les autres secours seroient absolument inutiles.

2°. A lui faire respirer quelque odeur très-pénétrante qui le ranime un peu, comme l'esprit volatil de sel ammoniac, le sel d'Angleterre, &c. Ensuite à l'entourer de vapeur de vinaigre.

3°. A lui faire une saignée au bras, ou, ce qui seroit peut-être à préférer, à la jugulaire.

4°. A lui mettre les jambes dans l'eau tiède & à les bien frotter.

5°. A lui faire boire beaucoup de limonade ou d'eau & de vinaigre, avec du nitre.

6°. A lui donner des lavemens âcres.

Comme il est démontré qu'il y a du spasme, on s'est bien trouvé de quelques remèdes antispasmodiques ; comme la *liqueur minérale anodyne d'HOFFMAN* ; l'on a même donné de l'opium avec succès, mais il ne peut être permis qu'à un Médecin de l'employer dans ce cas.

L'émétique est nuisible, & les envies de vomir ne dépendent que de l'embarras du cerveau.

L'on se trompe en croyant qu'il suffit d'avoir laissé brûler un moment le charbon en plein air ou sous une cheminée, pour que le danger de la vapeur soit passé.

Il y a une imprudence criminelle à coucher dans une chambre où il y a du charbon allumé, & le nombre de ceux qui ne se sont jamais réveillés est si grand & si généralement connu, qu'il est étonnant comment on se livre encore à cette malheureuse habitude.

§. 526. Les boulangers, qui font de la braïse, en ont souvent de grandes quantités dans leurs caves, & la vapeur dont cette cave est pleine les saisit quelquefois au moment où ils y entrent ; ils tombent sans sentiment & périssent, si on ne les retire pas assez tôt pour leur donner les secours que je viens d'indiquer.

» Un moyen sûr pour éviter ces fortes
» d'accidens, c'est en descendant dans
» la cave d'y jeter du papier ou de la
» paille enflammée; s'ils brûlent tout à
» fait, on n'a rien à craindre de la va-
» peur; quand ils s'éteignent il ne faut
» point entrer dans la cave; mais on
» met à la porte, après avoir ouvert le
» soupirail, une botte de paille qu'on
» allume, & qui sert comme de ven-
» touse pour attirer avec force l'air ex-
» térieur; on essaye de nouveau si le pa-
» pier brûle, & s'il ne brûle pas on re-
» nouvelle la paille allumée. «

§. 527. Le charbon du bois brûlé à feu ouvert n'est pas à beaucoup près aussi dangereux que le charbon proprement dit, dont le danger vient de ce qu'en l'étouffant, par les moyens en usage pour cela, on a concentré toute la partie sulphureuse qui en fait le danger; mais il n'est cependant pas entièrement dénué de ce principe nuisible, sans quoi il ne feroit plus charbon.

La méthode vulgaire de jeter du sel sur les charbons allumés, avant que de les porter dans une chambre, ou d'y mettre un morceau de fer qui se charge d'une partie de ce soufre narcotique & mortel, a un certain degré d'utilité,

mais ne suffit pas pour éloigner tout le danger.

§. 528. Quand les grands accidens sont passés , qu'il ne reste que de la foiblesse , de l'étourdissement , du dégoût , il n'y a rien de mieux que de la limonade mêlée à un quart de vin , dont on prend fréquemment une demi tasse avec un peu de croûte de pain.

§. 529. La vapeur qui s'exhale du vin , & en général de toutes les liqueurs qui fermentent , comme la biere , le cidre , &c. , a quelque chose de vénéneux qui tue , tout comme la vapeur du charbon , & il y a toujours quelque danger à entrer dans une cave , où il y a beaucoup de vin en fermentation , si elle a été fermée pendant plusieurs heures ; l'on a une multitude d'exemples de gens morts en entrant , & d'autres qui ont eu beaucoup de peine à s'en tirer.

Quand il arrive de ces accidens , il ne faut pas exposer successivement des hommes à aller périr en voulant retirer les premiers qui sont tombés , mais l'on doit commencer par purifier l'air en employant les moyens indiqués plus haut , ou en tirant dans la cave quelques coups de fusil ; ensuite on peut se hasarder à entrer avec précaution.

Quand ces infortunés sont dehors , il

faut les traiter comme ceux qui ont été affectés par la vapeur du charbon.

J'ai vu un homme, il y a huit ans que la vapeur de l'esprit volatil de fel ammoniac ne commença à affecter qu'au bout d'un heure, & qu'une forte saignée dégagea entièrement, qui étoit si insensible qu'il ne s'aperçut qu'au bout de plusieurs heures d'une très-grande plaie que lui avoit fait, depuis le milieu du bras jusques sous l'aisselle, un crochet, destiné à secourir dans les incendies, dont on s'étoit servi pour le retirer.

§. 530. Quand on ouvre des souterrains fermés depuis très-longtems, quand on cure des puits profonds, qui ne l'avoient pas été depuis plusieurs années, les vapeurs qui s'en exhalent produisent sur le corps les mêmes effets que celles dont j'ai parlé, & exigent les mêmes secours. On les purifie en y faisant brûler du soufre & du nitre, ou ce qui revient au même, de la poudre à canon.

§. 531. Les fumées des lampes & des chandelles, sur-tout quand on les éteint, opèrent comme les autres vapeurs; moins fortement à la vérité & moins promptement; l'on a cependant des exemples de gens tués par la fumée de lampes d'huile de noix, qui s'éteignoient dans

une chambre fermée. Ces dernières fumées nuisent encore à raison de la graisse, qui, portée au poulmon avec l'air, les empêche de respirer ; aussi les personnes qui ont ce qu'on appelle la poitrine délicate sont d'abord oppressées dans les endroits où il y a plusieurs chandelles,

Les secours doivent être les mêmes indiqués §. 525, la vapeur du vinaigre est très-utile.

Des poisons.

§. 532. Il y a un très-grand nombre de poison, dont la façon d'agir n'est pas la même, & dont il faut détruire les effets par des remedes différens ; mais l'arsenic, & quelques plantes sont ceux qui occasionnent le plus souvent des accidens dans les campagnes.

§. 533. C'est par son excessive acreté, qui ronge & enflamme, que l'arsenic tue avec une inflammation prodigieuse, un feu brûlant, des douleurs atroces dans la bouche, la gorge, l'estomac, les boyaux, des vomissement affreux & souvent sanglants, des selles sanglantes, des convulsions, des défaillances, &c.

Le meilleur de tout les remedes c'est d'avaler des torrens de lait, ou, si l'on n'en a pas, d'eau tiède ; ce n'est que la

quantité prodigieuse de liquide qui peut fauver. Si l'on soupçonne d'abord la cause du mal, après avoir avalé promptement beaucoup d'eau tiède, on peut exciter le vomissement avec de l'huile ou du beurre fondu, & le chatouillement de la gorge avec une plume : quand le poison a déjà enflammé l'estomac & les intestins, il ne faut pas espérer qu'il ressorte par les vomissemens. Tout ce qui est émollient, les décoctions de farine d'orge, de grus, d'althéa, le beurre, l'huile conviennent aussi.

Dès que les douleurs se répandent dans le ventre, & que les boyaux paroissent attaqués, il faut multiplier les lavemens de lait.

Si au commencement du mal le malade a le pouls fort, une saignée abondante est très-utile, parce qu'elle ralentit le progrès de l'inflammation.

Lors même que l'on a échappé à la première fureur du mal, on reste ordinairement dans un état de langueur pendant longtems, quelquefois même le reste de la vie ; le plus sûr moyen de prévenir ce malheur, c'est de vivre, pendant quelques mois, uniquement de lait, & de quelques œufs frais sortant du ventre de la poule, délayés dans le lait sans les cuire.

§. 534. Les plantes qui occasionnent le plus fréquemment des accidens sont quelques especes de ciguë , soit l'herbe , soit la racine ; les fruits de la belle dame (*bella donna*) que les enfans mangent comme des cerises , les champignons , la graine de *datura* ou pomme épineuse , &c.

Tous les poisons de cette classe tuent par un principe plutôt narcotique qu'aigre ; les vertiges , les défaillances , les envies de vomir , les vomissemens mêmes sont les premiers accidens qu'ils produisent.

L'on doit faire avaler sur le champ beaucoup d'eau tiède , légèrement salée ou sucrée , & faire vomir aussi promptement qu'il est possible , avec les remèdes N°. 34 ou 35 , ou si on ne les a pas , avec de la graine de raifort pillée , à la dose d'une cuillerée à café dans de l'eau tiède , & en enfonçant une plume ou les doigts dans la bouche.

Après l'effet du vomissement on continue à donner beaucoup d'eau miellée ou sucrée , avec une assez grande quantité de vinaigre , qui est le vrai spécifique de ces poisons , & l'on évacue les intestins par quelques lavemens.

Trente-sept soldats ayant mangé , pour des carottes , de la racine d'*ananche* , ou

ciguë filipendule, ils furent tous très-malades ; & l'émétique N°. 34, joint aux lavemens & à la quantité de boisson, les sauva tous, excepté un seul qui périt avant qu'on eût pu le secourir.

§. 535. Si par imprudence, par méprise, par ignorance, ou par mauvais dessein, on avoit prit trop d'opium, ou de quelque préparation dans lesquelles il entre, comme thériaque, mithridat, diascordium, &c. ; il faudroit, sur le champ, faire une saignée, traiter le malade tout comme s'il avoit une apoplexie sanguine, (voy. §. 147.) parce que le trop d'opium en produit effectivement une ; faire respirer beaucoup de vapeur de vinaigre, & faire boire beaucoup de vinaigre dans de l'eau.

Des douleurs aiguës.

§. 536. Je ne veux point parler ici des douleurs qui accompagnent quelque maladie connue, qui doivent être traitées comme cette maladie, ni de celles auxquelles quelques personnes valétudinaires sont sujettes habituellement, l'expérience leur a appris ce qui les soulage le plus, mais quand une personne saine & bien portante se trouve tout à coup attaquée de quelque douleur excessive, dans quel-

que partie du corps que ce soit sans en connoître la nature ni la cause, l'on peut, en attendant qu'on ait consulté : 1°. faire une saignée, qui, en diminuant la tension, soulage presque toujours, au moins pour quelque tems, toutes les douleurs; on peut même la réitérer, si, sans affoiblir beaucoup le malade, elle a diminué la violence du mal.

2°. L'on doit boire très-abondamment de quelque boisson très-adoucissante, comme la tisane N°. 2, les laits d'amendes N°. 4, de l'eau tiède avec un quart ou une cinquieme partie de lait.

3°. Il faut prendre plusieurs lavemens émolliens.

4°. On couvre toute la partie, & les parties voisines, avec des cataplasmes, ou des fomentations émollientes N°. 9.

5°. Il faut mettre dans un bain tiède.

6°. Si après tous ces secours la douleur étoit encore violente, & que le pouls ne fût ni plein ni dur, il faudroit donner une once de sirop de pavot blanc, ou seize gouttes de laudanum liquide; & quand on n'a pas ces deux remedes, on jette une quartette d'eau bouillante sur trois ou quatre têtes de pavot, séchées avec leur graines sans la feuille, & on boit cette décoction comme du thé.

§. 537. Les personnes sujettes à de fréquentes douleurs, sur-tout à de violens maux de tête, doivent renoncer au vin; cette privation est souvent le seul moyen qui puisse le guérir; & l'on se trompe très-souvent en croyant qu'il est nécessaire aux personnes qui ont l'estomac mauvais.

CHAPITRE XXXII.

Des remèdes de précaution.

§. 538. J'ai indiqué, dans quelques endroits de cet ouvrage, les moyens de prévenir les mauvais effets de plusieurs causes de maladie, & d'empêcher le retour des maux habituels; j'ajouterai ici quelques observations sur l'usage des principaux remèdes, qu'on employe comme des préservatifs généraux, assez régulièrement dans de certains tems, & presque toujours uniquement par habitude, sans savoir si l'on a tort ou raison.

Ce n'est cependant point une chose indifférente que l'usage des remèdes, il est ridicule, dangereux, criminel même

de les négliger quand ils sont nécessaires ; mais il l'est aussi d'en prendre sans nécessité. Un remède , pris à propos , quand il y a dant la machine quelque dérangement qui occasionneroit dans peu une maladie , l'a souvent prévenue ; mais ce même remède , donné à une personne bien portante , s'il ne la rend pas malade d'abord , lui laisse au moins plus de disposition aux maladies ; & l'on n'a que trop d'exemples de gens , qui , ayant malheureusement du gout pour les remèdes , ont ruiné leur santé , quelque robuste quelle fût , par l'abus de ces dons que la Providence a faits aux hommes pour la rétablir ; abus qui , lors même qu'il ne détruit pas la santé , fait que dans la maladie ce corps à qui les remèdes sont devenus familiers n'en ressent presque plus les effets , & est privé par-là du secours qu'il en auroit reçu , s'il ne s'en étoit servi que dans le besoin.

De la saignée.

§. 539. La saignée n'est nécessaire que dans quatre cas. 1°. Quand il y a trop de sang. 2°. Quand il y a inflammation. 3°. Quand il est survenu , ou qu'il va survenir dans le corps quelque cause qui produiroit bientôt l'inflammation, ou

quelqu'autre accident, si on ne relâchoit pas les vaisseaux par la saignée. C'est pour cela qu'on saigne après les plaies, les contusions, qu'on saigne une femme grosse si elle a une toux violente, qu'on saigne, par précaution, dans plusieurs autres cas. 4°. Quelquefois, pour appaiser une douleur excessive, qui ne dépend point cependant de trop de sang, ou d'un sang enflammé, mais qu'on calme un peu par la saignée, afin d'avoir le tems de détruire la cause par d'autres remèdes. Mais comme l'on peut faire rentrer ces deux dernières raisons dans les premières, on peut établir que le trop de sang, & un sang enflammé, sont les deux seules causes nécessaires de la saignée.

§. 540. L'on connoît l'inflammation du sang par les symptômes qui accompagnent les maladies que cette cause produit; j'en ai parlé, & j'ai en même tems déterminé l'usage de la saignée dans ces cas. J'indiquerai ici les symptômes qui font connoître que l'on a trop de sang.

C'est 1°. le genre de vie qu'on mène. Si l'on mange beaucoup, si l'on mange des alimens sueculens: & sur-tout beaucoup de viande, si l'on boit des vins nourrissans, si en même tems l'on digere bien, si l'on se donne peu de mouve-

ment, si l'on dort beaucoup, si l'on n'est sujet à aucune évacuation abondante, on doit croire qu'on a beaucoup de sang. L'on voit que toutes ces causes se trouvent rarement chez le paysan, si l'on en excepte la diminution de mouvement pendant quelques semaines de l'hyver, qui peut effectivement contribuer à former plus de sang qu'à l'ordinaire. Il ne vit le plus souvent que de pain, de végétaux, & d'eau, choses peu nourrissantes; puisqu'une livre de pain ne fait peut-être pas plus de sang, chez la même personne, qu'une once de viande, quoique le préjugé général établisse le contraire. 2°. La cessation de quelque hémorragie à laquelle on étoit accoutumé. 3°. Un pouls plein & fort, des veines bien marquées dans un sujet qui n'est pas maigre, & qui n'a pas chaud. 4°. Un teint assez rouge, 5°. Un engourdissement extraordinaire; un sommeil plus profond, plus long, moins tranquille qu'à l'ordinaire; une facilité non accoutumée à se laisser après quelque mouvement ou quelque travail, un peu d'oppression en marchant. 6°. Des palpitations, accompagnées quelquefois d'un abattement total, & même d'une légère défaillance, sur-tout quand on est dans des endroits chauds, ou qu'on a pris

beaucoup de mouvement. 7°. Des vertiges, sur-tout quand on baisse & qu'on relève tout à coup la tête, & après le sommeil. 8°. Des maux de tête fréquens auxquels on n'est point sujet, & qui ne paroissent point dépendre du dérangement des digestions. 9°. Un sentiment de chaleur, assez généralement répandu par tout le corps. 10°. Une espece de démangeaison piquante & générale dès qu'on a un peu chaud. 11°. Des hémorragies fréquentes, & qui soulagent,

Mais il faut bien se garder de décider sur un seul de ces symptômes; il faut le concours de plusieurs, & s'assurer qu'ils ne dépendent point de quelque cause très-différente, & toute opposée au trop de sang.

Quand, par ces symptômes, on s'est assuré que ce trop existe réellement, on fait alors, avec grand succès, une saignée ou même deux. Il est égal dans quelle partie on la fait..

§. 541. Quand ces circonstances ne se trouvent pas, la saignée n'est pas nécessaire; & l'on ne doit jamais la faire dans les cas suivans, à moins qu'il n'y ait des raisons particulieres, très-fortes, dont les seuls Médecins peuvent juger.

1°. Quand on est dans un âge très-avancé, ou dans la premiere enfance.

2°. Quand la personne est naturellement d'un tempérament foible, ou qu'elle a été affoiblie par des maladies, ou par quelque autre accident. 3°. Quand le pouls est petit, mol, foible, intermittent, que la peau est pâle. 4°. Quand les extrémités du corps sont souvent foibles, & enflées avec moleſſe. 5°. Quand on mange peu depuis longtems, ou des alimens peu succulens, & qu'on diſſipe beaucoup. 6°. Quand on a depuis longtems l'estomac dérangé, que la digeſtion ſe fait mal, que par là même il ſe forme peu de ſang. 7°. Quand on a quelque évacuation conſidérable, par des hémorragies quelconques, ou par la diarrhée, les urines, les ſueurs : quand les criſes d'une maladie ſont déjà faites par quelque'une de ces voies. 8°. Quand on eſt dès longtems dans une maladie de langueur, & qu'on a beaucoup d'obſtructions qui empêchent la formation du ſang. 9°. Quand on eſt épuisé, quelle qu'en ſoit la cauſe. 10. Quand le ſang eſt pâle & diſſous.

§. 542. Dans tous ces cas, & dans quelques autres moins fréquens, une ſeule ſaignée jette ſouvent dans un état abſolument incurable, & les maux qu'elle fait ne ſe réparent point. Il n'eſt que trop aisé d'en trouver des exemples.

Dans quelque état que ce ſoit, quelque

robuste que soit le sujet, si la saignée n'est pas nécessaire, elle nuit. Les saignées réitérées affoiblissent, énervent, vieillissent, diminuent la force de la circulation & par là engraisent d'abord, ensuite en affoiblissant trop, & en détruisant enfin des digestions, jettent dans l'hydropysie. Elle dérangent la transpiration, & par là rendent catarrheux. Elles affoiblissent le genre nerveux, & par là rendent sujets aux vapeurs, à l'hypocondrie, à tous les maux de nerfs.

L'on n'apperçoit point d'abord le mauvais effet d'une saignée; au contraire, quand elle n'est pas assez considérable pour affoiblir sensiblement, elle paroît donner du bien être; mais, je le répète, il n'en est pas moins vrai que quand elle n'est pas nécessaire, elle est nuisible, & qu'on ne doit jamais se faire saigner par jeu. L'on a beau dire que quelques jours après l'on a plus de sang, c'est à dire, que l'on est plus pesant qu'auparavant, & qu'ainsi le sang est bien vite réparé. Le fait est vrai; mais ce fait même, cette augmentation de poids après la saignée, dépose contr'elle; c'est une preuve que les évacuations naturelles se font moins bien faites, & qu'il est resté dans le corps des humeurs qui devoient en sortir. L'on a bien la même quantité de

sang & au delà, mais ce n'est point un sang aussi bien travaillé, & cela est si vrai que si la chose étoit autrement, si quelques jours après la saignée on n'avoit une plus grande quantité de sang semblable, on pourroit démontrer que quelques saignées jetteroient nécessairement un homme robuste dans une maladie inflammatoire.

§. 543. La quantité de sang qu'on doit tirer par une saignée de précaution, à un homme fait, est de dix onces.

§. 544. Les personnes sujettes à faire trop de sang doivent éviter avec soin toutes les causes qui peuvent l'augmenter; (voy. §. 540. N^o. 1.) & quand elles sentent que le mal commence, elles doivent se mettre à une diete très-frugale, de légumes, de fruits, de pain & d'eau; prendre quelques bains de pied tièdes, faire usage soir & matin de la poudre N^o. 20, boire de la tisane N^o. 1, peu dormir, prendre beaucoup d'exercice. En prenant ces précautions, ou elle pourront se passer de la saignée; ou, si elles sont également obligées de la faire, elles en augmenteront & elles en prolongeront l'effet. Ces mêmes moyens servent aussi à éloigner tout le danger qu'il peut y avoir à omettre une sai-

gnée à l'époque ordinaire, quand l'habitude en est déjà invétérée.

§. 545. L'on voit, en frémissant, que quelques personnes sont saignées, dix-huit, vingt, vingt-quatre fois dans deux jours; d'autres quelques centaines de fois dans quelques mois. Ces observations prouvent, à coup sûr, toujours l'ignorance du Médecin ou du Chirurgien; & si le malade en réchappe, on doit admirer les ressources de la nature, qui ne succombe pas sous tant de coups meurtriers.

§. 546. Le peuple est persuadé que la première saignée sauve la vie; mais pour se convaincre de la fausseté de ce préjugé, il n'y a qu'à ouvrir les yeux, & l'on verra malheureusement tous les jours le contraire, & plusieurs personnes mourir après la première saignée qu'on leur a faite. Si ce principe étoit vrai, il seroit impossible que personne mourût de sa première maladie, ce qui arrive journellement. Il est important de détruire cette prévention, parcequ'elle a des influences fâcheuses; la foi qu'on a à cette saignée fait qu'on veut la garder pour les grands dangers, & on la diffère tant que le malade n'est pas fort mal, dans l'espérance que, si l'on peut s'en passer, on la conservera pour une autre occasion. Cependant

dant le mal empire, on saigne, mais trop tard, & j'ai l'exemple de plusieurs malades qu'on a laissé mourir, afin de réserver la première saignée pour un cas plus important. Toute la différence qu'il y a entre l'effet de la première saignée, & des suivantes, c'est qu'ordinairement elle occasionne au malade une émotion plutôt nuisible que salutaire.

Des purgations.

§. 547. L'on purge, ou par le vomissement, ou par les selles; & cette dernière voie est beaucoup plus naturelle que la première, qui ne se fait que par un mouvement violent & souvent très-fatigant; j'ai vu un grand nombre de maux de nerfs très-fâcheux qui n'avoient d'autre cause qu'un émétique donné mal à propos, ou mal administré. Il y a cependant quelques cas qui exigent le vomissement; mais excepté ces cas-là, (j'en ai déjà indiqué quelques-uns), il faut se contenter des remèdes qui purgent par le bas.

§. 548. Les signes qui font connoître qu'on a besoin de purger sont 1°. un mauvais goût à la bouche le matin, surtout un goût amer, la langue & les dents

fales, des rapports désagréables, des vents, des gonflemens.

2°. Un manque d'appétit, qui s'accroît peu à peu sans fièvre, & qui dégénère en dégoût, & quelquefois fait trouver un mauvais goût à ce qu'on mange.

3. Des envies de vomir à jeun, & même quelquefois dans le reste du jour, supposé qu'elles ne dépendent point d'une grossesse, ou de quelqu'autre maladie, dans laquelle les purgatifs seroient inutiles ou nuisibles.

4°. Des vomissemens de matieres ameres ou corrompues.

5°. Un sentiment de pesanteur dans l'estomac, aux reins, aux genoux.

6° Un manque de forces, accompagné quelquefois d'inquiétude, de mauvaise humeur, de tristesse.

7°. Des maux d'estomac, souvent des maux de tête ou des vertiges, quelquefois des assoupissemens, qui augmentent après le repas.

8°. Des coliques, de l'irrégularité dans les selles, qui sont quelquefois trop abondantes & trop liquides pendant plusieurs jours, après lesquels il survient une constipation opiniâtre.

9°. Le pouls moins réglé & moins fort qu'à l'ordinaire, quelquefois intermittent.

§. 549. Quand ces symptômes , ou quelques-uns de ces symptômes , font connoître le besoin de purger chez une personne qui n'est attaquée d'aucune maladie décidée, (car je ne parle point des purgatifs dans ce cas), on peut lui donner quelque remède propre à produire cet effet. Le mauvais goût & les rapports continuels , les envies fréquentes de vomir , les vomissemens même , la tristesse , indiquent que la cause du mal est dans l'estomac , & qu'un remède émétique sera utile ; mais quand ces accidens n'ont pas lieu , il faut s'en tenir aux purgatifs , qui sont particulièrement indiqués par les maux de reins , les coliques , & la pesanteur dans les genoux.

§. 550. L'on ne doit point purger , ni donner l'émétique , 1°. toutes les fois que les maladies viennent de foiblesse ou d'épuisement. 2°. Quand il y a une sécheresse générale , un grand échauffement , de l'inflammation , une forte fièvre. 3°. Quand la nature est occupée de quelque autre évacuation salutaire ; ainsi on ne purge point pendant les sueurs critiques , pendant les regles ; pendant un accès de goutte. 4°. Dans des obstructions invétérées que les purgatifs ne peuvent pas détruire , & qu'ils augmentent.

5°. Quand les nerfs sont extrêmement affoiblis.

§. 551. Il y a d'autres cas dans lesquels on peut purger, & non pas faire vomir. Ces cas sont 1°. une grande quantité de sang (voy. §. 540.) parce que pendant les efforts qu'on fait pour vomir, la circulation se fait beaucoup plus fortement, & les vaisseaux de la tête & de la poitrine se remplissant extrêmement de sang pourroient se rompre, ce qui tueroit sur le champ, comme il est arrivé plus d'une fois. On ne doit point 2°. par la même raison, l'ordonner à ceux qui sont sujets à des saignemens de nez; à des crachemens ou à des vomissemens de sang, aux femmes qui ont des pertes, à celles qui sont enceintes. 3°. Il nuiroit à ceux qui ont des hernies.

§. 552. Quand on a pris un émétique ou un purgatif trop âcre, & qui agissent avec une violence excessive, soit par la violence des efforts, des douleurs, des convulsions, des évanouissemens qui en sont souvent la suite, soit par la prodigieuse évacuation qu'ils procurent (c'est ce qu'on appelle *superpurgation*) & qui peut tuer le malade, comme il n'est que trop aisé d'en trouver des exemples parmi le peuple, qui est presque toujours conduit par des mains meurtrières, l'on doit

traiter ces infortunés tout comme s'ils avoient été empoisonnés, par des poisons acres ; (voy. §. 533.) c'est-à-dire , leur donner beaucoup d'eau tiede , de lait , d'huile ; de décoctions d'orge ; des laits d'amande , des lavemens émolliens avec du lait & des jaunes d'œufs ; leur faire même un forte saignée , si les douleurs sont excessives & le pouls fort & fiévreux.

L'on arrête les évacuations , après avoir donné beaucoup de délayans , en donnant les mêmes remedes calmans prescrits en parlant des douleurs aiguës §. 536 N°. 6.

Des flanelles trempées dans de l'eau chaude , dans laquelle on a fait dissoudre de la thériaque , sont aussi très-utiles ; l'on peut même , si les évacuations par les felles sont excessives , sans beaucoup de fièvre & de chaleur , mettre la grosseur d'une noix muscade de thériaque dans les lavemens.

Si les vomissemens sont excessifs , sans diarrhée , il faut multiplier les lavemens émolliens , avec de l'huile , sans jaunes d'œufs , & mettre dans un bain tiede.

§. 553. Les purgatifs souvent réitérés ont les mêmes inconvéniens que les fréquentes saignées. Ils ruinent les diges-

tions ; l'estomac ne fait plus ses fonctions ; les intestins deviennent paresseux , & l'on est sujet à des coliques très-violentes , le corps ne se nourrit pas , la transpiration se déränge , il survient des fluxions , des maux de nerfs , une langueur générale , & l'on vieillit longtems avant le tems.

L'on fait un tort irréparable à la santé des enfans par les purgatifs pris mal à propos. Ils les empêchent d'acquérir toutes leurs forces ; souvent ils dérangent leur crue , ils ruinent leurs dents , jettent les jeunes filles dans les oppilations , & quand elles en sont déjà atteintes , ils les rendent plus opiniâtres.

C'est un préjugé trop généralement reçu , qu'il faut purger quand on n'a pas appétit ; mais cela est faux très-souvent , & la plupart des causes qui détruisent l'appétit ne peuvent point être enlevées par la purgation ; il y en a plusieurs qu'elles augmentent.

Les personnes , dans l'estomac desquelles il se forme beaucoup de glaires , croient se guérir par les purgatifs , qui paroissent en effet les soulager d'abord ; mais c'est un soulagement passager & trompeur. Ces glaires viennent de la foiblesse de l'estomac , & les purgatifs l'augmentent , ainsi , quoiqu'ils enlèvent une partie des glai-

res formées , il y en a , au bout de quelques jours , plus qu'auparavant ; & en réitérant les purgatifs , le mal est bientôt incurable , & la santé perdue. L'on guérit par des remèdes tout opposés. Ceux du §. 272 sont très-utiles.

§. 554. L'usage des stomachiques préparés avec l'eau-de-vie , l'esprit de vin , l'eau de cerise , est toujours dangereux , malgré le soulagement que ces remèdes procurent d'abord , dans quelques maux d'estomac ; ils détruisent réellement , peu à peu , cet organe , & l'on voit tous ceux qui s'accoutument aux liqueurs , tout comme les grands buveurs , finir par ne faire aucune digestion , tomber dans la langueur , & mourir hydropiques.

§. 555. L'on peut souvent se passer d'émétique ou de purgatifs , lors même qu'ils paroissent nécessaires , en se retranchant un repas par jour pendant quelque tems , en se privant de tous les alimens nourrissans , & sur-tout de ceux qui sont gras ; en buvant beaucoup d'eau fraîche , & en prenant plus d'exercice qu'à l'ordinaire. Ces mêmes moyens servent aussi à surmonter , sans purgation , les différens mal-aïses qu'on éprouve souvent à l'époque où l'on avoit accoutumé de se purger.

§. 556. Les remèdes N^o. 34 & 35

font les émétiques les plus sûrs. La poudre N°. 21 est un bon purgatif, quand il n'y a point de fièvre.

Les doses marquées conviennent pour un homme fait, d'un tempérament vigoureux. Il s'en trouve cependant quelquefois pour qui ces doses seroient insuffisantes, on peut les augmenter d'un tiers, ou d'un quart; mais si alors elles n'opèrent pas, il faut bien se garder de doubler & de tripler comme on le fait quelquefois, sans réussir à purger, & au risque de tuer le malade, comme il est arrivé souvent. L'on doit, dans ces cas, donner de grandes doses de petit-lait miellé, ou d'eau tiède, dans un pot de laquelle on met une once, ou une once & demie, de sel de cuisine, & on boit cette dose à petit coups, en se promenant.

Les montagnards, qui ne vivent presque que de lait, ont les fibres si peu sensibles, qu'il faut pour les purger des doses qui tueroient tous les paysans de la plaine. Il y a dans les montagnes du Valais des hommes qui prennent tout à la fois, jusques à vingt, & même vingt-quatre grains de verre d'antimoine, dont un grain ou deux suffiroient pour empoisonner des hommes ordinaires.

§. 557. Quand on est commandé par une maladie pressante, on purge en tout tems, & à tout heure; mais quand on est à peu près maître du tems, il faut éviter les saisons extrêmes, c'est-à-dire les très-grandes chaleurs, ou les très-grands froids, & se purger le matin, ou au moins à jeun, afin que les remèdes ne trouvent pas d'embarras dans l'estomac. Toute autre considération, relativement aux astres ou à la lune, est ridicule, & dénuée de tout fondement. Le peuple redoute les remèdes pendant la canicule; si c'étoit par la raison de la chaleur, il seroit pardonnable; mais c'est par un préjugé astrologique, d'autant plus ridicule aujourd'hui que les jours caniculaires sont éloignés de trente-six jours de ceux auxquels on donne ce nom; & il est triste que dans un siècle aussi éclairé, l'ignorance du peuple soit aussi crasse à cet égard, & qu'il en soit encore à croire que l'effet des remèdes dépend du signe sous lequel se trouve le Soleil, ou du quartier de la Lune. Le préjugé est cependant encore si enraciné à cet égard qu'il n'est que trop commun de voir mourir dans les campagnes, en attendant le *signe*, ou le quartier favorable pour faire un remède qui seroit nécessaire cinq ou six jours plutôt. D'autres fois on fait le

remède auquel le jour *est bon*, & non pas celui qui feroit bon à la maladie; c'est ainsi qu'un ignorant faiseur d'almanach décide de la vie des hommes & en tranche impunément la trame.

§. 558. Quand on veut prendre un émétique, ou se purger, il faut s'y préparer au moins vingt-quatre heures à l'avance, en ne prenant que peu d'alimens, & en buvant quelques verres d'eau tiède, ou de quelque thé d'herbes.

Après avoir pris l'émétique, il ne faut boire que quand il commence à agir; mais alors il faut avaler des torrens d'eau tiède, ou ce qui vaut mieux, de thé de camomilles extrêmement léger.

Après les purgations, on est en usage de prendre du bouillon pendant qu'elles agissent; mais de l'eau tiède sucrée ou miellée, ou un thé de fleurs de chicorée, feroit quelquefois plus convenable.

§. 559. Comme l'estomac souffre toutes les fois qu'on prend l'un ou l'autre de ces remèdes, il faut se ménager, pendant quelques jours, après les avoir pris, tant pour la quantité que pour la qualité des alimens,

§. 560. Je ne parlerai point de quelques autres remèdes de précaution, bouillons, petit-lait, eaux, &c. qui sont peu

en usage parmi le peuple ; je me bornerai à cette remarque générale ; c'est que, quand on prend ces remèdes, il faut avoir un régime assésant, & qui concoure au même but. On prend ordinairement le petit-lait pour se rafraîchir, & l'on s'interdit pendant qu'on le boit les légumes, les fruits, la salade, l'on ne prend que les meilleures viandes, des jardinages au bouillon, des œufs, du bon vin : c'est détruire par les alimens qui échauffent le bien qu'on attend du petit-lait qui rafraîchit.

L'on veut se rafraîchir par des bouillons, & l'on y met des écrevisses qui échauffent puissamment, ou du crepsion qui échauffe aussi : c'est manquer son but. Heureusement, dans ce cas, une erreur en répare souvent une autre ; & ces bouillons, qui ne sont pas rafraîchissans, font beaucoup de bien, parce que la cause des accidens ne demandoit pas des rafraîchissans comme on l'avoit cru.

La médecine du public, qui malheureusement n'est que trop suivie, est remplie de pareilles erreurs. J'en citerai encore une, parce que j'en ai vu de funestes suites ; beaucoup de gens croient le poivre rafraîchissant, quoique leur odorat, leur goût & leur raison, leur

252 DES PURGATIFS, &c.
disent le contraire ; c'est l'aromate le plus
échauffant.

§. 561. Le préservatif le plus sûr , le
plus à la portée de tout le monde , c'est
d'éviter tous les excès , & sur-tout ceux
dans le manger & dans le boire. L'on
mange généralement plus qu'il ne faut
pour se bien porter , & pour avoir tou-
tes les forces dont on est capable ; l'ha-
bitude est prise , il est difficile de la dé-
raciner , mais on devroit au moins s'im-
poser la loi de ne manger que par faim ,
& jamais *par raison* : parce que , excep-
té dans un très-petit nombre de cas .
la raison dit toujours de ne pas man-
ger quand l'estomac répugne aux ali-
mens. Une personne sobre est capable
de travaux , je dirois même d'excès en
différens genres , dont les gens qui man-
gent plus sont absolument incapables ;
la seule sobriété guérit des maux pres-
qu'incurables , & rétablit les santés les
plus ruinées.



CHAPITRE XXXIII.

*De l'inoculation de la petite vérole &
de la rougeole.*

§. 562. **L'**Inoculation est cette opération par le moyen de laquelle, en mettant un peu de pus, pris des boutons mûrs d'une personne qui a la petite vérole, dans une légère incision faite à la peau d'une personne qui ne l'a pas eue, on lui procure cette maladie.

§. 563. Cette méthode est en usage, depuis un tems immémorial, à la Chine & dans les grandes Indes; on l'emploie, depuis plusieurs siècles, dans la Géorgie & dans la Circassie; elle a été introduite à Constantinople il y a un siècle; elle est établie, depuis très-long-tems, dans quelques provinces de l'Afrique, & il y a quelques pays en Europe même (a), dans lesquels on employoit, sans qu'on sache depuis quand, des mé-

(a) Le pays de Galles, le comté de Meurs, quelques provinces de la Suède & du Danemark.

254 DE L'INOCULATION.

thodes d'inoculer , qui ne diffèrent de la méthode usitée aujourd'hui que par la façon d'insérer le venin de la petite vérole. Enfin cette méthode fut apportée en Angleterre en 1721 par une femme de beaucoup d'esprit, Mylady WORTLEY MONTAGUE , qui avoit été témoin du succès avec lequel on l'employoit à Constantinople , où Mr. MONTAGUE son mari étoit Ambassadeur.

De Londres, l'inoculation se répandit dans le reste de l'Angleterre , on la porta dans les colonies en Amérique , (il étoit bien juste qu'après leur avoir porté le mal, on leur portât le remède), & successivement on l'a essayée dans la plupart des Etats de l'Europe. Elle a essuyé des contradictions presque dans tous, ce fut toujours le sort de toutes les nouveautés utiles. Dans quelques-uns elle les a surmontées & s'est solidement affermie ; dans quelques autres elle chancelle encore : il y en a où elle a été rejetée après y avoir été décriée par des imprudences ; & ce n'est que du tems, seul vrai destructeur des préjugés, qu'on doit espérer son établissement universel.

S. 564. Il paroît d'abord fort extraordinaire de penser à donner une maladie à quelqu'un qui se porte bien ; &

DE L'INOCULATION. 255

il faut sans doute de fortes raisons pour se décider à prendre ce parti. Ces raisons sont tirées des caractères de la petite vérole, des circonstances qui influent sur l'issue de cette maladie, & des succès de l'inoculation.

§. 565. Les caractères de la petite vérole, qui prouvent l'utilité de l'inoculation, sont premierement sa généralité : le plus grand nombre des hommes l'a une fois en sa vie ; il n'y en a pas une quinzième partie qui, parvenus à l'âge de maturité, en aient été exempts. Secondement, quand on en a été attaqué une fois, on ne l'est pas une seconde. Je fais qu'on cite quelques exemples du contraire, mais ils sont si rares qu'ils ne sont presque pas une exception à la généralité de la règle. En troisième lieu, la petite vérole, considérée dans sa généralité, est une maladie très-dangereuse, & si elle est très-douce, dans certains tems & pour beaucoup de gens, elle est funeste pour d'autres & dans d'autres tems. Des calculs exacts ont démontré à de bons observateurs, & démontreront, par-tout & en tout tems, à tous ceux à qui l'on peut démontrer quelque chose, que jusqu'à présent cette maladie tuoit au moins la septième partie des personnes qu'elle at-

256 DE L'INOCULATION.

taquoit ; & personne n'ignore que plusieurs de ceux qui échappent restent défigurés, estropiés , ou languissans le reste de leur vie.

§. 566. Les ennemis de l'inoculation (car l'inoculation a des ennemis) ont voulu infirmer la vérité de ces propositions. Ce n'est point ici le lieu de faire voir tous les sophismes de leurs argumens ; mais j'en appelle hardiment au témoignage de la voix publique , & au sentiment intime de chaque individu qui n'aura point encore été prévenu sur cette matiere, & dont on n'aura point imbu l'esprit de faux préjugés , ou allarmé la conscience par des scrupules chimeriques. Quiconque n'a pas eu la petite vérole la craint , parce qu'il fait que chacun doit l'avoir , & qu'elle est dangereuse ; quiconque l'a eue ne la redoute plus , parce qu'il fait qu'on ne l'a pas deux fois.

§. 567. Si la petite vérole étoit toujours bénigne , il auroit été inutile de l'inoculer ; si elle étoit toujours maligne on n'auroit pas osé le faire ; mais on a vu qu'elle étoit quelquefois très-douce , d'autrefois très-cruelle ; on a observé les circonstances dont paroïsoit dépendre cette différence ; & on en a conclu qu'en la donnant dans les circonstances

dans lesquelles on avoit remarqué qu'elle étoit favorable , on en éviteroit le danger. Ce raisonnement étoit exact , & l'événement l'a justifié. Il faut même que ce raisonnement fût bien naturel puisque l'inoculation se pratiquoit dans les trois parties de l'ancien monde , sans aucune communication entre les lieux où elle se pratiquoit ; & ce singulier concours paroîtra , je crois , à quiconque voudra bien l'examiner sans préjugé un argument très-fort en faveur de cette méthode.

§. 568. Le parallele , entre la petite vérole naturelle & la petite vérole inoculée ; ne pouvoit pas mieux s'établir qu'en comparant les registres de deux hôpitaux , consacrés , l'un à l'une , l'autre à l'autre de ces deux maladies , & c'est ce qu'on a fait à Londres. Le relevé des registres de vingt ans a fait voir que dans l'hôpital de la petite vérole naturelle , de neuf malades il en meurt deux ; & dans celui de la petite vérole inoculée , de trois cent quarante-cinq il en meurt un.

Il est bien vrai que la petite vérole n'est pas partout aussi meurtrière que dans cet hôpital , & il faut s'en tenir à cet égard aux observations de MM. JURIN & SCHEUCZER , & établir d'a-

près les relevés qu'ils ont pris de plusieurs nécrologes de villes & de campagne, que de treize personnes qui ont la petite vérole naturelle il en meurt deux, ainsi la proportion entre le nombre des morts & des malades, dans la naturelle, étant de deux à treize, & dans l'inoculée, de deux à six cent quatre vingt & dix, l'avantage de l'inoculation sur la petite vérole naturelle est déterminé par la proportion de 690 à 13, ou de $53\frac{1}{3}$ à 1; & je suis convaincu que ce calcul est encore au dessous des avantages réels de l'inoculation, dirigée par des Médecins habiles, qui seuls peuvent la conduire avec connoissance de cause, & qui loin de perdre un malade sur 345 inoculés, inoculent des milliers de personnes sans en perdre aucune; mais j'ai cru ne devoir faire le calcul que sur ce pied-là, afin d'éviter tout reproche de prévention. D'ailleurs il offre encore un avantage assez considérable pour être décisif; & il suffira, sans doute, à tout pere raisonnable & sensible, de savoir que l'espérance de conserver son enfant, en l'inoculant, est à celle de le conserver en attendant la petite vérole naturelle, comme 53 à 1, pour qu'il ne balance pas sur le parti qu'il doit prendre. Il suf-

fra au Prince de favoir que de 690 de ses fujets, il en mourra au moins 106 par la petite vérole, & que fi on les inoculoit, il n'en mourroit que deux fur ce même nombre, pour le déterminer à encourager l'inoculation. Cette épargne de 104 hommes ne lui paroitra sûrement point à négliger s'il mérite véritablement le titre de Pere de ses peuples.

Quand on admetroit même la proportion la plus défavorable à l'inoculation, trouvée en Ecoffe, celle d'un mort fur 164 inoculés; quand on diminueroit un peu la mortalité de la petite vérole naturelle, que la bonne méthode de la conduire, devenue plus générale, a en effet un peu diminuée, & qu'on la réduiroit à 1 fur 10, au lieu de 1 fur 7, l'épargne feroit toujours de 15 fur 164, & de 64 fur 690.

Il ne faut point oublier, en pesant les avantages de l'inoculation que la danger de mort n'est pas le feul, comme je l'ai déjà dit, qui accompagne la petite vérole; elle laiffe quelquefois des fuites plus fâcheufes que la mort même; & les avantages de l'inoculation, à cet égard, fuivent une proportion plus confidérable encore que celle que je viens d'établir par rapporta à la mortalité.

§. 569. On a publié un gros volume , & un gros supplément qu'on pourroit appeller les martyrologes ou même les nécrologes de l'inoculation , dans lequel on a rassemblé , avec beaucoup de soin , tous les accidens arrivés en conséquence de l'inoculation , ou après l'inoculation , car on n'a point fait cette distinction si nécessaire. Ce sont les ouvrages des inoculateurs qui ont fourni presque tous les matériaux de ce livre , dont il ne faut point s'effrayer , quoiqu'il paroisse destiné à produire cet effet. Il prouve seulement que l'inoculation n'ôte pas entièrement le danger de la petite vérole , & aucun inoculateur sensé ne l'a jamais dit ; cela ne peut être échappé qu'à quelqu'enthousiaste , car l'inoculation en a aussi comme des ennemis : mais il n'infirmes pas le moins du monde la vérité que j'ai établie , c'est qu'elle le diminue extrêmement ; vérité irrésistiblement démontrée , & dont les inoculateurs ne s'occupent presque plus : le bâtiment est fini , s'il m'est permis de le dire , & l'on voit sans crainte les différens orages qui peuvent l'assaillir , mais dont aucun ne l'ébranlera.

Il n'y a que l'étourderie ou l'ignorance des inoculateurs qui puissent lui nuire ; car , comme je l'ai déjà dit , & je le réitére

plus positivement, il en est de l'inoculation comme de toutes les opérations humaines ; on ne peut s'en promettre un heureux succès que quand elles sont faites avec prudence , & par des mains habiles ; il ne suffit pas d'inoculer pour éloigner le danger de la petite vérole, il faut inoculer à propos ; sans cela le seul avantage qu'on retire de l'inoculation , c'est que l'application du venin au bras ou à la jambe étant sans danger . & l'impression de ce même venin porté , avec l'air ou la salive , dans la petite vérole naturelle , sur quelque organe intérieur , étant très-dangereuse , on évite , par l'inoculation , cette cause de danger ; & c'est une cause très-grave & très-fréquente , dont l'absence a donné à l'inoculation, lors même qu'elle a été faite sans soins , sans préparation , des avantages considérables sur la petite vérole naturelle. Mais il en reste tant d'autres qu'il n'est point surprenant si l'inoculation mal faite , c'est-à-dire , faite sans avoir éloigné ces autres causes de danger, est devenue funeste. C'est à les connoître , & à les éviter toutes , autant au moins que cela est accordé aux lumières toujours bornées des hommes , que consiste le secret de l'inoculation. Il a deux parties , le choix d'un sujet bien consti-

tué, naturellement prêt, & la préparation de celui qui ne l'est pas.

§. 570. Les regles qui dirigent dans ce choix, & dans cette préparation, sont fondées sur les observations qui ont fait connoître quelles étoient les dispositions des sujets qui avoient le petite vérole heureuse, & de ceux qui l'avoient facheuse.

Quand on trouve des sujets, & il y en a plusieurs, chez lesquels toutes les dispositions favorables sont réunies, sans aucun mélange des défavorables, ils sont préparés naturellement.

Il y en a d'autres auxquels une partie de ces dispositions manquent : l'inoculateur employe pour les leur procurer les remedes dont l'expérience a démontré l'efficace dans des cas semblables ; & comme la connoissance de ces dispositions facheuses, & des moyens d'y remédier, suppose celle de toute la médecine, on sent pourquoi il n'y a que les Médecins qui puissent déclarer un sujet propre, ou non propre pour l'inoculation, & régler la préparation.

Quand les indispositions, qui auroient pu rendre la petite vérole dangereuse, sont détruites, quand le sujet a acquis les dispositions physiques nécessaires pour l'avoir heureuse, il est préparé.

Ceux auxquels l'inoculateur juge qu'on ne peut, par aucun moyen, donner ces dispositions, sont des sujets absolument impropres; & il n'est pas permis de hâter chez eux l'époque d'une maladie qui doit vraisemblablement leur être funeste. L'on doit sur-tout éviter de regarder l'inoculation comme un remède; il est arrivé quelquefois que la petite vérole l'a été, & a raccommode des santés languissantes: mais on ne peut pas prévoir cet effet avec assez de certitude pour en faire un motif & le hasarder. Ce sont des imprudences semblables qui ont occasionné les premiers malheurs de l'inoculation, & qui continuent à la décréditer: on l'employa pour guérir un étiq̃ue incurable, dont elle précipita la mort; fut-on juste en la rendant comptable de sa vie.

§. 571. On peut ranger les causes qui rendent la petite vérole fâcheuse sous quelques chefs principaux.

1°. L'âge. Elle est d'autant plus heureuse, toutes circonstances d'ailleurs égales, qu'on l'a plus jeune: l'âge en augmente le danger; l'on voit cependant des vieillards l'avoir fort douce, & on l'a inoculée, avec succès, depuis l'âge de trois mois jusqu'à celui de soixante-deux ans.

2°. La complication d'autres maladies, soit aiguës, soit chroniques, sous lesquelles je comprends pour les femmes le tems des regles, de la grossesse, & des couches; & pour tout le monde l'usage de certains remèdes, qui, pris avant la petite vérole, ont paru la rendre fâcheuse.

3°. L'air. Il est certain qu'il y a des endroits dans lesquels elle est plus fâcheuse que dans d'autres; les saisons extrêmement chaudes, & extrêmement froides, en augmentent le danger quand elle est un peu considérable: car celles qui sont très-légères bravent toutes les saisons. Il régné quelquefois les épidémies d'autres maladies très-générales, qui, se compliquant chez quelques sujets avec la petite vérole, en augmentent beaucoup le danger.

4°. La crainte. On sait qu'elle empire tous les maux, & quand on craint cette maladie, ce sentiment va en augmentant avec l'âge, & il a les influences les plus funestes, si l'on est attaqué dans un tems où elle est fâcheuse, dans un tems où l'on n'est pas bien portant, quand on est dans des circonstances défavorables, quand on se trouve éloigné du seul Médecin pour qui l'on ait de la confiance.

Le

Le chagrin de la prendre dans un tems où il feroit important de vaquer à des affaires qui ne souffrent pas de renvoi peut aussi l'aggraver considérablement.

5°. La privation des bons secours & l'abondance des mauvais.

§. 572. On voit par ce que je viens de dire, que, puisque tant de circonstances peuvent rendre la petite vérole funeste, pour une personne qui dans d'autres tems l'auroit eue heureuse, le grand avantage de l'inoculation consiste à la donner dans un tems où aucune de ces circonstances n'existe. C'est cette absence de toutes les circonstances défavorables qui détermine le véritable moment de cette opération.

§. 573. Par rapport à l'âge, on pourra inoculer les enfans, ou dès les premiers mois de leur vie, avant qu'ils commencent à souffrir pour l'éruption des dents; méthode usitée en Asie, dans quelques endroits en Angleterre, accréditée par de très-grands Médecins, désapprouvée par d'autres; mais contre laquelle je conserve quelques doutes qui ne m'ont pas permis de l'employer encore, (a)

(a) Depuis la troisième édition de cet ouvrage j'ai inoculé une jeune fille âgée de près de cinq mois, & cela réussit aussi bien

ou , depuis qu'ils ont poussé leurs vingt premières dents , jusqu'à l'âge de douze ou treize ans , & meme plus tard quand on ne l'a pas fait avant cette époque. Mais il ne convient point d'inoculer les filles depuis cet âge , ou plutôt depuis le moment où elles paroissent entrer dans la crise , quelquefois très-longue , du développement de la puberté , jusqu'à ce que les regles aient paru & soient bien établies. Quoique cette crise soit bien moins marquée chez les jeunes garçons , elle a cependant lieu aussi pour eux , & elle est accompagnée , chez quelques-uns , de symptômes assez sensibles : ainsi il y a de la prudence , pour certains sujets , à ne pas placer l'inoculation précisément dans cette période de leur vie.

Par rapport à la santé , on prendra le tems où le sujet se porte très-bien , sans avoir cependant cet excès de force

qu'il est possible ; elle poussa la petite vérole pendant qu'on la promenoit dans les jardins , le huitième jour ; elle en eut très-peu , elle l'eut très-belle mais c'étoit l'enfant le plus sain , le plus fort , le mieux constitué qu'il soit possible ; il ne faut point conclure de cet exemple à la généralité , & je continue à croire que cet âge tendre n'est pas celui qu'il faut choisir pour inoculer.

qui, au moment où l'on va prendre une fièvre inflammatoire, est une disposition nuisible, à laquelle il faut remédier par la préparation.

Par rapport à l'air, on choisira le moment où la saison est la plus tempérée; & dans ce pays, le commencement de l'automne, ou plutôt la fin de l'été, m'a paru mériter la préférence; parce qu'alors les enfans sont ordinairement bien mieux portans qu'au printems. Le grand air dans lequel ils ont vécu, le mouvement qu'ils ont pris, les fruits qu'ils ont mangés, leur donnent une disposition bien plus favorable que celle qu'ils ont à la fin de l'hiver, époque à laquelle ils sont souvent incommodés, & qui exige par là même plus de préparation qu'en automne. Si l'on vit dans des endroits où la petite vérole soit constamment mauvaise, il est à présumer que cela dépend d'un vice permanent dans l'air, & il faut aller inoculer ailleurs.

On ne doit point inoculer dans le lieu même où regne une épidémie de petites véroles très-meurtrières.

S'il regne quelque'autre maladie épidémique, on doit faire attention si elle attaque les enfans: si elle ne les attaque pas, on peut hardiment les inoculer; si elle les attaque, il faut ou dif-

féer, ou les transporter ailleurs ; ou, si l'on ne peut ni différer ni les transporter, on doit joindre, à la préparation que leur tempérament paroît exiger, les secours indiqués pour prévenir la maladie épidémique.

Quand l'épidémie est très-générale, qu'il y en a plusieurs différentes, & que la multitude des malades prouve l'insalubrité de l'air, on ne doit pas inoculer ; je n'ai pas voulu le faire ici au printemps de 1766.

§. 574. Après tout ce que j'ai dit, ce qui me reste à dire sur la préparation est bien court ; parce, je le réitere, que je ne me propose point de mettre des parens à même d'inoculer eux-mêmes leurs enfans, ce seroit pour eux une entreprise très-téméraire ; je n'ai de but que celui de leur prouver l'utilité de cette méthode, par des raisons tirées de la nature même des choses & de l'expérience, & de présenter aux personnes, appelées par leur vocation à la diriger sans l'avoir faite encore, les principaux objets sur lesquels ils doivent porter leur attention.

§. 575. Quand le sujet est dans l'âge le plus favorable, depuis trois ans jusqu'à dix ou douze, & qu'il est bien portant, une diminution dans les alimens, & un choix d'alimens qui ne

DE L'INOCULATION. 269

soient ni fort nourrissans, ni gras, ni salés, ni âcres, pendant quinze jours ou trois semaines; la privation du vin & du café, s'ils ont déjà, à cet âge, le malheur d'être accoutumés à en faire usage; des bains de jambes tièdes, pendant ce même tems, ou même, s'ils ne paroissent pas avoir la peau souple, cinq ou six bains de tous le corps, & enfin une purgation la veille de l'opération, forment toute la préparation.

Le choix des alimens consiste principalement à ne leur donner que peu de viande, & seulement des viandes blanches; mais à les faire vivre principalement de légumes & de fruits, & à ne leur laisser boire que de l'eau, ou du lait coupé avec de l'eau, ou du petit-lait. L'on peut voir ce que j'ai déjà dit §. 220, sur la préparation convenable pour avoir la petite vérole heureuse.

Quand l'enfant est très-vigoureux & paroît sanguin, on doit lui faire une ou deux saignées, & lui faire prendre du nitre soir & matin, pendant tout le tems de la préparation; ces précautions sont nécessaires pour prévenir l'inflammation, que le venin de la petite vérole produit très-aisément dans des corps si vigoureux.

En inculquant la nécessité de la diète,

270 DE L'INOCULATION.

Je crois devoir inculquer aussi celle de ne pas la pousser trop loin : il faut que l'enfant, à la fin de la préparation, se sente plus léger, plus gai, mais il ne faut pas qu'il ait perdu ses forces. C'est en outre la diète qu'on a dérangé la santé de plusieurs enfans, & sur-tout qu'on leur a gâté l'estomac.

Je ne décrirai point ici les signes d'une bonne santé ; ils sont connus de ceux qui doivent juger de l'inoculation : je dirai seulement que quand j'ai trouvé des enfans qui étoient gais, qui avoient l'appétit régulier, le sommeil tranquille, l'aîne douce, le ventre mou, & dont la peau se cicatrise aisément quand elle a été entamée, je les ai inoculés hardiment.

§. 576. Quand l'enfant qu'on propose à l'inoculation n'est pas bien portant on doit commencer par lui rendre la santé ; avant que d'examiner si on l'inoculera, mais les moyens qu'on employe pour cela ne regardent point particulièrement l'inoculation, ils sont du ressort de la médecine pratique en général, & en supposent une connoissance exacte.

Il y a un cas très-difficile ; c'est quand il s'agit d'un enfant dans la famille duquel la petite vérole est meurtrière, & dont elle a tué plusieurs freres ou plu-

DE L'INOCULATION. 271

seurs sœurs. Il faut, avant que de les inoculer, s'être bien assuré de la cause de ce danger, & cet examen est toujours très-difficile; peut-être même qu'il est impossible quand on n'a pas observé soi-même la maladie d'un des morts. Quand on a découvert cette cause, il faut la combattre long-tems par les remèdes qu'elle exige; & souvent ils sont très-oppo-
sés au régime rafraîchissant qui fait la préparation ordinaire des enfans sains.

§. 577. Je dois dire quelque chose de l'opération même. On fait deux incisions à la peau, une à chaque bras, ou une à chaque jambe, & je préfère les jambes, de la longueur de quelques lignes chacune; on se sert pour cela ou d'une lancette, ou, ce que je préfère, d'un bistouri bien tranchant; l'incision doit être très-superficielle; il suffit qu'on apperçoive, dans le fond, un léger suintement sanguin; quand il coule du sang pur, l'opération est moins bien faite (a).

On met, dans cette incision, un fil bien imbibé de pus, que l'on couvre avec une emplâtre de diapalme, qu'on assujettit avec une compresse & une bande, assez

(a) J'ai fait faire pendant très-longtems les incisions de la longueur de quinze ou seize lignes; mais depuis lors je les ai fort accourcies & je les réduis à cinq ou six.

fortement pour qu'elle ne se dérange pas. On le laisse pendant vingt-quatre, trente-six, ou quarante-huit heures, cela est assez indifférent. Si, quand on a ôté le fil, la suppuration des plaies est un peu considérable, on y met quelques brins de charpie; si elle n'est pas considérable on n'y en met point jusqu'à ce qu'elle le devienne, mais on r'applique simplement l'emplâtre avec la compresse & la bande, & on continue ce pansement si simple, toutes les vingt-quatre heures, aussi long-tems que les plaies suppurent, terme qui varie beaucoup.

Pour se procurer le fil qui doit être mis dans les plaies, & qui fait le germe de la maladie, il faut avoir un fil souple, ployé en plusieurs doubles, & légèrement tordu; qu'on trempe exactement dans le pus, en le faisant passer & repasser sur plusieurs boutons, gros & bien mûrs, d'une belle petite vérole, chez un sujet bien sain, après les avoir ouverts avec une aiguille ou des ciseaux. Quand le fil est bien trempé, on l'enveloppe dans un peu de papier à écrire, & on le conserve dans une boîte bien fermée. J'ai employé un fil pris vingt-six mois auparavant, qui agit très-efficacement: j'en ai employé souvent de huit ou dix mois, & je les ai trouvés bons; mais en général il vaut

mieux qu'ils soient récents & n'aient que trois ou quatre mois; de plus récents encore méritent la préférence.

§. 578. Après l'opération, l'enfant continue, pendant plusieurs jours, à se porter parfaitement bien; on le laisse manger comme pendant la préparation, & il continue à sortir s'il fait beau tems. Quand les enfans sont encore très-jeunes, on doit avoir soin qu'il ne leur arrive aucun de ces accidens, occasionnés par des chûtes ou par des coups, auxquels leur vivacité & leur foiblesse les exposent, & qui, dans cette circonstance, pourroient être plus fâcheux que dans d'autres tems.

Quelquefois le quatrieme, plus ordinairement le cinquieme ou le sixieme jour, l'on sent une douleur sous l'aisselle, si l'on a été inoculé au bras; ou à l'aîne, si l'on a été inoculé à la jaube, accompagnée d'un léger engorgement dans les glandes de ces parties, qui dure rarement deux jours entiers, & qui est une preuve certaine que l'on prendra la petite vérole. On la prend souvent sans avoir eu cette douleur; mais je n'ai point encore vu, qu'après l'avoir éprouvée on ne prit pas la maladie.

Le sixieme, le septieme, ou le huitieme jour, quelquefois même plus tard,

274 DE L'INOCULATION.

les inoculés commencent à être las , abattus , dégoutés , inquiets , & , s'ils sont fort jeunes , assoupis ; ils ont un peu de fièvre , mal à la tête , quelquefois soif ; alors ils restent en chambre & n'ont plus envie de sortir. Depuis ce moment , on ne leur donne plus que des grus d'avoine , ou de l'orge , ou quelques-uns des autres alimens indiqués §. 37 & 38 , & on leur fait boire une infusion légère de quelques fleurs convenables , comme sureau , tilleul , bourrache , avec un peu de lait ; ou s'ils répugnent à ces boissons , de l'eau simple & du lait ; s'ils répugnent aussi au lait , de l'eau avec un peu de sirop , ou même de l'eau pure quand on l'a bonne.

L'on sue ordinairement beaucoup à cette époque , & au bout de quarante-huit , soixante ou soixante-douze heures de ce mal-aïse , les premiers boutons paroissent , & ordinairement au visage. Dès qu'ils ont paru , le malade se trouve beaucoup mieux , l'éruption continue , le bien-être augmente . & souvent , dès le second jour , la fièvre cesse , & l'appétit revient. On peut alors ajouter un peu de pain aux alimens dont j'ai parlé tout-à-l'heure ; mais on ne doit point abandonner ce régime jusqu'à ce que la plus grande partie des boutons soient secs : alors on

DE L'INOCULATION. 275

purge le malade, & on recommence à lui donner un peu de viande, puis on le ramene peu à peu à son genre de vie ordinaire.

§. 579. Quand la fièvre est un peu forte dans les commencemens, & surtout quand elle est accompagnée de maux de tête, d'envie de dormir, ou de maux de reins, on donne un lavement. Un degré de fièvre plus fort, dans un enfant robuste, ou dans un adulte, exigent la saignée, plusieurs lavemens, des bains de jambes d'eau tiède, le nitre, les laits d'amendes; & ces secours l'abattent très-promptement.

Au dessous de trois ans, fort rarement au dessus, les enfans ont quelquefois un ou deux accès de convulsions aux approches de l'éruption; mais ils n'exigent aucun secours particulier.

§. 580. Le nombre ordinaire des boutons est entre cinquante & quatre cent. J'en ai vu plusieurs fois beaucoup moins de cinquante; & trois ou quatre fois, autant que dans une petite vérole discrète très-abondante.

Quand il y a moins de cinquante boutons, le tems de la suppuration n'occasionne aucune fréquence sensible dans le pouls. Quand il y en a plus, on a ordinairement un peu de fièvre & d'in-

276 DE L'INOCULATION.

quiétude pendant quelques heures ; un lavement y remédie promptement.

Quand le nombre des boutons est très-considérable , la fièvre de suppuration est marquée comme dans les petites véroles discrètes abondantes ; mais cependant à nombre égal de boutons , autant qu'on peut estimer cette égalité , elle est moins forte que dans la petite vérole naturelle , parce que le même nombre de boutons produit une irritation moins forte sur un corps assoupli & adouci par la préparation que sur un autre. Quelques lavemens , un peu de manne , de casse ou de tamarins y remédient très-bien , & dans ce cas on doit suivre les directions indiquées §. 214 , & ouvrir les boutons , comme je l'ai conseillé dans la petite vérole naturelle §. 216. En général , la petite vérole inoculée se traite tout comme la naturelle , dont elle ne diffère que dans le degré.

§. 581. Voilà tout ce que je crois devoir dire dans cet ouvrage sur cette opération , sur laquelle je me suis fort étendu ailleurs ; & je m'étendrai bien davantage dans la seconde édition de *l'inoculation justifiée*.

Depuis plus de vingt-ans que je l'emploie , je n'ai pas eu un seul malade dont la maladie ait eu le plus léger

danger, pas un seul qui ait eu des suites fâcheuses, & pas un seul qui ne m'ait toujours paru très-satisfait d'avoir été inoculé.

Elle a été employée beaucoup plus rarement, mais avec le même succès, à Zurich, à Berne (a), à Basle, à Neuchâtel, à Wintrethour, dans presque toutes les villes de ce pays.

Plus je l'exerce, plus je me convaincs de tous ses avantages, & de la futilité

(a) Il est mort un enfant de douze ans l'année dernière (1769) à Berne entre les mains d'un habile Médecin du voisinage qu'on avoit fait venir pour cette opération; mais ce n'est la faute, ni de l'inoculation, ni de l'inoculateur, à qui, malgré toutes les précautions qu'il prit pour être informé exactement, on laissa ignorer que l'enfant avoit eu pendant plus d'un an des dartres très-fortes, & qu'une coqueluche qu'il avoit eue dix-huit mois auparavant l'avoit jetté dans une espèce de fièvre étiq. Passant à Berne à cette époque j'avois été consulté, & je l'avois vu crachant du pus, & dans un état tel que je ne fus pas surpris en apprenant qu'il étoit mort d'une inflammation de poitrine dans le tems de l'éruption. La prévention qu'il ne pouvoit y avoir aucun risque à inoculer, & l'envie de faire inoculer un enfant chéri pour lequel on craignoit beaucoup la petite vérole naturelle, fit apparemment illusion aux parens sur le danger de cette réticence.

278 DE L'INOCULATION.

des objections de ses adversaires. La proscrire parce qu'elle ne détruit pas entièrement tout le danger d'une maladie très-cruelle, c'est manquer de sens; la proscrire ou la diffamer, parce qu'elle a été mal appliquée par des étourdis ou par des ignorans, c'est manquer d'équité, & se livrer à l'esprit de parti toujours aveugle & toujours mal-faisant.

Si quelque chose peut nuire actuellement à l'inoculation, c'est bien moins les objections de ses adversaires, objections dont on a démontré tant de fois la futilité, que les dissensions qui se sont élevées dans quelques endroits entre les inoculateurs, même sur la meilleure façon d'inoculer. Celle que je viens de décrire & que j'ai employée jusques à présent, avec le succès le plus heureux & le plus constant, est celle à laquelle je me tiendrai toujours, & sans blâmer aucune des autres, je crois après un examen réfléchi très-attentivement, dont je rendrai compte ailleurs, que c'est celle qui mérite la préférence. Je n'oserois peut-être pas le penser, & sûrement je ne le dirois pas, si j'en étois l'auteur, mais, c'est celle que les plus habiles inoculateurs Anglois & ceux de deçà la mer ont employée constamment, je n'ai fait que mar-

DE L'INOCULATION. 279

cher sur leurs traces, & les seuls changemens que j'aie faits à leur méthode sont 1°. d'avoir adouci la préparation en diminuant la quantité des purgations & l'austérité du régime; 2°. D'avoir toujours permis de sortir en plein air; jusques à l'éruption, à moins qu'il ne fit très-mauvais tems, aussi long-tems que les malades s'en faisoient plaisir & en avoient la force; 3°. D'avoir donné la plus grande attention à ce que, pendant tout le tems de la maladie, ils jouissent dans leur appartement d'un air frais, constamment renouvelé & en leur permettant de ressortir dès que le dessèchement se faisoit, plutôt même quand le tems est très beau. Il y a plus de singularité que d'avantage à braver toutes les intempéries des saisons; 4°. D'avoir moins purgé après la maladie & d'avoir accordé beaucoup plutôt la quantité d'alimens que l'appetit demandoit.

§. 582. L'on me permettra de rappeler ici une comparaison dont je me servis dans un ouvrage qui parut en 1759 (*lettre à Mr. de Haen*), & que de très-bons juges ont approuvée.

» Un destin irrévocable assujettit tous
 » les habitans d'un pays à passer une fois
 » en leur vie, sur une planche extrême-
 » ment étroite, sous laquelle coule un

» torrent profond , rapide & impétueux.
 » L'expérience de dix siècles a appris que
 » de dix personnes qui passent , il y en
 » a au moins une qui tombe & qui est
 » noyée ; sans parler de celles qui tom-
 » bent & qu'on peut sauver , mais qui ,
 » ayant été froissées contre les rocs , dont
 » le lit du torrent est rempli , conservent
 » souvent , pendant toute leur vie , des
 » infirmités qui leur font envier le sort
 » de ceux qui ont péri.

» Les mêmes observations , qui ont
 » prouvé le danger de ce passage , ont fait
 » connoître les causes qui le rendent si
 » dangereux. L'on a vu que plusieurs
 » tomboient par la peur de tomber ;
 » d'autres parce qu'ils étoient trop pe-
 » sans & qu'ils donnoient à la planche
 » de faux mouvemens ; de troisièmes ,
 » parce qu'ils étoient attaqués , en pas-
 » sant , de vertiges , de défaillance , d'un
 » accès d'épilepsie ; de quatrièmes , parce
 » que la planche étoit couverte de gla-
 » ce ; de cinquièmes étoient renversés
 » par un orage violent ; d'autres périf-
 » soient parce qu'ils avoient entrepris ce
 » voyage de nuit ; plusieurs femmes en-
 » ceintes tomboient , par la difficulté
 » qu'elles ont à conserver leur corps en
 » équilibre , & à voir l'endroit où elles
 » doivent poser le pied : un grand nom-

DE L'INOCULATION. 281

» bre étoit victime des conseils que
 » des gens bien intentionnés, & mal
 » instruits, comme il en est tant, leur
 » donnoient.

» Quelqu'un réfléchit & dit, puisque
 » le passage n'est pas nécessairement mor-
 » tel, mais que ce sont les circonstances
 » accidentelles qui le rendent si dange-
 » reux; puisque nous devons tous le pas-
 » ser, & que quand nous l'avons passé
 » une fois, il est très-rare que nous le
 » passions une seconde fois; établissons
 » que tout le monde passera dans une
 » époque déterminée par l'absence des
 » circonstances défavorables, & la pré-
 » sence des heureuses. 1°. Avant que
 » de connoître le danger. 2°. Avant que
 » d'être devenu trop pesant. 3°. Dans
 » un tems où l'on n'aura point à crain-
 » dre, en route, quelque accès de mala-
 » die. 4°. Lorsqu'il n'y aura point de gla-
 » ce sur la planche, & qu'il ne fera point
 » d'orage. 5°. En plein jour. 6°. Les fem-
 » mes passeront toujours avant que de
 » pouvoir être enceintes. 7°. Tout le
 » monde passera sous la direction d'un
 » bon guide, qui déterminera le tems
 » du passage. Tous les gens sensés, tous
 » les bons citoyens, sentiront l'utilité
 » de ce projet, on l'exécutera, & l'on
 » trouvera qu'il a le plus heureux succès,

282 DE L' INOCULATION

» qu'au lieu d'une dixième partie des pas-
 » sans qui périssoit, il n'en périt pas un
 » sur deux cent. Les choses étant dans
 » cet état, pense-t-on qu'un pere raison-
 » nable, qui aimeroit véritablement ses
 » enfans, ne crût pas remplir un devoir,
 » & ne suivit pas les mouvemens d'une
 » tendresse éclairée en leur faisant pas-
 » ser la planche, à l'époque favorable,
 » au risque d'un sur deux cent, plutôt
 » que d'attendre que le hazard les y con-
 » duisit au risque d'un sur dix, Si cette
 » comparaison est juste, il me semble
 » qu'il est difficile de résister à la consé-
 » quence ».

De l'inoculation de la rougeole.

§. 583. J'ai dit plus haut, §. 229, qu'on a aussi inoculé la rougeole, & je dois parler ici de cette méthode, dont on a l'obligation à Mr. Fr. H O M E, célèbre Médecin, aujourd'hui Professeur en Médecine à Edimbourg, où la rougeole est souvent très fâcheuse, & où, lors même qu'on la regarde comme assez bénigne, elle emporte la douzième partie des malades.

Mr. H O M E espéra en inoculant, 1°. de diminuer, & même d'éloigner absolument la mortalité; 2°. de prévenir la

toux qui fait cruellement souffrir les malades & qui dépend de ce que la première impression du venin se fait sur le poulmon où il est porté avec l'air ; 3°. d'empêcher les maux d'yeux , & les autres suites funestes , que la rougeole ne laisse que trop souvent après elle. Il a eu le plaisir de voir l'événement répondre à ses espérances.

§. 584. Comme il n'y a point de pus dans la rougeole , Mr. H O M E a employé le sang même pour la transmettre ; pour cela , il fait faire une incision très-légère à la peau d'une personne qui a cette maladie , dans l'endroit le plus chargé de boutons , & dans le tems qu'il sont le plus animés ; il trempe un peu de coton dans le sang qui coule , & c'est ce coton dont il se sert pour donner la rougeole. Il fait deux incisions comme dans la petite vérole , mais un peu plus profondes , puisqu'il veut qu'elles saignent , & qu'on les laisse saigner un quart d'heure avant que d'appliquer le coton. Quand cette application est faite , le pansement se fait tout comme dans l'inoculation de la petite vérole , à cette seule différence près , qu'on laisse le coton pendant trois jours avant que de l'ôter , mais je suis porté à croire que ce long

284 DE L'INOCULATION.

sejour du coton, & la profondeur des plaies sont superflus.

§. 585. Mr. H O M E fit sa premiere inoculation le 21 Mars 1758, sur un enfant de sept mois qui avoit beaucoup d'éruptions à la tête & même sur tout le corps, & un écoulement derriere les oreilles, mais qui d'ailleurs se portoit très-bien : il l'inocula avec du coton imbibé deux jours auparavant.

L'enfant commença à être malade le 27, qui étoit le septieme jour de l'opération; il eut un peu de fièvre, de chaleur, d'inquiétude, éternua quelquefois, ne toussa en tout que six ou sept fois, & n'eut aucun mal aux yeux. L'éruption commença le 29, & sécha le 3 Avril: la maladie de la peau se guérit parfaitement, l'enfant se porta très-bien.

§. 586. Une suite d'autres observations ont appris à Mr. H O M E, 1°. qu'on ne doit pas employer du sang gardé plus de dix jours; il paroît qu'il a perdu sa force. 2°. Que le tems où le virus commence à se développer, c'est le sixieme ou le septieme jour; ce tems paroît plus fixe que dans la petite vérole. 3°. Que la rougeole inoculée est beaucoup plus douce que la naturelle; l'on n'en meurt point; la fièvre, l'inflammation, l'inquiétude ne parviennent point au même

degré ; plusieurs malades ne toussent point du tout , les autres très-peu ; & l'on ne voit point de ces maladies de langueur qui succèdent si souvent à la rougeole naturelle. Quoiqu'il y ait autant d'éternuement , & que l'écoulement des yeux soit quelquefois aussi considérable , pendant la force de la maladie , ils sont entièrement guéris dès que la rougeole est sèche.

Les plaies ne suppurent pas aussi long-tems que dans la petite vérole inoculée.

§. 587. L'on voit , par tout ce qui a été dit , que dans les pays où la rougeole est aussi fâcheuse qu'en Ecosse , c'est un devoir de la faire inoculer. Dans ceux où elle est plus bénigne , l'introduction de cette pratique est moins nécessaire , mais elle seroit aussi très-utile puisqu'elle épargne aux enfans une toux très-fâcheuse , & toutes les suites auxquelles ils sont exposés dans tous les pays.

§. 588. Comme le grand danger de la rougeole vient de l'inflammation des poulmons , que cette inflammation dépend du venin déposé sur cet organe , & qu'on prévient ce dépôt en appliquant ce venin sur une partie extérieure , on sent que l'inoculation tire ici son plus grand avantage d'elle-même sans avoir

autant besoin de ceux de la préparation que la petite vérole. On ne doit cependant point les perdre de vue ; mais comme cette préparation est fondée sur les mêmes principes que celle pour la petite vérole , il est inutile de répéter ici ce que j'en ai dit plus haut.

CHAPITRE XXXIV.

Des maladies de langueur.

§. 589. **J**E ne me propose point de traiter des maladies de langueur ou chroniques , & je ne destine ce chapitre qu'à donner quelques directions , qui , dans certains cas , peuvent en prévenir la formation , & dans d'autres en arrêter les progrès , ou en diminuer les accidens.

§. 590. Les maladies de langueur ont plusieurs causes différentes ; & la même cause produit des maladies très-différentes , suivant la partie qu'elle attaque. Il y a peu de parties dans lesquelles il n'y ait quelquefois des pierres , ou qui n'aient été trouvées squirreuses ; mais les pierres & les squirres produisent des symptômes très-différens dans les poulmons ,

dans le foie , dans les reins. Je ne parcourrai point toutes ces causes ; je dirai un mot de quelques unes des plus fréquentes & de quelques maladies les plus communes.

§. 591. Il y a des personnes qui naissent très-foibles , & avec une constitution délicate , qu'elles conservent toute leur vie ; elles manquent de force , elles ne jouissent jamais d'un parfait bien-être , parce qu'étant extrêmement sensibles à toutes les impressions , les causes les plus légères les jettent dans le mal-aïse. La plus petite erreur dans la qualité ou dans la quantité des alimens , les changemens de tems , un peu trop de fatigue , la plus petite altération dans leur sommeil , le plus léger trouble de leur ame , produisent , sur le champ , un changement considérable dans leur santé ; & sans avoir des maladies caractérisées , elles ne se portent jamais bien.

§. 592. La façon dont on élève les enfans peut beaucoup contribuer à réparer ce vice de leur constitution native , & l'on peut rendre très-sains des enfans nés très foibles. Je donnerai peut-être , un jour , le résultat d'un grand nombre d'observations sur cet objet important ; je me borne actuellement à ren-

voyer à ce que j'en ai dit dans le chapitre XXVII.

Quand l'art n'a pas cherché, dès la première enfance, à donner les forces que la nature a refusées, (ce qui arrive souvent, parce qu'au lieu de voir que les enfans ne sont que foibles, on juge qu'ils sont malades, on les traite comme tels, & on les affoiblit par les remèdes,) il est très-difficile, pour ne pas dire plus, de procurer une santé tolérable. Le conseil le plus utile que je crois pouvoir donner aux personnes qui sont dans ce cas-là, c'est d'éviter l'écueil contre lequel elles échouent presque toutes, l'espérance de se guérir par les remèdes.

La foiblesse ouvre la porte à toutes les infirmités, elles cherchent à les combattre toutes successivement, & cela souvent par des remèdes très-oppoés, dont le seul effet certain, c'est de les affoiblir journellement davantage; elles augmentent par là le nombre de leurs maux, & se réduisent enfin à l'état le plus triste. Les saignées, les émétiques, les purgatifs sont pour elles des moyens de destruction, puisque leur seul but, par rapport à leur santé, doit être d'augmenter leur forces, & que tous ces secours les diminuent: mais elles ne peuvent espérer de réussir que par des moyens

moyens doux , longtems continués , & par des attentions de régime plutôt que par des remedes.

La sobriété doit être leur premiere loi. Des organes foibles , dont l'action est toujours languissante , peuvent peu digérer , & peu dissiper ; si on leur donne des alimens au delà de leurs forces , ils en sont surchargés & deviennent malades. Non-seulement ils doivent se contenter d'une fort petite quantité d'alimens , mais ils doivent les choisir simples , & faire le moins de mélanges qu'il est possible. Le meilleur pain pris très-moderément , des viandes tendres ou rôties , ou cuites avec très-peu d'eau , mais jamais bouillies , des œufs très-frais , du lait si leur estomac le digere , du poisson , des écrevisses , doivent être la base de leur nourriture ; il faut y joindre journellement quelques légumes ou quelques fruits , mais plutôt comme assaisonnement que comme aliment , & seulement ce qu'il en faut pour prévenir le dégoût , & éviter les dangers d'une diete entièrement composée de viande , ou au moins de substances animales.

Les alimens gras , salés , fumés , venés , visqueux , pâteux , sont au dessus des forces de leur estomac , & de leurs

autres viscères. Les acides les affoiblissent.

Elles doivent être en garde contre une boisson trop abondante qui augmente la foiblesse. L'eau pure est la boisson qui leur convient le mieux : quand elles vivent dans les lieux où l'eau est mauvaise, elles peuvent y suppléer par quelque tisane légèrement amère ; celle de racine de genévrier peut tenir lieu de toutes les autres. Toutes les infusions bues chaudes, quelque vantées qu'elles puissent être, & toutes les liqueurs, sous quelque nom qu'elles se produisent, leur sont nuisibles, quoique différemment. Les vins qui ne sont ni acides, ni spiritueux, mais huileux, nourrissans, fortifiens, pris de tems en tems à petite dose, sont la seule boisson artificielle dont elles doivent faire usage.

Leur souper doit être léger, & elles doivent se coucher de bonne heure & se lever matin ; rien ne contribue plus efficacement à réparer les forces.

Elles doivent fuir l'air chaud & l'air renfermé, l'inaction les tue, & après la sobriété, les deux moyens efficaces de rétablissement pour elles, c'est de vivre beaucoup en plein air, & de prendre beaucoup de mouvement sans cependant se fatiguer trop tout à coup. Tous les

jeux d'exercice , tous les travaux de la campagne , les promenades à cheval , leur sont très salutaires.

Je fais que souvent ces personnes craignent l'air , vivent renfermées , & font , d'une chambre bien calfeutrée , un tombeau dans lequel elles végètent fort misérablement , enveloppées de pelisses d'un bout de l'année à l'autre , ne se nourrissant que de soupes , & ne s'abreuvant que d'eau chaude. Elles se révolteront en entendant proposer le genre de vie que je viens de décrire ; mais je ne leur demande que le courage d'en faire un essai ; j'ose assurer qu'au bout de quelques semaines elles ne penseront plus à le quitter.

Il ne leur faut que peu de remèdes. Si leur estomac se trouve embarrassé , elles peuvent , trois ou quatre fois par an , prendre un peu de rhubarbe , & dans l'entre-deux elles peuvent fréquemment prendre de la limaille de fer , ou plutôt de la poudre N^o. 54. le kina , les eaux minérales ferrées , pendant longtems , mais à petites doses ; les bains froids , peuvent aussi leur être quelquefois très utiles : & l'on voit que ce traitement est le même que j'ai indiqué pour les personnes catarrheuses , §. 135.

§. 563. J'ai supposé dans l'article pré-

cèdent, que ces enfans foibles n'étoient que foibles : si la foiblesse est l'effet de la corruption des humeurs, s'ils ont été formés & nourris d'un sang empoisonné, la façon de vivre la plus sôbre & la plus réglée leur est indispensablement nécessaire; mais seule elle ne peut pas les guérir, & il faut employer, de très-bonne heure, & dès les premières semaines de leur enfance, si l'on trouve déjà à cette époque, ce qui arrive souvent, des signes qui caractérisent l'espèce de vice dont leurs humeurs sont atteintes, il faut, dis-je, employer, dès les premières semaines de leur enfance, les remèdes les mieux indiqués. Leur succès est d'autant plus sûr qu'on les emploie plutôt; il est plus aisé à cette époque de détruire la cause du mal; & d'ailleurs quand on seroit aussi sûr de la détruire quelques années après, son action pendant les premières années de la vie endommage inévitablement la santé, & les maux qu'elle produit sont quelquefois irréparables. J'ai cru devoir donner ici ce conseil, aux parens assez vertueux pour s'avouer à eux-mêmes, & à un Médecin honnête & éclairé, leurs fautes ou leur malheur, & pour ne pas sacrifier la santé & le bonheur de leurs enfans à une fausse honte. Mais je ne puis entrer

dans aucuns détails ; ils ne peuvent pas être abrégés , & ne sont pas de nature d'ailleurs à être saisis par les personnes dont la médecine n'est pas la vocation.

§. 594. Des personnes nées fortes peuvent tomber dans la plus grande foiblesse par plusieurs raisons. Des maladies aiguës souvent réitérées, des hémorragies abondantes , & par là même les couches fréquentes, les fausses couches, les blessures considérables, des excès en tout genre, de longues fatigues, une fuite de chagrins, un long usage de mauvais alimens, un long séjour dans un air malsain, ont souvent réduit les personnes les plus vigoureuses à l'état de foiblesse dont j'ai déjà parlé : il demande les mêmes soins & les mêmes attentions indiquées dans le §. 593 : mais on a beaucoup plus d'espérance de réussir, que quand la foiblesse est un vice de naissance.

§. 595. Le dérangement des digestions, ou l'affoiblissement des organes qui servent à cette fonction, est, après la foiblesse générale, une des principales causes des maladies de langueur. Si l'on fait attention que l'estomac est la partie qui souffre immédiatement de toutes les erreurs qu'on commet dans la quantité, la qualité, le mélange des alimens & des boissons, erreurs qui sont innom-

brables & dont presque personne n'est exempt ; on comprendra combien il est aisé qu'il se dérrange, si l'on réfléchit à l'importance de ces fonctions, on comprendra quelles fâcheuses suites ce dérangement doit avoir. Les dérangemens de l'estomac sont funestes à la santé, mais ils ne sont pas tous de la même espèce, ni près de là : il y en a de très-oppoſés les uns aux autres ; & les conseils généraux qu'on peut donner avec quelque confiance se réduisent à un assez petit nombre.

C'est dans ce cas que l'observation de la diete est la plus importante. Le régime ne peut pas être trop simple ; la mastication la plus exacte doit diminuer l'ouvrage de l'estomac. Tous ceux qui l'ont foible doivent éviter les alimens gras, salés, fumés, venés, visqueux ; les crèmes, les pâtisseries, les fritures, les viandes de cochon, d'oie, de canard, de fauve, & en général tous les alimens, qui, sans être indigestes, les auront incommodés plusieurs fois, puisque les estomacs foibles sont sujets à des bizarreries qui font qu'entre plusieurs alimens qui paroissent avoir les mêmes qualités, & être également digestibles, il s'en trouve qui les incommoquent assez constamment.

Il est aussi important , pour les personnes dont je parle , de régler la quantité que le choix des alimens ; elles doivent être sur-tout fort attentives à ne jamais manger , qu'elles ne sentent que les derniers alimens qu'elles ont pris sont entièrement digérés. Elles ne doivent boire que de l'eau , & sur-tout elles doivent s'astreindre à souper très-peu. Je répéterai ce conseil plus d'une fois dans la suite de ce chapitre , & je ne puis trop le répéter , parce qu'il est de la plus grande importance , non-seulement dans les maladies particulières des organes de la digestion , mais encore dans le plus grand nombre des maladies de langueur qui les dérangent toujours plus ou moins , & qui altèrent aussi le sommeil. Dans cet état , un souper trop considérable produit deux maux : premièrement , il ne se digère pas ; en second lieu , il trouble le sommeil ; de là tous les maux qui résultent des mauvaises digestions , & d'un mauvais sommeil : pendant la nuit , l'agitation , la fièvre , le mal de tête ; le lendemain le mal-aise , la foiblesse , par-là même l'augmentation du mal ; au lieu qu'un souper proportionné à la foiblesse de l'estomac se digère bien , & laisse jouir d'un sommeil tranquille : & comme de bon-

nes digestions , & un bon sommeil , sont les deux grands moyens de réparation que la nature a donnés aux hommes , on sent combien il est important de les conserver le plus qu'il est possible.

§. 596. Non-seulement les maladies aiguës affoiblissent , & si elles sont fréquentes rendent valétudinaires , mais elles jettent aussi dans les maladies chroniques les plus caractérisées , en laissant dans le corps ces dérangemens qui les produisent. Cela arrive comme je l'ai déjà dit §. 25 , ou quand elles ont été négligées dans les commencemens , ou quand elles ont été mal traitées , ou , quelquefois , quand elles ont été si violentes que tous les secours n'ont pu qu'empêcher qu'elles devinssent mortelles , sans pouvoir parvenir à une guérison complete.

L'on peut ranger sous deux classes les désordres que laisse après elle une maladie aiguë mal guérie , & qui deviennent cause de maladie de langueur , ou un principe de corruption dans la masse générale des humeurs , ou un vice dans qu'elque organe particulier. Je n'entrerai pas dans une énumération des différens désordres renfermés dans ces deux classes générales : je ne parlerai que des trois plus fréquens , un principe de sup-

puration dans le sang, la corruption de la bile, l'obstruction de quelque viscere; après avoir de nouveau averti combien il est important de soigner les maladies aiguës dès les commencemens, de les bien soigner, & de ne point les abandonner qu'elles ne soient entièrement guéries.

§. 597. Si un malade qui relève d'une maladie aiguë ne recouvre ni l'appétit, ni le sommeil, ni les forces, s'il éprouve souvent du mal-aise, s'il est inquiet, il est certain que la maladie a été terminée imparfaitement; & l'on doit, sans différer, s'adresser à une personne en état de distinguer le mal dont on est affecté, & d'y remédier, pour en prévenir les suites pendant qu'il en est, peut-être, encore tems; mais malheureusement on néglige ces premiers germes des maladies les plus cruelles, ou, ce qui est encore plus fâcheux, on les traite sans réflexion & sans méthode, par des purgatifs acres réitérés, ou par d'autres remèdes violens, qui affoiblissent le malade & fortifient la cause de la maladie, ou par des stomachiques échauffans qui, bien loin de produire l'effet qu'on en attend, augmentent la fièvre & le dégoût.

§. 598. Des frissons fréquens, sur-tout

le soir, une petite toux, des sueurs abondantes pendant la nuit, une augmentation rapide de maigreur, des momens de chaleur incommode, sur-tout après avoir mangé, un pouls toujours fréquent, font présumer que le sang est infecté de pus; & c'est une suite fréquente des maladies inflammatoires. S'il y a une vomique dans le poulmon, on la reconnoitra par les symptômes décrits §. 67 & 68.

§. 599. Une autre suite des maladies aiguës, sur-tout putrides, c'est, comme je l'ai dit, une altération considérable de la bile, qui acquiert, pendant la fièvre, un principe de corruption qu'elle ne peut plus perdre. Un dégoût insurmontable pour les alimens, mais sur-tout pour les viandes, une inquiétude continuelle, un sentiment incommode dans le voisinage de l'estomac, le teint presque toujours un peu jaune, une insomnie totale, des selles très-irrégulières, souvent une diarrhée fétide, sont des symptômes qui accompagnent ordinairement cet état.

§. 600. Si une fièvre mal guérie laisse un endurcissement dans quelque partie; une douleur sourde, ou plutôt un sentiment de pesanteur dans cette partie, joint aux signes qui font connoître que

ses fonctions se font moins bien qu'à l'ordinaire, & à ce sentiment inexprimable qu'on éprouve quand on ne se porte pas bien; sans avoir cependant autant de fièvre, d'inquiétude & de dégoût que dans les deux maladies précédentes, §. 599 & 600, sont les symptômes qui le font connoître. Dans plusieurs cas le tact fournit la preuve la plus sûre de l'obstruction; il en fait connoître la situation, l'étendue, le degré.

§. 601. Quand on a lieu de croire qu'il y a du pus dans le sang, ou que la bile est corrompue, l'on ne doit vivre que de végétaux, tels que différentes especes de racines, de farinaux, d'herbages, de fruits; on ne doit boire que de l'eau, ou du petit-lait, ou de l'eau rendue acide avec un peu de jus de citron ou d'esprit de vitriol. Les mouvemens violens ou un mouvement trop continué nuisent dans ces deux cas, en augmentant la fièvre & en hâtant par là la corruption des humeurs.

§. 602. Quoique l'endurcissement de quelque viscere, §. 601, soit moins fâcheux que ces deux autres maladies, & qu'on voit tous les jours des personnes qui en sont attaquées, & qui vivent très-long-tems sans en être que très-peu affectées, il arrive aussi souvent, que ve-

nant à faire des progrès considérables ; non-seulement les fonctions de l'organe attaqué sont entièrement dérangées ; mais celles des parties voisines se dérangent aussi par l'irritation & la compression qu'elles souffrent ; & il en résulte une foule de maladies chroniques, les plus cruelles & les plus incurables : c'est une des causes les plus fréquentes des hydro-pisies. La guérison de ces tumeurs demandent beaucoup d'attention de la part du Médecin, & beaucoup de patience. & de constance dans l'usage des remèdes, de la part du malade. Le régime doit être composé de végétaux, sur-tout d'herbes, & de fruits fondants, & d'un peu de viande tendre ; l'on doit être très-réservé sur l'usage des acides proprement dits, pris seuls ou à grosses doses, & éviter absolument tous les alimens que j'ai déconseillés plus haut §. 596. Le petit-lait N^o. 17, les pilules N^o. 18, & celles N^o. 57, plusieurs eaux minérales, les jus des plantes chicoracées, sont des remèdes très-bien indiqués, & qui ont souvent produit de très-bons effets.

§. 603. Ces endurcisseimens des viscères, ce principe de pus dans le sang, & cette corruption de la bile se forment souvent sans avoir été précédés par une maladie aiguë : on les reconnoitra aux

mêmes symptômes que j'ai déjà indiqués.

§. 604. Les maladies des nerfs forment plus de la moitié des maladies de langueur ; les personnes qui en sont atteintes peuvent trouver quelques directions, pour en modérer les accidens & en rallentir les progrès, §. 500, 501, 502, 503, 516, 517.

§. 605. Celles qui ont la respiration gênée, qui ne peuvent point marcher sans être oppressées, qui ont quelquefois un peu de toux, qui éprouvent de fréquentes palpitations sans être sujettes aux maux de nerfs, qui ne peuvent pas dormir quand elles ont la tête basse, ou dans un lit fermé, ou dans une chambre un peu chaude, ou qui se réveillent avec beaucoup d'angoisse après leur premier sommeil, les personnes, dis-je, chez lesquelles tous ou quelques-uns de ces symptômes se trouvent réunis, portent quelque vice dans la poitrine qui peut les conduire à des maladies très-graves & très-cruelles. Mais comme des symptômes, très-semblables en apparence, peuvent dépendre de plusieurs causes très-différentes & très-opposées, les seuls avis généraux que je puisse donner, c'est 1°. qu'il est encore plus important dans ces maladies, que

dans la plûpart des autres, d'y remédier de bonne heure. 2°. Qu'il est plus dangereux, dans ce cas que dans tout autre, de hazarder des remèdes ou violens, ou mal indiqués. 3°. Qu'il est de la plus grande importance d'observer le régime le plus exact, & de se réduire à une très-petite quantité d'alimens les plus simples, à ne boire que de l'eau, à ne souper presque point, & à éviter également l'inaction & les exercices trop violens.

§. 606. Je n'étendrai pas davantage ce chapitre, mais je le finirai, en répétant (on ne doit pas craindre les répétitions dans un ouvrage comme celui-ci) que les maladies les plus graves commencent par les plus légères incommodités, quelquefois par un coup ou par une chute auxquels on n'a pas fait assez d'attention, (voyez §. 442, 453), que par là même quand une incommodité quelconque, qui a son siège dans les parties intérieures, reparoît souvent, que quand quelque fonction est souvent dérangée, que quand quelque évacuation ne se fait pas, comme elle devrait se faire, on doit d'abord chercher à y remédier; que les remèdes pris sans direction & sans méthode sont très-souvent mortels, font ordinairement beaucoup de mal, & ne font jamais de bien que par un hazard sur

lequel il est insensé de compter ; enfin , qu'une très-grande sobriété , une grande modération dans les mouvemens de l'ame , & une vie active sans excès , sont les seuls remedes qui puissent convenir dans toutes les maladies de langueur.

CHAPITRE XXXV.

Des Charlatans, & des Maïges.

§. 607. **I**L me reste à parler d'un fléau qui fait plus de ravage que tous les maux que j'ai décrits , & qui , tant qu'il subsistera , rendra inutiles toutes les précautions qu'on prendra pour la conservation du peuple : ce sont les Charlatans. J'en distinguerai de deux especes ; les Charlatans passans , & ces faux Médecins de villages , tant mâles que femelles ; connus dans ce pays sous le nom de *Maïges* , & qui le dépeuplent sourdement.

Les premiers , sans visiter des malades , débitent des remedes dont quelques-uns ne sont qu'extérieurs & ne font pas toujours du mal ; mais les intérieurs sont très-souvent pernicioeux. J'en ai vu les effets les plus cruels , & il ne

passé point de ces misérables , dont l'entrée au pays ne coute la vie à quelques-uns de ses habitans. Ils nuisent encore d'une autre façon , en emportant une grande quantité d'argent comptant , & en enlevant annuellement quelques milliers de francs à cette partie des habitans pour qui l'argent est le plus précieux. J'ai vu , avec douleur , le laboureur & l'artisan , dénués des secours les plus nécessaires à la vie , emprunter de quoi acheter chèrement le poison destiné à combler leur misère , en aggravant leurs infirmités , & souvent en les jettant dans des maux de langueur , qui réduisent toute une famille à la mendicité.

§. 608. Un homme ignorant , fourbe , menteur , & impudent , séduira toujours le peuple grossier & crédule , incapable de juger de rien , de rien apprécier , qui sera éternellement la dupe de quiconque aura la bassesse de chercher à éblouir ses sens , & qui par là même sera friponné par les Charlatans , tant qu'on les tolérera. Mais le Magistrat , son tuteur , son protecteur , son pere , ne devoit-il pas le soustraire à ce danger , en prohibant sévèrement l'entrée de ce pays , où les hommes sont précieux & l'argent rare , à des hommes pernicioeux , qui

détruisent les uns & emportent l'autre , sans pouvoir jamais y faire le plus petit bien. Des raisons aussi fortes peuvent-elles permettre de différer plus long-tems leur exil , puisqu'il n'y a pas la plus petite raison de les admettre ?

§. 609. Les Maïges n'emportent pas , il est vrai , l'argent du pays comme les Charlatans passans ; mais le ravage qu'ils font parmi les hommes est continuel , & par là même , immense ; & chaque jour de l'année est marqué par le nombre de leurs victimes. Ils friponnent d'ailleurs cruellement le peuple , en lui vendant souvent dix fois au dessus de leur valeur les remèdes avec lesquels ils l'empoisonnent.

Sans aucune connoissance , sans aucune expérience , armés de trois ou quatre remèdes , dont ils ignorent aussi profondément la nature que celle des maladies dans lesquelles ils les emploient , & qui , étant presque tous violens , sont véritablement un glaive dans la main d'un furieux , ils empirent les maux les plus légers , & rendent , à coup sûr , mortels ceux qui sont un peu plus graves , mais qui se feroient guéris si on les eût seulement abandonnés à la nature ; à plus forte raison , s'ils avoient été bien traités.

§. 610. Le brigand , qui assassine au milieu d'un grand chemin , laisse au moins la double ressource de se défendre & d'être secouru ; mais l'empoisonneur , qui surprend la confiance du malade & le tue , est cent fois plus dangereux , & aussi punissable.

L'on signale les bandes de voleurs qui s'introduisent dans le pays ; il seroit encore plus à souhaiter qu'on eût un rôle de tous ces faux Médecins de l'un & de l'autre sexe , & qu'on en publiât la description la plus exacte , accompagnée de la liste de leurs exploits sanglans. L'on inspireroit , peut-être par-là une frayeur salutaire au peuple , qui ne s'exposeroit plus à être la victime innocente de ces boureaux.

§. 611. Son aveuglement , sur cette double espece d'êtres mal-faisans , est inconcevable. Celui qu'il a en faveur des charlatans l'est cependant moins , parce que ne les connoissant pas , il peut leur supposer une partie des talens & des connoissances qu'ils s'arrogent. Il faut donc l'avertir , & on ne peut trop le lui redire , que , malgré l'appareil pompeux dont quelques-uns se parent , ce sont toujours des hommes vils , qui , incapables de gagner leur vie par aucun travail honnête , ont fondé leur

subsistance sur leur propre impudence & son imbécille crédulité; qu'ils n'ont aucune connoissance; que leurs titres & leurs patentes sont sans aucune autorité, parce que, par un misérable abus, ces actes sont devenus une denrée de commerce, qu'on obtient à très-vil prix, tout comme le sur-tout galonné qu'ils achètent à la friperie; que leurs certificats de guérisons sont chimériques ou faux; & qu'enfin, quand sur le nombre prodigieux de gens qui prennent leurs remèdes, il y en auroit quelques-uns de guéris, & il est presque physiquement impossible que cela n'arrive pas, il n'en seroit pas moins vrai que c'est une espèce destructive. Un coup d'épée dans la poitrine, en perçant un abcès, sauva un homme que ce mal auroit tué; les coups d'épée n'en sont pas moins mortels. Il n'est point étonnant même que ces gens-là (je dis la même chose des Maïges, qui tuent des milliers de gens, que la nature seule, ou aidée des secours de la médecine, auroit sauvés, guérissent de tems en tems un malade qui a été entre les mains des plus habiles Médecins. Souvent les malades de l'ordre de ceux qui s'adressent aux gens de cet acabit, soit qu'ils ne veuillent pas s'astreindre au traitement qu'exige leur maladie, soit

que, rebuté par leur peu de docilité, le Médecin ne leur continue pas ses conseils, vont chercher des gens qui leur promettent une guérison prompte, & hazardent des remèdes qui en tuent plusieurs, & en guérissent un qui se trouve la force de résister, un peu plus vite que ne l'auroit fait un Médecin. Il ne feroit que trop aisé de se procurer, dans toutes les paroisses, des catalogues qui mettroient sous les yeux la vérité de toutes ces propositions.

§. 612. Le crédit de ce charlatan de foire, que cinq ou six cents payfans entourent, *grands yeux ouverts, gueule béante*, & se trouvant fort heureux qu'il veuille bien leur friponner leur nécessaire, en leur vendant, quinze ou vingt fois au delà de sa valeur, un remède, dont la plus grande qualité feroit d'être inutile; le crédit, dis-je, de ce fripon toléré tomberoit bientôt, si l'on pourroit persuader à chacun de ses auditeurs, ce qui est exactement vrai, qu'à un peu de souplesse près dans la main, il en fait tout autant que lui; & que, s'il peut acquérir son impudence, il aura dans un moment la même habileté, & méritera la même réputation & la même confiance.

§. 613. Si le peuple raisonnoit, il se-

roit aisé de le défabuser : mais ceux qui le conduisent doivent raisonner pour lui. J'ai déjà prouvé le ridicule de sa confiance aux charlatans proprement ainsi dits : celle qu'il a pour les Maïges est encore plus insensée.

L'art le plus vil s'apprend ; l'on n'est savetier, l'on ne raccommode de vieux morceaux de cuir, que quand on a fait un apprentissage ; & l'on n'en fera point pour l'art le plus nécessaire, le plus utile, le plus beau ! L'on ne confie une montre, pour la raccomoder, qu'à celui qui a passé bien des années à étudier comment elle est faite, & quelles sont les causes qui la font bien aller, & qui la dérangent, & l'on confiera le soin de raccommoder la plus composée, la plus délicate, & la plus précieuse des machines, à des gens qui n'ont pas la plus petite notion de sa structure, des causes de ses mouvemens, & des instrumens qui peuvent la rétablir.

Qu'un soldat, chassé de son régiment à cause de ses coquineries, ou qui a déserté par libertinage ; qu'un banqueroutier, qu'un ecclésiastique flétri, qu'un barbier ivrogne, qu'une foule d'autres person- nages aussi vils, viennent afficher qu'ils remontent les bijoux dans la perfection, s'ils ne sont pas connus, si l'on ne voit

pas de leur ouvrage, si l'on n'a pas des témoignages authentiques de leur probité & de leur habileté, personne ne leur confiera pour quatre sols de pierres fausses : ils mourront de faim. Mais qu'au lieu de se faire jouaillier, ils s'affichent Médecins, on achètera très-chèrement le plaisir de leur confier sa vie, dont ils ne tarderont pas à empoisonner les restes.

§. 614. Les plus grands Médecins, ces hommes rares, qui, nés avec les plus heureux talens, ont éclairé leur esprit dès leur plus tendre enfance, qui ont cultivé ensuite avec soin toutes les parties de la physique, qui ont sacrifié les plus beaux momens de leur vie à une étude suivie & assidue du corps humain, de ses fonctions, des causes qui peuvent les empêcher, & de tous les remèdes, qui ont surmonté le désagrément de vivre dans les hôpitaux parmi des milliers de malades; qui ont réuni à leurs propres observations celles de tous les tems & de tous les lieux : ces hommes rares, dis-je, ne se trouvent pas même tels qu'ils voudroient être, pour se charger du précieux dépôt de la santé humaine; & on le remettra à des hommes grossiers, nés sans talens, élevés sans culture qui souvent ne savent pas mên-

me lire, qui ignorent tout ce qui a quelque rapport à la Médecine, aussi profondément que les mœurs des sauvages asiatiques, qui n'ont veillé que pour boire, qui souvent ne font cet horrible métier que pour fournir à leur boisson, & ne l'exercent que dans le vin, qui ne se font faits Médecins que parce qu'ils étoient incapables d'être quelque chose ! Une telle conduite paroitra, à tout homme sensé, le comble de l'extravagance.

Si l'on entroit dans l'examen des remèdes qu'ils employent, si on les comparoit aux besoins des maladies, à qui ils les ordonnent, on seroit saisi d'horreur, & l'on gémiroit sur le sort de cette infortunée partie du genre humain, dont la vie, si importante à l'Etat, est misérablement confiée aux plus meurtriers des êtres.

§. 615. Quelques-uns d'eux, sentant bien le danger de l'objection tirée du manque d'études, ont cherché à la prévenir, en répandant parmi le peuple un préjugé qui n'est que trop accrédité aujourd'hui ; c'est que leurs talens pour la Médecine sont un don surnaturel, fort supérieur, par là même, à toutes les connoissances humaines. Ce n'est point à moi à montrer l'indécence, le crime,

l'irréligion d'une telle fourberie ; ce feroit empiéter fur les droits de Messieurs les Pasteurs ; mais qu'il me soit permis de les avertir , que cette branche de superstition , ayant les suites les plus cruelles , mérite toute leur attention ; & en général , il seroit d'autant plus à souhaiter qu'on combattit la superstition , qu'un esprit imbu de préjugés faux n'est pas propre à recevoir une doctrine véritable. Il y a des scélérats qui espérant de s'accréditer par la crainte autant que par l'espérance : ont poussé l'horreur jusqu'à laisser douter , s'ils tenoient leur puissance du ciel ou de l'enfer. Voilà les hommes qui disposent de la vie des autres.

§. 616. Un fait que j'ai déjà indiqué , & qu'on n'expliquera jamais , c'est l'empressement du payfan à se procurer les meilleurs secours pour ses bêtes malades. Quelque éloigné que soit le *Médecin vétérinaire* , ou l'homme qu'on croit tel , (car malheureusement il y en a encore trente mauvais pour un bon dans ce pays) s'il a beaucoup de réputation , il va le consulter , ou il le fait venir à tout prix ; quelque coûteux que soient les remèdes qu'il indique , s'ils passent pour les meilleurs , il se les procure ; mais dès qu'il s'agit de lui , de sa femme , de ses enfans , il se passe

se passe de secours, ou se contente de ceux qui s'offrent sous sa main, quelque pernicieux qu'ils soient, sans en être moins coûteux; car c'est une injustice criante que les sommes extorquées par quelques Maïges, ou aux patiens, ou, plus souvent, à leurs héritiers.

§. 617. L'on trouve, dans un excellent Mémoire sur la population de ce pays, une observation importante & qui démontre évidemment les ravages des Maïges; c'est que dans les années communes, la proportion entre le nombre des habitans d'un lieu & des morts n'est pas extrêmement différente à la ville & à la campagne; mais quand la même épidémie attaque la ville & les villages, cette différence est énorme, & le nombre des morts, comparé à celui des habitans dans le village, où le Maïge exerce son empire destructif, est infiniment plus grand que dans la ville.

Je trouve dans le second volume des Mémoires de la SOCIÉTÉ ECONOMIQUE de BERNE pour 1762, un autre fait également important, rapporté par un des plus éclairés observateurs qui travaillent pour ce Journal. " Il regne, *dit-il*, (à Cottens à la Côte) des pleurésies & des péripneumonies; il en est mort quelques payfans de ceux qui con-

» sultant les Maïges ont pris leurs reme-
 » des échauffans ; ceux qui ont suivi la
 » méthode opposée se sont presque tous
 » tirés d'affaire «.

§. 618. Je ne puis pas m'étendre plus long-tems sur cette matiere , dont l'amour de l'humanité m'a forcé à dire quelque chose , mais qui mériterait d'être traitée plus au long , & qui est de la plus grande conséquence. Il n'y a que les Médecins qui puissent se tranquilliser sur cet horrible abus , s'ils n'étaient animés que par des vues d'intérêt ; puisque les Maïges diminuent le nombre des consultants du peuple , qui ne sont pour eux qu'une occupation pénible. Mais quel est le Médecin assez vil , pour vouloir acheter quelques heures de tranquillité à un prix aussi cher & aussi odieux ?

§. 619. Après avoir montré le mal ; je souhaiterois de pouvoir indiquer des remèdes sûrs , mais cela est difficile.

Le premier, c'est peut-être d'avoir fait connoître le danger , & d'avoir fait tourner les yeux sur cet abus homicide qui joint aux autres causes de dépopulation tend à rendre ce pays désert.

§. 620. Le second , & , sans contredit , le plus efficace , est celui dont j'ai déjà parlé ; n'admettre aucun charlatan passant , & signaler tous les Maïges ; peut-

être même qu'il conviendrait de leur infliger des peines corporelles , comme elles ont été ordonnées en différens lieux par des Edits Souverains ; on devroit au moins les couvrir d'infamie , en suivant une pratique-usitée dans une grande ville de France. » Quand il se » trouvoit des Charlatans à Montpellier, » on étoit en possession de les mettre » sur un âne maigre & fâcheux , la tête » tournée vers la queue ; on les prome- » noit en cet état , par toute la ville au » bruit des huées des enfans & de la po- » pulace , les frappant , leur jettant des » ordures , les tiraillant de tous côtés , » & les maudissant « (a).

§. 621. Un troisiéme moyen , ce seroit des instructions pastorales sur cet objet. La conduite du peuple à cet égard est un vrai suicide , & il seroit important de l'en convaincre. Mais l'inefficace des exhortations réfléchies les plus fortes sur tant d'autres articles ne fait-elle point craindre le même sort pour celle-

(a) Une ordonnance publiée en 1766 défend tout exercice de médecine dans ce pays à ces être malfaisans , & prouve l'intention bienfaisante du Prince ; mais comme on ne tient point la main à l'exécution , elle devient inutile au peuple.

ci? L'usage a décidé qu'il n'y a aujourd'hui de vice qui exclue du titre & de la considération d'honnête-homme que le vol ouvert & caractérisé, & cela par cette raison simple, c'est que nous tenons à nos biens plus qu'à toute autre chose; l'homicide même est honnête dans un très-grand nombre de cas: peut-on espérer de persuader qu'il y a du crime à confier sa santé à des empoisonneurs, sous l'espérance de guérison? Un remède plus sûr, sans doute, ce seroit de faire sentir au peuple, ce qui est fort aisé, qu'il lui en coûtera moins pour être bien soigné que pour être bourrauté. L'appas du bon marché le ramènera beaucoup plus sûrement que l'aversion du crime.

§. 622. Le quatrieme remede, qui ne seroit sûrement pas inutile, ce seroit de retrancher des almanachs ces regles de Médecine Astrologique, qui contribuent continuellement à entretenir des préjugés dangereux, sur une science dans laquelle les plus petites erreurs sont funestes. Que de payfans morts, (je l'ai déjà dit,) pour avoir différé, rejeté, ou mal placé une saignée dans une maladie aiguë, parce que l'almanach le vouloit ainsi. N'est-il point à craindre, pour le dire en passant, que la même cause ne

nuise à leur économie ; & qu'en consultant la lune , qui n'a aucune influence , ils négligent les attentions relatives aux autres circonstances , qui en ont beaucoup ?

§. 623. Un cinquieme remede seroit l'établissement d'hôpitaux pour les malades , dans différentes villes du pays.

Il y a un grand nombre de moyens aisés , pour les fonder & les entretenir presque sans nouvelles dépenses , & les avantages qui en résulteroient seroient immenses ; d'ailleurs , quelque considérables que fussent les dépenses , en est-il de plus importantes ? Elles sont sans doute de devoir , & l'on ne tarderoit pas à s'appercevoir , qu'elles rapportent un intérêt réel plus fort qu'on ne pourroit l'espérer d'aucun autre emploi de l'argent. Il faut , ou admettre que le peuple est inutile dans un Etat , ou convenir qu'on doit pourvoir aux soins de sa conservation. Un Anglois respectable , qui après avoir tout vu avec beaucoup de soin , s'est occupé profondément & utilement des moyens d'augmenter les richesses , & le bonheur de ses compatriotes , se plaint , en Angleterre , pays du monde où les hôpitaux sont le plus multipliés , que le peuple malade n'est pas assez secouru. Que doit-ce être dans

les pays où il n'y en a point ? » Les fe-
 » cours de Chirurgie & de Médecine ,
 » trop abondans dans les villes , ne
 » sont point assez répandus dans les
 » campagnes ; & les payfans sont su-
 » jets à des maladies assez simples , mais
 » qui, faute de soins, dégénèrent en une
 » langueur mortelle. En proposant l'é-
 » tablissement des hôpitaux , je propose de
 les établir sur un tout autre plan qu'une
 multitude de grands hôpitaux très-
 vantés , qui sont moins , dans le fait, des
 hôpitaux que des cimetières où vont
 s'enterrer un grand nombre de gens, qui
 eussent été plus sûrement guéris en res-
 tant exposés dans les coins des rues sans
 autre ressource que l'eau fraîche qu'ils
 auraient prié les passans de leur pro-
 curer.

§. 624. Enfin , si l'on ne peut pas re-
 médier aux abus, (ceux qui regardent les
 Charlatans ne sont pas les seuls , & l'on
 ne donne pas ce nom à tous ceux qui
 le mériteroient ; (il seroit sans doute
 avantageux de détruire tout art méde-
 cinal. Quand les bons Médecins ne peu-
 vent pas faire autant de bien que les
 mauvais de mal , il y a un avantage réel
 à n'en point avoir. Je le dis avec con-
 viction , l'anarchie en Médecine est la
 plus dangereuse de toutes. Libre de toute

regle , & sans loix , cette science est un fléau d'autant plus affreux qu'il frappe sans cesse , & si l'on ne peut pas réparer le désordre , il faut ou défendre sous de rigoureuses peines l'exercice d'un art qui devient si funeste , ou , si les constitutions d'un Etat ne permettoient pas ce moyen violent , ordonner , comme dans les grandes calamités , des prières publiques dans tous les temples.

S. 625. Un autre abus , moins dangereux que ceux dont je viens de parler , qui ne laisse pas cependant de faire des maux réels , dont le moindre est de sortir beaucoup d'argent du pays , mais dont le peuple est moins la victime que les gens aisés , c'est l'imbécille aveuglement avec lequel on s'en laisse imposer par les pompeuses annonces de quelque remède universel , qu'on tire dispendieusement de l'étranger. Les personnes au dessus du commun peuple ne courent pas au Charlatan , parce qu'elles croiroient s'avilir , en se mêlant à la foule , mais si ce même Charlatan , au lieu de venir , s'étoit tenu dans quelque ville étrangère , si au lieu de faire afficher ses placards aux coins des rues , il les avoit fait insérer dans les mercuries ou dans les

gazettes, (a) si au lieu de vendre ses remèdes lui-même, il avoit établi des bureaux dans chaque ville, si au lieu de les vendre vingt fois au dessus de leur valeur, il avoit encore doublé ce prix; au lieu d'avoir les chalands du peuple, il auroit eu ceux du citoyen aisé, de tous les ordres, & presque de tous les pays. Telle personne, sentée à tout autre égard, qui hésitera de confier sa santé à des Médecins digne d'une entière confiance, hazardera, par une folie inconcevable, le remède le plus risqué, sur la foi d'un placard imposteur, publié par un homme aussi vil que le Charlatan qu'elle méprise, parce qu'il fait jouer du cor de chasse sous sa fenêtre, & qui n'en diffère cependant que par les circonstances que je viens d'indiquer.

§. 626. Il n'y a presque pas d'année qu'il ne s'accrédite quelqu'un de ces remèdes, dont les ravages sont plus ou moins grands, à proportion de leur plus ou moins de vogue. Peu, heureusement, en ont eu autant que les poudres d'un

(a) Après les premières éditions de cet ouvrage, on défendit l'annonce de ces misérables secrets dans les papiers publics; mais les Entrepreneurs perdoient la rétribution qu'ils en tiroient, & bientôt l'intérêt de quelques particuliers prévalut sur celui du Public.

nommé *Ailhaud*, habitant d'Aix en Provence, & indigne du nom de Médecin, qui a inondé l'Europe, pendant quelques années, d'un purgatif âcre, dont le souvenir ne s'éteindra que quand toutes ses victimes auront fini. Je soigne, depuis longtems, plusieurs malades, dont j'adoucis les maux, sans espérer de les guérir jamais, & qui ne doivent les tristes jours qu'ils coulent qu'à l'usage de ces poudres; & j'ai vu, depuis très-peu de tems, deux personnes que ce poison a tuées cruellement. Un Médecin françois, aussi célèbre par ses talens & ses connoissances que recommandable par son caractère, a publié quelques-unes des sinistres catastrophes que son usage avoit occasionnées, & si on recueilloit ces observations dans tous les endroits où on l'a employé, on formeroit un volume qui effrayeroit (a).

(a) Au moment où l'on alloit mettre en vente la seconde édition originale de cet ouvrage, mon Libraire m'envoya un livret qu'il venoit de recevoir, imprimé à Carpentras & intitulé, *Lettres adressées à M. Barbeau Dubourg, &c. en réponse à ce qu'il a avancé d'après le Sr. Tissot, contre le remède universel & son auteur*; & il me demandoit en même tems si je voulois qu'on retardât la distribution, pour faire une réponse. Je parcourus l'élégant re-

§. 627. Heureusement tous ces remèdes qu'on débite ne sont ni aussi accré-

cueil, & je trouvai qu'il n'en méritoit aucune ; je le trouve encore aujourd'hui, mais en ayant reçu un exemplaire, par la poste, quelques mois après, sans feing & sans armes, j'ai cru devoir en accaser ici la réception à la personne qui a bien voulu en enrichir ma bibliothèque. Si c'est un partisan de la noblesse, de la science, des *talens sublimes* (pag. 51.) de M. Ailhaud, Baron de Castelet (pag. 6.) *grand personnage* (pag. 53.) *second Salomon* (p. 41) que Dieu a voulu choisir pour être l'*instrument de la Médecine* (pag. 113.) & qui en est le *facultatif* par lettres du Roi (pag. 113. si, dis-je, c'est un partisan de M. Ailhaud, fut-il celui qui croit qu'après Dieu il est le *sauveur des hommes* & qui ne s'en dédiroit pas dût-il être *anathème*, (pag. 56.) j'aurai l'honneur de lui dire, après lui avoir fait mes justes remerciemens, que je continue à être convaincu que les poudres du nommé *Ailhaud*, Baron de Castelet, ont coûté la vie à une multitude de gens, & la santé à un bien plus grand nombre, & qu'il auroit été bien à souhaiter, malgré le bien qu'elles peuvent avoir fait à quelques personnes qui avoient besoin de forts purgatifs, que toutes les Puissances de l'Europe eussent pris, quand elles commencèrent à s'introduire, le parti qu'on a pris en Russie, il y a quelques années, celui d'en interdire l'entrée sous des peines sévères. Si c'est un Anti-Ailhaudiste qui l'a fait par bonté pour moi, & dans l'idée que je devois y répondre, je lui fais mes excuses de

dités , ni aussi dangereux ; mais l'on doit juger toutes ces affiches sur ce principe ; je n'en connois point de plus vrai en Physique & en Médecine , c'est que quiconque annonce un remède universel est un imposteur , & qu'un tels remède est impossible & contradictoire. Je n'entrerais point dans des détails de preuve ; mais j'en appelle hardiment à tout homme sensé qui voudra bien réfléchir un moment sur les différentes causes des maladies , sur l'opposition de ces causes , & sur l'absurdité de vouloir les combattre toutes avec le même remède.

Quand on sera bien rempli de ce principe , on ne s'en laissera plus imposer par des tissus de sophismes , destinés à prou-

ce que je ne defere pas à son avis ; & je ne doute pas qu'il n'en change dès qu'il voudra bien y réfléchir un moment. Des deux nouvelles victimes , dont je parle dans ce paragraphe , l'un étoit un homme robuste de 55 ou 56 ans , qui jouissoit de la plus parfaite santé , à cela près qu'il avoit des pesanteurs dans l'estomac après le repas , depuis quelques années ; les premières prises ne lui firent pas grand'chose , la cinquieme occasionna une hémorragie dans l'estomac ; il périt rapidement en vomissant ou en rendant par les selles tout son sang : l'autre étoit un homme qu'une suite de veillées avoient échauffé au point que sans pouvoir jouir d'un bon sommeil , il étoit assoupi dès qu'il ne mar-

ver que toutes les maladies viennent d'une cause, & que cette cause est de nature à céder au remède vanté. On comprendra d'abord qu'une telle assertion est le comble de la fourberie ou de l'ignorance; & l'on découvrira bientôt où est le sophisme. Peut-on espérer de guérir une hydropisie qui vient de ce que les fibres sont trop lâches & le sang trop dissous, avec les remèdes qu'on emploie pour guérir une maladie inflammatoire, dans laquelle les fibres sont trop roides & le sang trop épais? Se flattera-t-on de guérir toutes les épilepsies dont les causes sont très-variées & très-oppo- sées par un même remède? Parcourez les annonces publiques, vous trouverez dans tou-

choit pas, les fameuses poudres le rendirent fou, le cerveau s'enflamma, suppura, & le malade périt au moment où l'abcès se rompit: ce sont, je crois, les derniers qui aient fait usage, dans ces quartiers, de cette poudre miraculeuse à laquelle il faut aussi savoir rendre justice: un de mes amis m'a dit leur avoir obligation; elles le tirèrent, il y a dix-huit ou dix-neuf ans, des détresses d'une constipation opiniâtre qui résistoit à la manne & aux lavemens; mais elles détruisirent si bien la mucosité des intestins, qu'il a souffert pendant plusieurs années des coliques atroces, qu'il n'évite encore aujourd'hui que par un régime auquel il est peut-être le seul homme qui voulût s'astreindre.

tes des vertus aussi contradictoires ; & ceux qui les font seroient , sans doute , punissables juridiquement.

§. 628. Je souhaite qu'on fasse une réflexion qui se présente naturellement ; je n'ai traité que d'un très-petit nombre de maladies ; ce sont presque toutes des maladies aiguës , je puis assurer qu'aucun Médecin éclairé n'a jamais employé moins de remèdes , cependant j'en indique soixante & onze , & je ne saurois lequel retrancher si j'y étois obligé. Comment peut-on espérer que l'on guérira avec un seul remède dix & vingt fois plus de maladies que j'en indique ?

§. 629. J'ajouterai une observation très-importante , & qui sera sans doute présentée à plusieurs lecteurs ; c'est que les différentes causes des maladies , leurs divers caractères , les différences qui dépendent des changemens nécessaires qui arrivent pendant leur durée , les complications dont elles sont susceptibles , les variétés qui dépendent des épidémies , des saisons , des sexes , de plusieurs autres circonstances , obligent très-souvent à faire des changemens dans les remèdes ; ce qui prouve combien il est dangereux d'en ordonner sans des connoissances plus nettes , que celles qu'ont ordinairement les personnes qui

326 DES CHARLATANS.

ne font pas Médecins ; & la circonfpection doit , dans ces cas , être proportionnée à l'intérêt qu'on prend au malade , & à la charité dont on est animé.

§. 620. Les mêmes considérations ne font elles pas sentir la nécessité d'une entière docilité , de la part du malade & des assistants. L'histoire des maladies , qui ont leurs tems limités pour naître , se développer , rester dans leur force , décroître , ne démontre-t-elle pas & la nécessité de la continuation des mêmes remèdes , aussi longtems que le caractère de la maladie est le même , & le danger d'en changer fréquemment par la seule raison que celui qu'on a employé ne soulage pas dans le moment ? Rien ne nuit plus au malade que cette instabilité. L'on doit , après avoir examiné les indications que fournit la maladie , choisir le remède le plus propre à en combattre la cause , & en continuer l'usage , tant qu'il ne survient aucune circonstance nouvelle , qui oblige à le changer , à moins qu'on ne reconnoisse évidemment qu'on s'est trompé. Mais s'imaginer qu'un remède est inutile , parce qu'il ne détruit pas la maladie au gré de notre impatience , & le rejeter pour en prendre un autre , c'est casser sa mon-

tre, parce que l'aiguille emploie douze heures à faire le tour du cadran.

§. 631. Les Médecins font quelque attention aux urines des malades, dont les changemens, dans quelques maladies, sur-tout dans les fièvres inflammatoires, aident à juger des changemens qui surviennent dans le caractère des humeurs, & contribuent à déterminer le tems où il convient de placer les évacuans; mais c'est une ignorance crasse que de croire, & le comble de la fourberie que de persuader, que leur seule inspection suffise pour juger des symptômes, de la cause, & des remèdes d'une maladie; elle ne peut être utile que quand on les observe journellement, quand on observe en même tems le malade, quand on les compare aux symptômes du mal, aux autres évacuations, quand on est exactement instruit de toutes les circonstances étrangères à la maladie qui peuvent les changer, comme certains alimens, certaines boissons, plusieurs remèdes, la quantité de la boisson. Si l'on n'est pas exactement instruit de tous ces détails, la vue seule des urines est absolument inutile, elle n'instruit de rien, le seul bon sens le démontre, sans que j'en détaille davantage les preuves; & l'on peut hardiment décider, que

328 DES CHARLATANS.

quiconque ordonne des remèdes faus autre connoissance du mal que l'inspection de l'urine est un fripon , & le malade qui les avale une dupe.

§. 632. D'où vient , pourroit-on demander , cette crédulité ridicule sur l'objet qui nous touche le plus, notre propre santé ?

Il y en a quelques causes plus particulières au peuple , & qui sont 1°. l'impression mécanique du brillant sur les sens, 2°. Le préjugé que les Maïges guérissent par un don surnaturel, je les avois déjà indiquées. 3°. L'idée dans laquelle il est assez généralement , que ses maladies font une classe à part comme lui , & que le Médecin du riche ne les connoît pas. 4°. L'erreur générale qu'il lui en coûtera moins de recourir au Maïge. 5°. Peut-être une timidité honteuse. 6°. Une espèce de crainte que les Médecins & les Chirurgiens ne lui donnent pas assez de soin ; & ne le traitent trop cavalièrement ; crainte qui augmente cette confiance qu'il a & que tout homme a pour son égal , confiance fondée sur cette égalité même. 7°. Des discours dans son goût , & à sa portée.

Mais il est moins aisé d'expliquer la confiance aveugle des gens d'un ordre supérieur , qui étant censés avoir reçu

DES CHARLATANS. 329
plus d'éducation, sont regardés comme
mieux raisonnans, pour des remèdes
vantés, ou même pour quelque Maïge ac-
crédité : l'on peut cependant en indiquer
quelques raisons.

La première est ce grand principe du
moi, inné chez l'homme, qui l'attachant
à la prolongation de son existence plus
qu'à toute autre chose au monde, lui
tient continuellement les yeux fixés sur
cet objet, & l'oblige à en faire le but de
toutes ses démarches, mais ne lui laisse
point distinguer les sentiers sûrs des sen-
tiers dangereux. C'est ici le plus sûr & le
plus court, lui dit le Commis d'un Bu-
reau, où l'on fait payer de gros péages,
il passe, paie, & périt dans les précipices
de la route.

Ce même principe est la source d'une
autre erreur qui consiste à donner invo-
lontairement un plus grand degré de
confiance à ceux qui nous flattent le plus
dans nos idées favorites. Le Médecin
éclairé qui voit la longueur & le danger
d'un mal, & qui est trop honnête homme
pour dire ce qu'il ne pense pas, doit, par
une suite nécessaire de la constitution
humaine, être écouté moins favorable-
ment que celui qui flatte : l'on cherche à
éloigner les idées de l'un, l'on sourit à

celles de l'autre , il doit bientôt avoir la préférence.

Une troisieme cause , qui tient encore au même principe , c'est que l'on se livre à celui dont la méthode est la moins pénible & flatte le plus nos passions. Le Médecin qui prescrit un régime , qui exige des privations , qui demande du tems , qui veut de la régularité , rebute un malade accoutumé à se livrer à tous ses goûts ; l'empirique qui lui permet tout l'enchanté. L'idée d'une cure si longue & hérissée de tant d'épines suppose un mal bien grave ; cette idée attriste ; on ne l'admet qu'avec peine , & , sans s'en appercevoir , on embrasse , pour l'ancantir , le système opposé qui ne nous laisse voir qu'une maladie de nature à céder à quelques prises de simples.

Ce goût pour le nouveau & pour l'extraordinaire ; qui conduit despotiquement un si grand nombre d'hommes , & qui accrédite tant d'êtres & tant de choses ridicules , est une quatrième raison très-puissante. L'ennui est ce que l'homme craint le plus , & il y est sans cesse entraîné par son propre vuide & par celui de la Société ; les sensations neuves & extraordinaires l'en tirent mieux que rien autre , il s'y livre sans en prévoir les conséquences.

Une cinquieme raison se tire de ce que les trois quarts & demi des hommes sont menés par l'autre demi-quart ; & qu'ordinairement , le demi-quart qui aime à mener est celui qui est le moins en état de le faire , ainsi tout doit mal aller ; & les événemens ridicules & facheux deviennent nécessaires par la constitution de la Société. L'homme d'un sens exquis ne voit souvent que par les yeux d'un sot, d'un intrigant, ou d'un fourbe : il juge mal , & se conduit mal. L'homme d'un vrai mérite ne peut pas se lier avec ceux qui aiment à cabaler , & ce sont eux qui souvent conduisent les autres.

Il y a encore quelques autres raisons , mais je me bornerai à en rappeler une seule , que j'ai déjà indiquée il y a plusieurs années ; c'est que , presque généralement , nous aimons mieux ceux qui déraisonnent avec nous que ceux qui nous prouvent que nous déraisonnons.

J'espère que les réflexions que chacun fera sur ces causes de nos erreurs contribueront à en diminuer l'effet , & à détruire des préjugés dont chaque jour fait voir les suites funestes.

CHAPITRE XXXVI.

Questions auxquelles il est absolument nécessaire de savoir répondre, quand on va consulter un Médecin.

IL faut beaucoup d'attention & d'habitude , pour bien juger de l'état d'un malade qu'on ne voit pas , lors même qu'on est instruit aussi-bien qu'on peut l'être de loin ; mais cette difficulté est fort augmentée , & même changée en impossibilité , quand l'information n'est pas exacte : & il m'arrive souvent qu'après avoir questionné des payfans qui viennent de dehors , je n'ose rien leur ordonner , parce qu'ils n'ont pas pu m'instruire assez , pour me mettre à même de juger de la maladie. C'est pour prévenir cet inconvénient que je joins ici une liste des questions auxquelles il faut pouvoir répondre.

Questions communes.

- Quel âge a le malade ?
 Jouiſſoit-il d'une bonne ſanté ?
 Quel étoit ſon genre de vie ?
 Depuis quand eſt-il malade ?
 Comment a commencé ſon mal ?
 A-t-il de la fièvre ?
 Son pouls eſt-il dur ou mol ?
 Eſt-ce qu'il a encore des forces, ou eſt-il
 foible ?
 Se tient-il tout le jour au lit, ou eſt-il
 levé ?
 Son état eſt-il le même à toutes les heures
 du jour ?
 Eſt-il inquiet, ou tranquille ?
 A-t-il chaud ou froid ?
 A-t-il des douleurs de tête, de gorge, de
 poitrine, d'eſtomac, de ventre, de
 reins, de membres ?
 A-t-il la langue ſèche, de l'altération,
 mauvais goût à la bouche, des envies
 de vomir, du dégoût, ou de
 l'appétit ?
 Va-t-il du ventre ſouvent, ou rarement ?
 Comment ſont ſes felles ?
 Urine-t-il beaucoup ? Comment ſont
 ſes urines ? Changent-elles ſouvent ?

Est-ce qu'il sue ?
 Est-ce qu'il crache ?
 Dort-il ?
 Respire-t-il aisément ?
 Quel régime suit-il ?
 Quels remèdes a-t-il employé ?
 Quel effet ont-ils produit ?
 Est-ce qu'il n'a jamais eu la même maladie ?

Il se trouve dans les maladies des femmes & des enfans des circonstances particulières ; ainsi , quand on consulte pour eux , il faut pouvoir répondre , non-seulement à ces questions communes à tous les malades , mais aussi à celles qui leur sont propres.

Questions relatives aux femmes.

Ont-elles leurs règles , & sont-elles régulières ?
 Sont-elles enceintes ? Depuis quand ?
 Sont-elles en couche ?
 La couche a-t-elle été heureuse ?
 La malade perd-elle suffisamment ?
 Est-ce qu'elle a du lait ?
 Nourrit-elle elle-même ?
 N'est-elle point sujette aux pertes blanches ?

Questions relatives aux enfans.

Quel est très-exactement son âge ?

Combien a-t-il de dents ?

Souffre-t-il pour les mettre ?

N'est-il point noué ?

Est-ce qu'il a eu la petite vérole ?

Rend-il des vers ?

Son ventre est-il gros ?

Son sommeil est-il tranquille ?

Outres ces questions générales pour toutes les maladies , il faut pouvoir répondre à celles qui ont un rapport plus précis avec le mal actuel.

Dans l'esquinancie , par exemple , il faut être instruit exactement de l'état de la gorge. Dans les maux de poitrine , il faut pouvoir rendre raison des douleurs , de la toux , de l'oppression , des crachats. Je n'entrerai pas dans un plus long détail ; il ne faut que du bon sens , pour saisir tout ce plan : & quoique les questions paroissent nombreuses , il sera toujours très-aisé d'écire les réponses dans aussi peu d'espace que les questions en occupent ici. Il seroit même à souhaiter que les personnes de tout ordre , qui écrivent pour des consultations , voulussent bien , dans

leurs lettres, observer un plan à peu près semblable; elle se procureroient souvent par là des réponses plus satisfaisantes, & s'épargneroient la peine d'écrire de nouvelles lettres, pour servir d'éclaircissement aux premières.

Le succès des remèdes dépend de l'exacte connoissance de la maladie; & cette connoissance, de l'information qu'on donne au Médecin.

F I N,



TABLE

T A B L E

D E S

R E M E D E S ,

Avec des notes, que je prie de lire avant que de se servir du remede auquel elles se rapportent.

COMME je me suis servi pour déterminer les doses des remedes , des livres , onces , demi-onces &c. , & que dans l'usage journalier , sur-tout parmi le peuple , cette méthode seroit trop embarrassante , je joins ici une note du poids de l'eau que contiennent les vases les plus communs dans les campagnes.

Je parle par-tout de la livre de seize onces , ou livre marchande , & des onces marchandes.

Le pot de *Berne* , qui est celui dont je parle par-tout , peut être évalué , sans erreur sensible , à trois livres & un quart (*) ; on peut sans inconvénient lui substituer celui de *Morges*.

Le petit verre d'un creutzer , rempli autant qu'il peut l'être sans verser , contient trois onces & trois quarts d'onces. Rempli comme il peut l'être pour être servi commodément à un

(*) Il pèse exactement cinquante & une once & un quart. La pinte de *Paris* en pèse trente-deux.

malade, il ne faut pas l'évaluer plus de trois onces.

La tasse commune, de médiocre grandeur, plutôt grande cependant que petite, contient trois onces & un quart. On peut l'évaluer à trois onces tout au plus, dans l'usage pour les malades.

Il faut sept cuillerées à soupe ordinaires, pour remplir le petit verre; ainsi la cuillerée peut être évaluée demi-once.

La petite cuiller, ou la cuiller à café de grandeur ordinaire, peut contenir trente & quelques gouttes: mais en la servant à un malade, on peut l'évaluer à trente gouttes. Il en faut cinq ou six pour faire une cuillerée à soupe.

L'écuëlle d'un creutzer contient commodément cinq verres, ce qui fait dix-huit onces & trois quarts. On peut l'évaluer à dix huit onces. Il ne faut jamais donner plus du tiers de cette dose de bouillon au malade tout à la fois.

J'ai marqué par-tout les doses pour un homme adulte, depuis dix-huit ans jusqu'à soixante. Depuis douze jusqu'à dix-huit, les deux tiers de la dose suffiront assez généralement; au dessous de douze jusqu'à sept ou huit ans, la moitié, l'on diminue ensuite proportionnellement. L'on ne donne pas plus du demi-quart de la dose à un enfant de quelques mois; mais les tempérammens mettent dans tout ceci beaucoup de différences. Il seroit à souhaiter que chacun observât à cet égard, s'il lui faut pour le purger, des doses fortes, ou des doses foibles; parce que c'est dans les doses des remèdes évacuans que la précision est plus nécessaire.

Pour l'indication des prix, je me suis servi de batz & de creutzer. Le batz vaut trois sols

de France; le creutzer est le quart d'un batz.

N^o. 1.

Prenez une poignée de fleurs de sureau, mettez les dans une écuelle de terre, avec une once & demi de bon vinaigre; versez sur le tout un pot d'eau bouillante; couvrez l'écuelle; quand la liqueur est froide, passez la par un linge, & faites y fondre deux onces de miel.

N^o. 2.

Prenez deux onces d'orge & une dragme & demi de nitre, faites bouillir avec cinq chopines ou cinq quartettes d'eau jusqu'à ce que l'orge soit ouvert; passez par un linge, ajoutez y une once & demi de miel, & une once de vinaigre (a).

N^o. 3.

Prenez l'orge, comme N^o. 2; au lieu de nitre faites bouillir avec l'orge dès le commencement un quart d'once de crème de tartre; coulez & n'ajoutez rien (b).

N^o. 4.

Prenez trois onces d'amandes, & une once de graine de courge ou de melon; pilez les

(a) Cette boisson est agréable. L'on nettoie l'orge de la poussière, en le lavant dans de l'eau chaude. Le préjugé qu'il est venteux est une chimère; il ne l'est que pour ceux à qui il ne convient pas. Quand on n'a point d'orge on peut employer l'avoine.

Le miel coûte quatre batz la livre en gros, demi batz l'once en détail.

(b) La crème de tartre coûte huit batz la livre; trois creutzers l'once.

Le nitre coûte dix batz la livre: un batz l'once.

Dans les cas des §. 241, 262, 280, on peut, au lieu de deux onces d'orge, employer quatre onces de racine de gramont ou chiendent, qu'on fait bouillir une demi-heure avec la crème de tartre.

dans un mortier, en y ajoutant, peu à peu, une chopine d'eau. Passez par un linge, repilez le résidu avec une chopine de nouvelle eau, & réitérez de cette façon, jusqu'à ce que vous ayez employé un pot d'eau, qu'on peut encore faire repasser sur le marc (c).

N^o. 5.

Prenez deux poignées d'herbe & de fleurs de mauves; hâchez les, versez dessus une chopine d'eau bouillante; passez par un linge, & ajoutez à la colature une once de miel (d).

N^o. 6.

Une chopine de la décoction d'orge, dans laquelle on fait bouillir une poignée de fleurs de mauve ou de passe-rose, qui est la *grande mauve*.

N^o. 7.

Prenez un pot de tisane d'orge simple, ajoutez y trois onces de jus de feuilles de laitron, ou de seneçon, ou d'artichaut sauvage, ou de bourrache (e).

(c) L'on peut sans danger joindre aux amandes, en pilant, une demi-once de sucre, qui à cette dose n'échauffera point comme on l'imagine ordinairement. Les personnes délicates peuvent aussi ajouter quelques cuillerées d'eau de fleur d'orange.

(d) Quand on a des mauves, il faut les préférer. Si elles manquent, on peut y suppléer par la mercurielle, la pariétaire, l'althea, la passe-rose, les laitues, les épinars.

Il y a quelques personnes qu'aucun lavement n'évacue excepté ceux d'eau tiède sans aucune addition; elles ne doivent point en employer d'autres. Il faut donner les lavemens tièdes & non pas chauds.

(e) Pour préparer ces jus, on prend les herbes bien fraîches, & jeunes si l'on peut; on les pile dans un mortier de marbre, quand on en a un, ou

N^o. 8.

Une once d'oxymel scillitique, demi-dragme d'antimoine diaphorétique non lavé, récemment préparé, cinq onces d'une forte infusion de sureau (f).

N^o. 9.

L'on peut employer différentes applications émollientes, qui ont à peu près les mêmes vertus, les meilleures sont les suivantes.

1^o. Des flanelles trempées dans une décoction de fleurs de mauves.

2^o. Des sachets remplis de ces mêmes fleurs de mauve, de celle de bonhomme, de sureau, de pavot rouge, de camomille, & cuits dans de l'eau ou du lait.

3^o. Des cataplasmes de ces mêmes fleurs cuites dans de l'eau ou du lait.

4^o. Des vessies à moitié remplies ou d'eau chaude & de lait, ou de la décoction émolliente.

5^o. Un cataplasme de mie de pain & de lait, ou une bouillie d'orge & de ris extrêmement cuits.

6^o. Dans la pleurésie §. 89, l'on frotte quelquefois la partie malade avec l'onguent d'al-théa.

de fer; on exprime le jus par un linge; on le laisse reposer pendant quelques heures dans une écuelle; & quand il est éclairci, on sépare le plus clair, en versant doucement, & on laisse la lie.

(f) L'oxymel scillitique coûte six creutzers l'once, & rend le remède un peu cher; mais il n'y en a point d'aussi efficace; & on ne le continue pas longtems à aussi grande dose. Dans un endroit sec & tempéré, il se conserve plus d'un an. Dans les campagnes il faut faire venir de l'oxymel scillitique, & de l'antimoine diaphorétique séparés; on les mêle,

Esprit de souffre une once , sirop de violette six onces (g).

Deux onces de manne , demi-once de sel de Sedlitz , fondez dans quatre onces d'eau chaude , & coulez (h).

& on ajoute l'infusion de sureau deux fois par jour pour douze heures.

(g) Ceux pour qui la dépense du sirop de violette seroit trop considérable peuvent se contenter d'une décoction d'orge un peu épaisse.

L'esprit de souffre se vend trois batz l'once ; on peut employer celui de vitriol , qui coûte la moitié moins , & est précisément le même.

Bien bouchés , ils se conservent fort long-tems.

Des amis , dont je respecte les avis , ont trouvé extrêmement fortes les doses d'esprits acides que je prescriis , & elles le sont sans doute , si on les compare à celles qu'on prescrit ordinairement , & auxquelles je me serois borné si je n'en avois pas vu souvent l'insuffisance ; l'expérience m'a appris qu'il falloit considérablement les augmenter & en allant graduellement , je suis parvenu à en donner plus qu'on ne l'avoit fait jusqu'à présent , & toujours avec beaucoup de succès ; les doses mêmes que je prescriis dans cet ouvrage ne sont point aussi fortes que celles que j'ordonne très-souvent ; ainsi je prie les Médecins , qui les ont trouvées extraordinaires , de vouloir bien les essayer eux-mêmes , & je suis persuadé qu'ils s'en féliciteront.

(h) La manne coûte vingt batz la livre , six creutzers l'once. L'on peut , si cela est trop cher , employer un quart d'once de séné , & demi-dragme de nitre. On verse dessus un verre de décoction de mauve bouillante , & on passe. Mais le premier remède vaut mieux.

La manne se conserve plus d'un an.

Le séné coûte six creutzers l'once.

N^o. 12.

De fleurs de sureau, une poignée; d'hysope, une demi-poignée. Versez dessus trois chopines d'eau bouillante, délayez dans la colature trois onces de miel.

N^o. 13.

C'est le même remède, sans hysope, qu'on remplace en mettant plus de sureau.

N^o. 14.

Du meilleur kina, en poudre très fine, une once; partagez le en huit prises égales (i).

N^o. 15.

De fleurs de mille-pertuis, de sureau, de melilot, de chacune quelques pincées: mettez les au fond d'une aiguiere, ou d'un pot à vin, avec demi-once d'huile de térébenthine, & jetez dessus de l'eau bouillante (k).

N^o. 16.

Sirop de pavot rouge (l). La dose est une once jusqu'à deux.

N^o. 17.

Du petit-lait très-clair; dans chaque chopine on délaye une once de miel.

N^o. 18.

De savon blanc, six dragmes; d'extrait de dent de lion, une dragme & demi; de gomme ammoniac demi-dragme; ce qu'il faut de

(i) Le bon kina coûte quarante trois batz la livre; cinq batz l'once en poudre. Il se conserve long-tems, moyennant qu'il ne soit pas pilé. Rien ne peut en tenir lieu.

(k) L'huile de térébenthine coûte dix batz la livre, & se conserve plus d'un an.

(l) Douze batz la livre, un batz l'once, se conserve un an, comme tous les sirops, s'ils sont bien faits.

sirap de capillaire. Faites des pilules de trois grains (*m*). N^o. 19.

L'on peut faire des gargarismes avec une décoction, ou plutôt infusion de pervenche, ou de fleurs de roses rouges, ou de passe-rose. Sur chaque chopine on ajoute deux onces de vinaigre, & autant de miel, & l'on se gargarise chaudement.

Le gargarisme indiqué §. 112 est une légère infusion de sommités de sauge, à laquelle on ajoute deux onces de miel par chopine.

N^o. 20.

Une once de nitre partagée en seize prises (*n*). N^o. 21.

De jalap, de séné, de crème de tartre, de chacun trente grains, réduits en poudre & bien mêlés (*o*).

N^o. 22.

De racine de Chine & de celle de falsépareille, de chacune une once & demi; de bois de sassafras & de celui de gaïac, de chacun une once. Hâchez le tout assez fin; mettez dans un pot de terre vernissé, versez dessus cinq quartettes d'eau bouillante, faites bouillir doucement pendant une heure, retirez & passez par un linge (*p*).

(*m*) L'once coûtera tout au plus cinq batz; une once dure huit jours.

(*n*) Coûte un batz l'once. Si l'on fait faire les doses, ce travail doit être payé.

(*o*) Coûte au plus un batz, & purge très-bien les gens de la campagne.

(*p*) C'est la tisane connue sous le nom de *tisane des bois*, qu'on varie souvent, ou en changeant la proportion de ces quatre drogues principales, ou en ajoutant d'autres choses.

La falsépareille coûte sept creutzers l'once. La

N^o. 23.

Faites bouillir, pendant un instant, une once de pulpe de tamarins ; quatre onces d'eau , & une demi-dragme de nitre ; ajoutez y deux onces de manne , & coulez (*q*).

N^o. 24.

Crème de tartre. L'once partagée en huit prises égales ; elle doit être réduite en poudre très fine.

N^o. 25.

Kermés minéral , ou poudre des Chartreux. La dose est un grain (*r*).

N^o. 26.

Trois onces de racine de bardane ou glouteron ; faites bouillir pendant demi-heure , avec demi-dragme de nitre & un pot d'eau ; coulez.

N^o. 27.

Prenez des herbes indiquées dans le N^o. 9 , art. 2 , de chacune une demi poignée , & une demi-once de savon blanc rapé , versez dessus un demi-pot d'eau bouillante , & un verre de vin. Coulez en exprimant fortement.

Chine fix crentzers. Le sassiassras un batz. Le gaiac un batz. On peut, après cette première cuisson , faire recuire le marc avec autant d'eau , ce qui fait une tisane légère pour boisson ordinaire. Si l'on ne peut pas payer la falsepareille , il faut la retrancher & substituer demi-once de celle de réglisse.

(*q*) Les tamarins coûtent un batz l'once , dix batz la livre. Les très-pauvres gens peuvent employer , au lieu de cette potion , celle avec le séné , dont il est parlé note (*b*) ; mais il faudroit boire ensuite beaucoup de petit-lait , ou de tisane de mauve.

(*r*) Le grain coûte un demi-batz.

De mercure crud bien purifié, une once ; de térébenthine de Venise, demi-dragme ; de graisse de porc très-fraiche, deux onces. On réduit le tout en onguent (s).

Onguent basilic (t).

De cinabre naturel, & de cinabre factice, de chacun vingt-quatre grains, de musc, seize grains. Le tout réduit en poudre & exactement mêlé (u).

Une dragme de racine de serpentaire de Virginie, dix grains de camphre, autant d'assa-fœtida, un grain d'opium, ce qu'il faut de conserve de fureau pour en faire un bol (x).

De tamarins, trois onces. Versez dessus une

(s) Ce remede doit être préparé chez les Apothicaires, & je n'en ai donné la composition, que parce qu'on n'observe pas par-tout les mêmes proportions entre le mercure & la graisse. Il coûte dix creutzers l'once.

(t) Un batz l'once.

(u) Ce remede est connu sous le nom de *poudre de Cob*. Comme il a beaucoup de réputation, j'ai cru devoir l'indiquer; mais je réitere ce que j'ai dit §. 195. Le cinabre n'a vraisemblablement aucune efficace; & l'on a des remedes qui en ont beaucoup plus que le musc qui d'ailleurs est extrêmement cher, puisque chaque dose coûte quinze batz, & que l'on en prendroit, dans les cas pressans, pour douze francs par jour. Le remede N^o. 31 est plus efficace que le musc, & l'on peut employer au lieu de l'inutile cinabre, l'utile mercure argentin, chaque dose de quarante cinq grains.

(x) Dans le cas où on s'en serviroit, au lieu du

DES REMEDES. 347

chopine d'eau bouillante, faites cuire une ou deux minutes. Passez par un linge. Voyez le prix N^o. 23.

N^o. 33.

Sept grains de turbith minéral, ce qu'il faut de mie de pain pour en faire un bol (y).

N^o. 34.

Six grains de tartre émétique (z).

N^o. 35.

Trente-cinq grains d'ypécacuanha. On peut aller jusqu'à quarante-cinq & cinquante. Vaut tout au plus un batz.

N^o. 36.

Emplâtre vésicatoire ordinaire (aa).

N^o. 37.

Prenez des sommités de petit chêne, de petite centauree, d'absinthe & de camomille, de chacune une poignée. Versez dessus un pot

musc, qui entre dans le N^o. 30, il faudroit retrancher le grain d'opium, excepté une fois ou deux par jour. On donneroit le mercure argentin dans la matinée, entre les bols, deux doses par jour, dont chacune contiendrait quinze grains de mercure. Le bol coûte un batz.

(y) Ce remede fait vomir, & abondamment baver les chiens. Il a opéré plusieurs guérisons quand la rage étoit déjà déclarée. On le donne trois jours consécutifs; ensuite deux fois par semaine, pendant quinze jours.

(z) Un creutzer. Ce tartre est le plus commun dans les apothicaireries de ce pays. Il y en a dont la dose est de trois grains, & d'autre dont elle est de douze. Il faut s'en informer en l'achetant.

(aa) L'once coûte dix creutzers. L'on se sert aussi de levain, qu'on pétrit avec des cantharides, & un peu de vinaigre. On met une once de cantharides avec une once de levain, ce qui fait un vésicatoire très-fort. L'on prépare les sinapismes

d'eau, laissez refroidir. Passez par un linge en exprimant.

N^o. 38.

Quarante grains de rhubarbe , & autant de crème de tartre (*bb*).

N^o. 39.

Trois dragmes de crème de tartre , une dragme d'hypécacuanha. Partagez en six prises égales.

N^o. 40.

De mixture simple (*mixture simplex*) une once ; d'esprit de vitriol , demi-once. Mélez. La dose est de deux cuillerées à café , dans une tasse de la boisson ordinaire (*cc*).

N^o. 41.

Demi-dragme de racine de serpentinaire de Virginie , dix grains de camphre , ce qu'il faut de rob de fureau pour faire un bol (*dd*).

N^o. 42.

La thériaque des pauvres. Elle est connue de tous les Apothicaires quoiqu'ils ne la tiennent pas tous. La prise est d'un quart d'once (*ee*).

avec la moutarde & le levain , ou la pulpe de figues seches , & un peu de vinaigre. L'on peut mettre autant de moutarde que de levain. Pour les très-petits enfans qui ont la peau délicate , le vieux levain pétri avec quelques gouttes de vinaigre fait l'effet de sinapisme.

(*bb*) La rhubarbe coûte actuellement huit batz l'once , six creutzers la dragme ; mais souvent elle est plus chere. Elle se conserve deux ans dans un endroit sec & froid.

(*cc*) Le prix est de dix creutzers l'once.

(*dd*) Prix , trois creutzers. S'il y avoit diarrhée trop forte , on substituerait le diascordium au rob de fureau.

(*ee*) Elle coûte un batz l'once. Elle seroit plus

N^o. 43.

Le premier des trois remedes est celui N^o. 37.

Le second, prenez de petite centauree, d'absinthe, de myrrhe, le tout en poudre, de conserve de genievre, de chacun parties égales; de sirop d'absinthe, ce qu'il faut pour faire un opiate épais. La prise est d'un quart d'once. On les prend dans le même ordre que les prises de kina (ff).

Le troisieme, prenez de racine de calamus aromaticus, de celle d'aunée, de chacune deux onces; de petite centauree une poignée, de limaille de fer qui ne soit point rouillée, deux onces; de vin vieux blanc un pot (gg).

N^o. 44.

Un quart d'once de crème de tartre, une poignée de camomille commune, douze onces d'eau. Faites bouillir pendant demi-heure. Coulez.

efficace, si on la préparoit de la façon suivante. De racine d'aristoloche ronde, de racine d'helenium ou aunée, de myrrhe, & de conserve de genievre, de chacun parties égales, en ajoutant ce qu'il faut de sirop d'écorce d'oranges, pour qu'elle ne fût pas trop épaisse.

(ff) Deux batz l'once.

(gg) L'on pile grossièrement les racines, on hache l'herbe, on met le tout dans une bouteille à large col, sur des cendres, ou sur un fourneau ou derriere une plaque afin qu'il soit toujours chaud; on laisse infuser pendant vingt-quatre heures en remuant cinq ou six fois; on le laisse reposer & on passe. La dose est d'une tasse, de quatre en quatre heures, quatre fois par jour, une heure avant les repas.

La limaille coûte demi batz l'once.

Sel ammoniac. La prise est de deux scrupules, jusques à une dragme (*hh*).

Poudre. Prenez de fleurs de camomille & de fureau, de chacune une poignée, pilées grossièrement, de fine farine ou d'amydon, trois onces, de céruse & d'émail bleu, de chacun demi-once; mêlez exactement le tout (*ii*).

Emplâtre. Prenez de *nutritum* fait avec de l'huile très-fraiche, deux onces; de cire blanche, trois quarts d'once; d'émail bleu, un quart d'once. L'on fait fondre la cire; quand elle est fondue on y ajoute le *nutritum*, dans lequel on a exactement mêlé l'émail réduit en poudre fine, & l'on remue avec un morceau de fer, jusques à ce que le tout soit bien mêlé & refroidi. On en étend ce qu'il faut sur un linge.

On peut aussi mêler un quart d'once d'émail, à deux onces de beurre de saturne, ce qui fait un onguent au lieu d'un emplâtre (*kk*).

(*hh*) La dragme est le demi-quart d'once; il y a trois scrupules à la dragme, vingt-quatre grains au scrupule. On peut mettre le sel en bol avec un peu de conserve, ou rob de fureau. Mais je réitere que les fiévreux, qui ont l'estomac sensible, ne souffrent point ce remède, non plus que plusieurs autres sels, qui leur causent un mal-aise étonnant & même de l'angoisse.

(*ii*) L'once de céruse coûte demi-batz, & l'once d'émail autant.

L'on peut, ou appliquer immédiatement cette poudre sur le mal, ou la renfermer dans un sachet de linge très-fin. La première méthode est beaucoup plus efficace.

(*kk*) La dose marquée de l'emplâtre coûte quatre batz & demi ou cinq batz. Il y en a autant qu'il

N^o. 47.

Une once de fel de Sedlitz, deux onces de tamarins ; versez dessus huit onces d'eau bouillante, remuez pour délayer les tamarins ; coulez, pour boire en deux prises, en mettant demi-heure d'intervalle entre l'une & l'autre.

N^o. 48.

Dé laudanum liquide de Sydenham, huitante gouttes, d'eau de mélisse, deux onces & demi. Si la première ou la seconde dose arrêtent ou diminuent considérablement les vomissemens, on ne donne pas les autres (ll).

N^o. 49.

Faites fondre trois onces de manne, & vingt grains de nitre dans vingt onces, ou six verres de petit-lait.

N^o. 50.

Deux onces de sirop de pavot blanc, autant d'eau de sureau (mm).

N^o. 51.

Une dragme de rhubarbe en poudre.

N^o. 52.

De soufre pilé, une once ; de sel ammoniac, une dragme ; de graisse de porc fraîche, deux onces. Mélez exactement le tout dans un mortier (nn).

N^o. 53.

Deux dragmes d'antimoine crud, exactement

en faut pour guérir une érépipelle. L'once de nutritum coûte six creutzers ; celle du beurre de saturene trois batz.

(ll) L'once de Laudanum liquide coûte huit batz.

(mm) L'once du sirop coûte un batz. Si l'on n'a pas l'eau de sureau, on prend celle de fontaine.

(nn) Cette dose coûte trois batz.

pilé, autant de nitre. On les mêle exactement, on partage en huit prises égales (oo).

N^o. 54 (pp).

De limaille de fer & de sucre, de chacun une once; d'anis en poudre une demi-once. Partagez en vingt-quatre doses. Une trois fois par jour, une heure avant que de manger (qq).

N^o. 55.

Deux onces de limaille de fer, une poi-

(oo) Toute la dose ne vaut pas plus d'un batz. Ce remede occasionneroit des coliques à quelques personnes qui auroient l'estomac délicat; mais il n'incommode point les robustes campagnards, & il guérit quelques maladies de la peau, qui avoient résisté aux autres remedes. Il augmente la transpiration; & les Palefreniers, qui pansent les chevaux auxquels on a donné l'antimoine, s'en apperçoivent d'abord en les étrillant, par la quantité de crasse qu'ils trouvent. Cette augmentation de transpiration, chez les chevaux, est quelquefois prodigieuse; c'est par là que l'antimoine leur est utile dans plusieurs cas.

(pp) Les remedes de ce N^o. & des N^o. 55 & 56 sont destinés aux maladies qui dépendent des oppilations, & de la suppression des regles. Le 55 est particulièrement destiné à les rappeler. Les N^o. 54 & 56 sont plus convenables quand on ne fait pas attention à la suppression, ou qu'elle n'a pas lieu.

(qq) Ce remede, que les gens riches peuvent rendre encore plus agréable, en employant la canelle au lieu d'anis, contient peu de fer, mais cette dose suffit dans un mal commençant, & même une prise ou deux par jour suffisent pour une fort jeune fille. Quand on le veut plus fort, il faut doubler la dose du fer. Je réitere, crainte de ne l'avoir pas assez dit, qu'il faut éviter le fer rouillé; c'est la rouille qui gâte l'estomac, au lieu que la limaille non rouillée est le plus puissant stomachique, dans les cas où les fortifiants conviennent.

DES REMÈDES. 333

gnée de rhue, aurant de marrhube blanc, un quart d'once de racine d'ellébore noir, un pot de vin.

Préparez comme le vin du N^o. 43. Une tasse trois fois par jour, une heure avant que de manger (rr).

N^o. 56.

De limaille de fer deux onces, de poudre de rhue & d'anis, de chacune demi-once; de miel, ce qu'il faut pour former un opiate assez épais.

Un demi-quart d'once trois fois par jour.

N^o. 57.

D'extrait de grande ciguë puante, & dont la tige est tachetée, une once. Faites en des pilules de deux grains, en y ajoutant ce qu'il faut de l'herbe de la même ciguë en poudre.

L'on commence par une pilule soir & matin, & l'on augmente peu à peu. Il y a des malades qui sont parvenus à en prendre demi-once par jour (ss).

(rr) J'avertis encore que dans les personnes languissantes dès long-tems, il faut travailler à rétablir la santé, & non pas à pousser les regles; ce qui est pernicieux. Elles reviennent quand la malade est mieux; leur retour suit celui de la santé, & ne doit ni ne peut souvent le précéder.

(ss) Ce remède avoit été employé, depuis plusieurs siècles, par quelques Médecins en différens pays; mais le peu de soins qu'ils avoient pris de constater leurs observations, leur négligence à caractériser l'espece de ciguë qu'ils employoient & à indiquer la façon dont ils l'employent, les accidens occasionnés par d'autres especes, peut-être par la même, prise inconfidérément, avoient fait négliger ce remède, & l'on regardoit généralement toutes les ciguës comme une plante qui ne pouvoit

Une once de racine de gramont, autant de celle de chicorée. Faites bouillir pendant un quart d'heure avec une chopine d'eau, faites dissoudre demi-once de sel de Sedlitz, & deux

que faire du mal. En 1760 M. A. STORK, l'un des premiers Médecins de LL. MM. Impériales, guidé par ces indications vagues, éparées dans les ouvrages de quelques Médecins, & animé par l'envie de remédier à des maux cruels, pour lesquels on n'avoit encore aucun secours efficace, tira la eiguë de l'oubli dans lequel on la laissoit mal à propos; il commença par en prendre lui-même de si petites doses, qu'elle n'auroit pas pu lui nuire, supposé même qu'elle eût été un poison actif; il augmenta insensiblement; enfin, après s'être assuré qu'elle ne pouvoit pas nuire, il la donna à des malades atteints de squirrhès & de cancers, en commençant par de petites doses, & en montant successivement, jusqu'à ce qu'il est parvenu à en faire prendre plus de demi-once par jour, sans aucun inconvénient & avec un succès marqué. Ses premiers essais furent des plus heureux; il a guéri un très-grand nombre de squirrhès & de cancers, déclarés absolument incurables par les plus habiles Médecins, & contre lesquels tous les remèdes avoient échoué: l'employant ensuite dans d'autres maladies rebelles & opiniâtres, il en a également vu de très-grands effets, & il me paroît démontré par le nombre, les caractères & l'authenticité de ses observations, que ce remède doit être mis dans le petit nombre des plus grands remèdes de la médecine, & que son grand usage est dans les maladies qui dépendent d'obstructions ou d'un virus âcre dans les humeurs; aussi il réussit singulièrement dans les squirrhès externes & internes, dans les cancers, dans les écrouelles, dans les maladies de la peau, dans les fluxions & les ulcères opiniâtres, dans les cataractes commençantes, quelques gouttes, quelques étiqes, la gangrene même, &c. Un très-long

onces de manne. Passez pour en boire un verre de demi-heure en demi-heure.

On réitere au bout de deux ou trois jours.

N^o. 59.

Un cataplasme de mie de pain , de fleurs de camomille & de lait , auquel on ajoute du sa-

usage ne peut pas nuire ; il fortifie le tempérament au lieu de l'user.

Je fais qu'à *Vienne* même on a cherché à le décrier , que dans plusieurs autres villes il n'a pas réussi ; mais les clameurs des rivaux de Mr. STORK & l'inefficace du remède dans quelques cas , n'infirmant point ses expériences , il a averti lui-même qu'il ne réussissoit pas toujours , qu'il y avoit des cas au dessus de la force des remèdes , & qu'il y avoit des tempéramens auxquels il paroïsoit répugner. Eh quel est le remède qui ne soit pas dans ce cas ? Ainsi faut-il s'étonner s'il n'a pas réussi par-tout ? La nature du remède , qui n'a pas été d'abord bien connue , parce que la plante n'étoit pas désignée suffisamment , la force de la maladie , le tempérament du malade , l'insuffisance des doses , des erreurs de traitement , peuvent en avoir empêché l'effet dans plusieurs cas ; & des Médecins qui ne l'auront employé qu'une ou deux fois s'en feront dégoûtés ; mais d'autres l'ont employé avec un succès marqué.

Le premier recueil des expériences de Mr. STORK me déterminà à l'essayer ; j'en fis préparer , mais ce ne fut pas avec l'espece de ciguë la plus efficace , & la préparation ne fut pas tout à fait telle que celle de Mr. STORK. Je l'essayai moi même pour m'assurer qu'il étoit innocent , je l'employai , & je vis évidemment les douleurs de cancer se calmer , mais il ne guérit pas. Je m'adressai à Mr. STORK , qui m'envoya de son extrait ; j'en ai fait préparer avec la même plante que lui , & en suivant exactement son procédé , l'on a eu un extrait qu'il est impossible de distinguer de celui de *Vienne* ; j'ai pris de l'un & de

von, de façon que chaque cataplasme en contienne un demi-quart d'once. Je me fers aussi avec succès, quand la situation des femmes ne permet pas les soins réguliers qu'exige ce cataplasme qu'il faut changer de trois en trois heures, de l'emplâtre de ciguë, qui se trouve dans toutes les apothicaireries.

N°. 60.

D'herbe de ciguë sèche ce qu'il en faut. Mettez la entre deux linges clairs, pour faire une espece de petit matelas fort souple. Laissez le cuire pendant quelques momens dans l'eau,

l'autre, jusqu'à une dragme & demi par jour, je n'ai éprouvé que du bien-être en le prenant; j'en ai donné à plusieurs malades, j'ai vu qu'il guérissoit plusieurs cas d'écrouelles & de cancer, qu'il soulageoit les cas incurables, qu'il donnoit de l'appétit & fortifioit l'estomac, qu'il fortifioit d'une façon marquée les petits enfans, qu'il ne nuisoit à personne, & je suis aujourd'hui pleinement persuadé, malgré l'aversion naturelle que j'ai pour les remèdes tirés du genre des poisons, que l'extract de ciguë, préparé comme l'indique Mr. STORK, est un remède toujours innocent, spécifique dans plusieurs cas, qu'aucun autre ne peut remplacer, qu'on doit ordonner avec la plus entière confiance & dont il seroit très-fâcheux qu'on négligeât l'usage.

La préparation consiste à cueillir la plante environ la St. Jean, avant qu'elle ait fleuri, époque qui varie suivant les lieux; à en exprimer le jus, qu'on met dans un vase de terre sur un feu très-doux, où on le laisse évaporer fort lentement, en remuant fréquemment avec une spatule de bois, jusqu'à ce qu'il ait acquis assez d'épaisseur pour que, quand il est refroidi, il ait la consistance du cotignac. Quand on veut en faire usage on le réduit en pilules, en y joignant, si l'on veut leur donner plus de fermeté, un peu de poudre de l'herbe séchée.

exprimez & appliquez. On le réchauffe toutes les deux heures dans la même eau.

N^o. 61.

Des vrais yeux d'écrevisses, ou de magnésie blanche véritable, deux dragmes, quatre grains de canelle. Partagez en huit prises. On donne ces poudres dans une cuillerée d'eau ou de lait avant que l'enfant tette (*tt*).

N^o. 62.

D'extract aqueux de noix, deux dragmes; faites le dissoudre dans demi-once d'eau de canelle. On en donne cinquante gouttes par jour à un enfant de deux ans. Quand la dose est finie on le purge (*uu*).

N^o. 63.

De résine de jalap, deux grains. Broyez la long-tems avec douze ou quinze grains de sucre, & ensuite avec trois ou quatre amandes. Joignez y, peu à peu, deux cuillerées d'eau; passez par un linge fort clair, comme un lait d'amande. Ajoutez une cuillerée à café de sirop de capillaire (*xx*).

(*tt*) L'once des yeux d'écrevisses coûte six creutzers.

(*uu*) Pour faire l'extract, on prend des noix avant qu'elles soient mûres, dans le même tems dans lequel on les cueille pour les confire.

(*xx*) Ce remède n'est point désagréable. On peut le donner aux enfans de deux ans. S'ils sont plus âgés, il faudroit ajouter un grain ou deux de la résine de jalap, qui ne coûte que deux batz la dragme. Pour les enfans au dessous de deux ans, il vaut mieux s'en tenir au sirop de chicorée, & à la manne.

Une once de nutritum, & un jaune d'œuf
mêlés exactement (yy).

Faites fondre quatre onces de cire blanche,
ajoutez y deux cuillerées d'huile, si c'est en
hiver, en été il n'en faut point, ou tout au
plus une cuillerée. Trempez dedans des pie-
ces de linge, qui ne soit pas trop usé, &
laissez les sécher (zz).

D'huile rosat, une livre; de minium, demi-
livre; de vinaigre, quatre onces. Faites cuire
jusqu'à ce qu'il ait à peu près consistance d'em-
plâtre. Fondez y une once & demi de cire jau-
ne, & jetez y deux dragmes de camphre.
Méléz bien. Retirez du feu, & versez dans
des canons de papier, de la grosseur que vous
voudrez (aaa).

(yy) Le nutritum coûte deux batz l'once. L'on
peut faire d'abord un nutritum en broyant long-
tems dans un mortier, deux dragmes de céruse,
demi once de vinaigre, trois cuillerées d'huile
d'olive.

(zz) Cette toile est très commode pour tous
les pansemens. Quand elle est salie par le pus,
il suffit de la jeter dans l'eau froide, de l'y re-
muer, de l'essuyer & de la laisser sécher. Elle
peut servir pour un grand nombre de pansemens.

(aaa) C'est exactement l'onguent de Nuremberg,
qui est le meilleur de tous les onguents de ménage.
Il coûte deux batz l'once.

Voici la recette de l'onguent de la Chabauderie,
ou plutôt Chambauderie, fameux dans plusieurs
familles. De cire jaune, d'emplâtre de trois dro-
gues (c'est à peu près celui de Nuremberg), de
diachilon composé & d'huile d'olive, de chacun
un quart de livre. Faites fondre le tout dans un

Pour faire le sparadrap, (c'est une toile imbibée d'onguent) il faut le refondre avec un peu d'huile, & tremper des linges, tout comme on fait la toile cirée du N°. précédent.

N°. 67

Cueillez en automne, pendant le beau tems, de l'agaric de chêne (c'est une espece de champignon qui croit sur ces arbres).

Il y a quatre parties qui se présentent successivement ; 1, la peau qu'on peut jeter ; 2, la partie qui suit la peau, qui est la meilleure. On la bat avec un marteau jusqu'à ce qu'elle devienne douce & molle ; c'est là toute sa préparation, & l'on en applique un morceau convenable sur les vaisseaux ouverts. Il les resserre, empêche l'hémorrhagie, & tombe ordinairement au bout de deux jours. 3. La troisieme qui peut suffire pour arrêter le sang dans les petits vaisseaux ; & 4, la quatrieme qu'on peut employer & réduire en poudre (*bbb*).

N°. 68.

Quatre onces de mie de pain, une poignée de fleurs de sureau, autant de celles de camo-

pot de terre ; retirez du feu, & remuez jusqu'à ce qu'il soit refroidi.

(*bbb*) Ce remède, connu il y a long-tems de quelques personnes, n'est commun que depuis l'an 1750. Il a eu par-tout les mêmes succès, & j'en ai vu les effets les plus heureux. Il épargne les tourmens qu'occasionnent les autres moyens d'arrêter le sang ; & c'est une des heureuses découvertes qu'on ait pu faire en Chirurgie. L'on voit que chaque payfan peut s'en procurer avec plus de facilité que le plus habile Chirurgien. M. BROSSARD, Chirurgien françois, qui l'a fait connoître, préfere celui qui croit sur les parties des chênes où l'on a coupé des grosses branches.

mille & de millepertuis. Cuisez les en cataplasmes avec autant d'eau que de vinaigre.

Si l'on préfère les fomentations, l'on peut prendre les mêmes herbes, ou quelques poignées de faltranck; on jette dessus demi pot d'eau bouillante; on laisse infuser pendant quelques momens. L'on y ajoute une chopine de vinaigre, & l'on trempe dedans des flanelles ou d'autres étoffes de laine, qu'on applique sur le mal. La grande ciguë puante jointe aux cataplasmes est aussi très efficace, & l'on doit toujours l'employer quand la contusion intéresse les articulations.

Pour les fomentations aromatiques du §. 449, prenez d'herbes de bétouine, de rhue, de fleurs de romarin ou de lavande, & de roses rouges, de chacune une poignée & demi. Faites cuire pendant un quart d'heure dans un pot couvert, avec un pot de vin blanc vieux; coulez & exprimez fortement. On s'en sert comme des précédentes.

N^o. 69.

L'emplâtre de diapalme. L'once coûte un batz (ccc).

N^o. 70.

Deux parties d'eau, une partie de vinaigre de litharge (ddd).

N^o. 71.

D'herbe de cyclamen ou pain de pourceau, (*Arthanita*) & de sommités de camomilles, de chacun

(ccc) Pour l'étendre sur de la charpie, comme il est indiqué §. 456, il faut le faire fondre avec un peu d'huile.

(ddd) Il coûte demi batz l'once.

DES REMEDES. 361

chacun une poignée. Mettez les dans une écuelle de terre avec un demi-quart d'once de savon, & autant de fel ammoniac; verlez dessus trois quartettes d'eau bouillante.

N. B. L'once du sirop de chicorée composé, dont j'ai parlé dans le chapitre des enfans, coûte six creutzers l'once.

Fin de la Table des Remedes.



TABLE DES MALADIES

CONTENUES DANS CET OUVRAGE.

La lettre a désigne le Tome premier, & la lettre b le Tome second.

A

ABSINTHE des Alpes, *a. pag.* 125.

Accès de convulsion, *b.* 212 & suivante.

Voyez *Convulsions*.

Accès d'épilepsie, *b.* 212.

Accès de suffocation, *b.* 214 & suiv.

Accouchement. Pourquoi il pérît plus de femmes à la campagne dans le tems de l'accouchement, *b.* 49. Conduite pendant le travail, *b.* 51. Quelles sont les suites de couches à la campagne, *b.* 53. Fievre de lait, *b.* 55.

Agaric de chêne, son usage, *b.* 135.

Aigreurs des enfans, leurs remèdes, *b.* 60.

Air utile & néces-

saire pour les malades, *a.* 67. Sur-tout dans la vomique après la rupture, *a.* 105.

Alimens nuisibles dans les maladies. Pourquoi, *a.* 52 & f. Préjugé mortel à cet égard, *a.* 54 & suiv.

Anodins. Leurs dangers dans la petite vérole, *a.* 240. Danger de leur usage dans les convulsions des enfans, *b.* 76.

Anti-hélique : son usage dangereux dans l'abcès du poulmon, *a.* 111.

Apoplexie, est de deux especes, *a.* 169. D'où elles dépendent. Ce qu'il faut faire dans la premiere, *a.* 170. Dans la seconde, *a.*

173. Les apoplexies sont sujettes à des rechûtes. Régime que doivent observer ceux qui ont eu une première attaque, *a.* 175. Précaution pour se garantir d'une première, *a.* 176.

Asphyxie, *b.* 189.

Astringents nuisibles dans les dysenteries, *b.* 18.

Avis pour les femmes, *b.* 34 & *suiv.* Pour les enfans, *b.* 57. *Avis généraux*, *b.* 78 & *suiv.* Observation importante, *b.* 82.

Avortement. Précautions à observer pour le prévenir, *b.* 48 & *suiv.*

B

BAIN des jambes, utile dans l'inflammation de poitrine, *a.* 86.

Bains froids: leur utilité dans tous les âges, *b.* 67.

Balsamiques (remèdes). Ils sont dangereux dans l'abcès du poulmon & l'étiſie, *a.* 109 & *suiv.*

Bella dona (Belle-dame). Danger de man-

ger de ses fruits. Remèdes *b.* 229.

Blanc de baleine est une huile très-indigeste, & qu'on doit bannir, *a.* 155.

Boisson abondante, utile pour les malades, *a.* 71.

Boisson froide, quand on a chaud, produit la pleurésie, *a.* 118.

Bouquetin (sang de) nuisible dans la pleurésie, *a.* 125.

Brûlure légère. Brûlure où la peau & les chairs sont endommagées, *b.* 130.

Bubonocèle (opération du) souvent nécessaire, *b.* 175.

C

CASSEIN) *b.* 139.

Causes des maladies du Peuple, *a.* 31. 1^{re}. Cause, excès de travail.

Deux moyens de les prévenir. 2^e. Se reposer dans un endroit froid, ayant fort chaud, *a.* 32.

Remèdes dans ce cas. 3^e.

L'eau froide buë ayant fort chaud. Remèdes dans ce cas, *a.* 33.

4^e. Cause, inconstance des tems. Re-

mèdes, *a.* 35. 5e. Cour-
tines deffous les fenê-
tres, *a.* 36. Le peu de
soin d'aérer les cham-
bres, *a.* 38. 6e. L'ivro-
gnerie. Les alimens
font aussi cause de ma-
ladie, en quel cas, *a.*
39 & suiv. Construc-
tion des maisons, au-
tres causes de mala-
dies, *a.* 42. Causes qui
les augmentent, *a.* 45
& suiv. Diete dans les
maladies aiguës, *a.* 62.
Champignons véné-
neux. Remèdes, *b.*
229.

Charlatans : fléau
plus terrible pour l'hu-
manité que les mala-
dies. Réflexions & ob-
servations qui prou-
vent le danger de se
livrer à leurs remèdes,
b. 303 & suiv.

Cheval, (L'exercice
du) utile après l'ou-
verture d'une vomi-
que, *a.* 103.

Chlorose. Etat des
filles qui sont dans ce
cas, *b.* 35 & suiv.
Traitement, *b.* 43.

Cholera - Morbus.
Comment s'annonce

cette maladie, *a.* 345.
Sa curation, *a.* 347.

Ciguë filipendule :
danger de son usage.
Remède, *b.* 230.

Clous, *b.* 177.

Colique bilieuse,
comment elle s'annon-
ce. Sa curation, *a.* 329.
& suiv.

Colique de l'estomac
& des intestins, *a.* 323
& suiv. Elle peut dé-
générer en abcès. Ce
qu'il faut faire dans ce
cas, *a.* 325 & suiv.

Colique après le froid.
Traitement, *a.* 336.

Coliques d'indiges-
tions, *a.* 331 & suiv.

*Colique inflammatoi-
re*, comment elle s'an-
nonce, *a.* 323. Sa cu-
ration, *a.* 325. Rème-
des chauds, nuisibles,
& la font renaitre, *a.*
327.

Colique venteuse est
l'effet des autres coli-
ques. Ses signes. Ma-
niere d'y remédier, *a.*
336.

Contusions, *b.* 139.

Convalescens, ma-
niere de les conduire,
a. 74. Regles à obser-

ver, a. 76 & *suiv.*

Convulsions des enfans: elles sont l'effet d'une autre maladie. 1^e. Cause, b. 73. Remedes. 2^e. Cause. Remedes, b. 74. 3^e. Cause: b. 75. Remedes dangereux pour les convulsions, b. 76 & *suiv.*

Corps étrangers arrêtés dans la bouche & l'estomac. Accidens qui en arrivent, b. 103. Plusieurs faits qui en prouvent le danger, b. 105. Moyens de dégager ces corps, b. 106 & *suiv.* Ce qui arrive aux corps avalés, b. 115. Ils s'ouvrent différentes issues, b. 116 & *suiv.*

Cors, b. 187.

Couches, b. 49. Suites de couches, b. 53. Voy. *Accouchement*.

Coups de soleil. Signes qui les caractérisent, a. 179 & *suiv.* On y est exposé dans deux saisons, a. 179. Deux observations, a. 181. 182. Danger de dormir au soleil. Observation, a. 182. Autre ob-

servation. Effets du soleil sur les enfans, a. 183. Sur les vieillards. La trop grande action du feu cause les mêmes accidens, a. 184. Traitement, a. 185. Observation, a. 187.

Crachats supprimés dans l'inflammation de poitrine: ce qu'il faut faire dans ce cas, a. 92.

Croute pleurétique: ce que c'est. Ce qu'il faut en augurer, a. 85.

D

DATURA: (pomme épineuse) danger de manger de ses graines; remedes, b. 229.

Défaillance, b. 189.

Dents; (maux des) symptômes qui les accompagnent. Causes d'où ils dépendent: Comment il faut y remédier, a. 160 & *suiv.* Remarques sur la durée de ces maux & l'efficacité des remedes, a. 168 & *suiv.*

Dents: (Poussée des) ce qu'il faut observer à cette époque pour les enfans. C'est souvent dans ce tems qu'ils se nouent, b. 68 & 69.

Dépopulation : ses causes , a. 1 & *suiv.*

Dépôts laitieux , leur traitement , b. 55.

Descentes , b. 170.

Diarrhée est quelquefois un bien. Cette espèce finit d'elle-même. Lorsqu'elle affoiblit le malade , il faut l'arrêter , b. 2. Par quels moyens , b. 3. Ce qu'il faut faire à l'égard de celle qui a été négligée , b. 4.

Dieté dans les maladies aiguës , a. 62.

Digestion : ce qui la facilite dans le paylan , a. 42.

Douleurs aiguës , b. 230.

Drogues : si on mêle ensemble celles qui ont des vertus différentes , l'effet de l'une détruit l'effet de l'autre , a. 24.

Dysenterie ; ce que c'est , b. 4. Elle est quelquefois épidémique , b. 5. Comment elle s'annonce. Ses symptômes , b. 6. Accidens dangereux qui les suivent , b. 7. Le grand remède de ce mal. Autres remèdes , b. 8. Traite-

ment de la dysenterie accompagnée de fièvre inflammatoire , b. 9. De celle qui est accompagnée de fièvre putride , b. 10 & *suiv.* De celle qui est compliquée avec une fièvre d'accès. Préjugé pernicieux , b. 13. Observation à ce sujet , b. 14 & *suiv.* Les excréments des malades dans la dysenterie sont contagieux , b. 16. Précautions à observer , b. 17. Remèdes nuisibles dans cette maladie. Accidens fâcheux qu'ils causent , b. 18. L'abus des purgatifs est également pernicieux. De la dysenterie maligne , b. 19 & *suiv.*

E

ECHARDES entrées dans la peau , b. 183.

Emétique au commencement des maladies est nuisible , a. 58. Contraire dans l'inflammation de poitrine , a. 90. Grand remède de la dysenterie , b. 8. Cas où l'on doit s'en abstenir , b. 243. Remèdes contre les ac-

ciens après l'usage, *b.* 244. Préparation nécessaire avant l'usage, *b.* 249.

Emigration de deux fortes, *a.* 2.

Empyème, *a.* 123.

Enfans. Avis qui regardent leur santé, *b.*

57. Quatre causes des convulsions qui les tuent, *b.* 59. 1°. Le méconium : moyen

d'en procurer l'évacuation, *b.* 59. 2°. Les aigreurs : leurs remèdes,

b. 60 & *suiv.* Utilité de laver les enfans,

b. 63. Manière de faire ce lavage, *b.* 64. Il faut

le pratiquer tous les jours, *b.* 66. 3°. La

poussée des dents : ce qu'il faut observer à

cette époque. C'est souvent alors qu'ils se

noient, *b.* 69. 4°. Les vers, un seul symptôme en démontre réellement l'existence. Comment ils nuisent. Signes qui les font soupçonner, *b.* 70. Différens remèdes contre

les vers, *b.* 71. Danger de l'huile dans ce cas. Convulsions : elles

sont l'effet d'une autre maladie. 1e. Cause, *b.*

73. Remède. 2e. Cause, *b.* 74. Remède. 3e.

Cause, *b.* 75. Remèdes dangereux pour les convulsions, *b.* 75,

76.

Enflure des jambes dans les convalescens, se dissipe d'elle-même, *a.* 78.

Engelures des mains, des pieds, &c. *b.* 158. D'où elles dépendent, *b.* 159. Plus fréquentes chez les enfans, *b.*

160 & *suiv.* Moyens de les prévenir & de les guérir, *b.* 163.

Entorses. Remède, *b.* 148. Une mauvaise pratique y attire une inflammation dangereuse, *b.* 149.

Epilepsie, (accès d') *b.* 212.

Erésipelle endroit du corps qu'elle attaque. Erésipelle bénigne. *a.*

301. Erésipelle plus grave : comment elle commence, *a.* 302. Sa durée, sa terminaison. Elle suppure rarement, *a.* 303. Symptôme qui accompagne la rentrée

de l'humeur, *a.* 304.
Causes de cette maladie. Traitement de ce mal, *a.* 305. Moyens de rappeler l'érysipèle rentrée, *a.* 309.

Esfquinancie. Symptômes généraux, *a.* 126. Espèce la plus fréquente, *a.* 128. Difficulté d'avaler le liquide: d'où elle vient, *a.* 129. Manière dont se termine cette maladie. Son traitement, *a.* 131. Signes qui font juger qu'il s'est formé un abcès. Ce qu'il faut faire alors, *a.* 136.

Evanouissement: il a plusieurs degrés. D'où il dépend, *b.* 188. Evanouissemens causés par le trop de sang. Ce qu'il faut faire, *b.* 190. Par la foiblesse. Ce qu'il faut faire, *b.* 191. *Et suiv.* Par les embarras d'estomac, *b.* 194. Par les maux de nerfs, *b.* 197. Par les passions, *b.* 203. Evanouissemens qui surviennent dans les maladies, *b.* 205.

Exercice utile pour la santé, *a.* 42, 77.

Expatriation commerciale à ses inconvéniens, *a.* 4.

F

FEMMES: avis qui regardent leur santé; *b.* 34.

Feu St Antoine: ce que c'est, *a.* 308.

Fievre: ce qu'il faut faire dès qu'elle est déclarée, *a.* 67.

Fievre ardente ou chaude. Ses signes, *a.* 255. Ses causes, *a.* 256. Traitement, *a.* 266. Signes d'amenagement, *a.* 258. Signes d'augmentation du mal, *a.* 259.

Fievre d'accès: ce que c'est. Elles sont de plusieurs espèces, *a.* 281. Dans quelles circonstances paroît souvent le premier accès, *a.* 282. Principal symptôme de ces fièvres. La durée de l'accès n'est point fixe, *a.* 284. On a distingué ces fièvres en fièvres de printemps ou d'automne, *a.* 284. Remarque à ce sujet. Préjugé sur les fièvres d'automne. Les fièvres d'accès ne sont

pas ordinairement mortelles, *a.* 285. Les fièvres quartes plus rebelles que les tierces, *a.* 286. Remède immanquable pour leur guérison, (le kina) *a.* 287. Ce qu'il faut faire dans les fièvres de printemps, *a.* 288. Dans les autres fièvres d'accès, *a.* 289. *É. suiv.* Ce qu'il faut faire avant l'accès, *a.* 293. Plusieurs remèdes dans ces fièvres : remarques à leur sujet, *a.* 295. *É. suiv.* Autres fièvres d'accès, nommées *pernicieuses* : symptômes qui les accompagnent, *a.* 297. Le kina les arrête, 299. Ce qu'il faut faire dans les endroits où l'air rend ces fièvres fréquentes, *a.* 300, 301.

Fiebre de lait : ce qu'il faut faire alors, *b.* 55.

Fieures malignes : pourquoi ainsi nommées. Leur caractère distinctif, *a.* 269. Leurs causes. Symptômes, *a.* 270. Leur terme est très-irrégulier, *a.* 273.

Signes qui annoncent la guérison. Traitement, *a.* 274. *É. suiv.* Convalescence. Préjugé sur le traitement de ces fièvres, *a.* 279. La cause de ces fièvres s'allie souvent avec d'autres maladies, *a.* 280.

Fieures putrides : pourquoi ainsi nommées. Comment s'annonce cette maladie, *a.* 260. Symptômes du mal négligé. Etat de la maladie, *a.* 262. Elle n'a point de terme fixe pour guérir ou tuer, *a.* 263. Traitement, *a.* 264. *É. suiv.*

Fluxion de poitrine, *a.* 80.

Foules, *b.* 148.

Froid (le) tue quand on y est long-tems exposé : pourquoi, *b.* 157.

Froid ou Frisson des malades : ce qu'il faut faire dès qu'il se fait sentir, *a.* 66.

Fruits (les) mûrs sont un préservatif contre la dysenterie, *b.* 13.

Furoncles : ce qu'il

faut faire quand il y a une grande inflammation. S'ils reviennent souvent. *b.* 177. Comment ils se terminent, *b.* 178.

G

GALE, maladie contagieuse, *b.* 29. Ses signes. Ses causes, *b.* 30. Traitement à observer quand elle commence, *b.* 31. Précautions à observer pendant les remèdes, *b.* 32. Ce qu'il faut faire lorsqu'elle dure longtemps, *b.* 33. Les remèdes qui font disparaître la gale sont dangereux, *b.* 34.

Gangrene du poulmon: signes qui l'annoncent, *a.* 112 & *suiv.*

Gangrene du poulmon après les pleurésies: ses signes, *a.* 112.

Génipi ou Absinthe des Alpes, *a.* 125.

Glaïres de l'estomac: comment on y remédie, *b.* 246.

Gorge, (maux de) *a.* 126. Epidémiques. Leurs symptômes, *a.* 139 & *suiv.* Guéris

chez les enfans avec les vélicatoires. Autre méthode employée pour les adultes, *a.* 144. Observations sur ceux qui en sont morts, *a.* 145.

Grossesse, plus dangereuse à la campagne qu'à la ville, *b.* 48. Précautions à observer pour ne pas se blesser & prévenir l'avortement, *b.* 48 & *suiv.*

H

HÉMORRHAGIES, *b.* 208.

Hernies: par le bandage elles se guérissent aisément chez les enfans, *b.* 170. Hernies d'un volume prodigieux, l'inflammation de la hernie est souvent mortelle, *b.* 171.

Causes de cet accident, moyens d'y remédier au commencement, *b.* 173. Ce qu'il faut faire quand le mal est grave, *b.* 175.

Huile: son abus dispose les enfans à la nouûre, *b.* 61.

I

INDIGESTION, *a.* 331. Dangers des re-

medes chauds, quels symptômes indiquent qu'elle sera mortelle, *a.* 333.

Inflammation de poitrine : ses signes, *a.* 80 & *suiv.* Pronostic, curation, *a.* 83. Comment se termine la maladie, *a.* 88.

Inflammations de poitrine, leurs signes, *a.* 312. Leur traitement, *a.* 313 & *suiv.*

Inflammation (fausse) de poitrine : ce que c'est, saison dans laquelle elle se fait sentir, quelles personnes elle attaque, *a.* 316. Ses symptômes, *a.* 317. Raisons de son danger, *a.* 318. Traitement, *a.* 319 & *suiv.*

Inoculation, éloigne le danger de la petite vérole, manière de préparer à cette opération, *a.* 242 & *suiv.*

Inoculation de la petite vérole, *b.* 253. Lieux où elle est en usage depuis longtemps. Comment elle s'est répandue en Europe, *b.* 254. Raisons qui décident en sa faveur, *b.*

254 & *suiv.* Sujets qu'on peut admettre pour être inoculés, *b.* 261. Causes qui rendent la petite vérole fâcheuse, *b.* 263. Circonstances dans lesquelles on peut pratiquer cette opération, *b.* 263 & *suiv.* Réflexions sur la préparation, *b.* 265 & *suiv.* Manière dont se fait l'opération, *b.* 271. Temps de l'éruption. Par quels degrés elle se fait, *b.* 273. Nombre des boutons, *b.* 275. Succès de l'auteur, *b.* 276. Sa nécessité prouvée par une comparaison, *b.* 279.

Inoculation de la rougeole, introduite par Mr. Home, Médecin d'Edimbourg. Vues de ce Méd. dans cette pratique, *b.* 282. Il emploie le sang dans cette opération. Sa manière de la faire : succès, *b.* 283. Ce qu'en a conclu Mr. Home, *b.* 284 & *suiv.*

Ivrognes sont sujets aux rechûtes de pleurésie, *a.* 124.

K

KINA, ou *Kinkina*. Remede immanquable pour les fievres d'accès. Erreur où l'on étoit à son sujet, *a.* 287. Dès qu'on a commencé de le prendre, il faut bien se garder de se purger, *a.* 293.

L

LAIT coagulé dans les mammelles, ses suites, *b.* 56. Ce qu'il faut faire alors, *b.* 56.

Langueur (maladies de), *b.* 286.

Lavement utile dans les maladies: en quel cas sur-tout, *a.* 72.

Libertinage (le) nuit à la population, *a.* 8. 9.

Lit. Tant que le malade a des forces, il faut qu'il sorte de son lit. Avantages qu'il en retire, *a.* 72, 73.

Lochies: la suppression de cette évacuation cause les maladies les plus violentes, *b.* 55.

Loupes, *b.* 187.

Luxe: il nuit à la population, *a.* 6, 7.

M

MACLET, *a.* 199.

Malges: ce que c'est. Observations & réflexions sur les dangers de se livrer à cette espèce de Charlatans, *b.* 303 & suiv.

Maladies, leurs causes, *a.* 31. & suiv. Causes qui les augmentent, *a.* 45 & suiv. Diète à observer pendant les maladies aiguës, *a.* 62. Manière dont s'annoncent les maladies, *a.* 63. Précautions pour les prévenir ou les diminuer, *a.* 64. Dangers de la méthode contraire, *a.* 65.

Maladies chirurgicales, *b.* 29 & suiv.

Maladies de langueur: leurs causes, *b.* 286. Moyens de les prévenir, *b.* 289 & suiv.

Mamelons des nourrices écorchés: remède, *b.* 56.

Matrice: signes de l'inflammation de ce viscere, *b.* 54. Elle est souvent mortelle, *b.* 55.

Méconium; moyens d'en procurer l'éva-

cuation, b. 59.

Membrane graisseuse ou cellulaire; ce que c'est. Idée qu'on peut s'en former, b. 120. Fait qui prouve la communication de cette membrane entre toutes ses parties, b. 121.

Membres gelés: danger de les réchauffer, b. 154. Ce qui le prouve, b. 154.

Mercuré, remède sûr de la rage, a. 215.

Meurtrissures: ce qu'on entend par là; b. 139. Leur danger; histoires qui le prouvent, b. 139 & suiv. Ce qui arrive après un coup ou une chute à la partie contuse, b. 141. Remèdes, b. 142. Dangers d'appliquer des liqueurs spiritueuses, b. 143. Des emplâtres composés de graisses, &c. b. 144. Conduite à tenir après une chute violente, b. 145 & suiv.

Miséréré a. 340.

Mouron à fleurs rouges, (*Anagallis flore purpureo*), a. 221.

N

NOURRITURES des malades, a. 68 & suiv.

Noyés. Secours indiqués pour eux, b. 86.

O

OEUF dans lequel on a mis de la suie, nuisible dans la pleurésie, a. 125.

Oisiveté (l') nuit à la population, a. 7.

Opium: remède contre son usage immodéré, b. 230.

Oppilations, b. 35 & 45.

Oreillons, ce que c'est, a. 138.

Ourles, a. 138.

P

PALES-COULEURS, b. 35.

Panaris de plusieurs especes. Commencement du mal, b. 178. Sa terminaison. Traitement intérieur & extérieur, b. 180. Conduite à tenir lorsqu'il y a carie, b. 180.

Parfums d'eau chaude avec des herbes vulnéraires; leur utilité, a. 105.

Passion iliaque : maladie la plus cruelle, *a.* 340. Maniere dont le mal s'annonce. On ne vomit point de matieres stercores, *a.* 340. Son traitement, *a.* 342. Le nœud prétendu des intestins est une chimere, *a.* 344.

Peripneumonie, *a.* 80 & 312.

Petit-lait : ses propriétés & vertus, *a.* 244.

Petite-vérole est la plus générale de toutes les maladies. Elle tue la septieme partie de ceux qu'elle attaque, *a.* 221. Comment le mal s'annonce, *a.* 222. Temps où les boutons paroissent, *a.* 223. Comment ils commencent ; durée de l'éruption ; sa fin, *a.* 224. Temps le plus dangereux de la fièvre, *a.* 226. Autres symptomes de la petite vérole. Salivation, *a.* 227. Autres symptomes ; convulsions ; saignemens de nez, *a.* 238. Deux especes de petite vérole ; remarques à

ce sujet, *a.* 239. Dangers du mauvais traitement, *a.* 231 & *suiv.* Curation de la maladie dans le commencement, *a.* 234 & *suiv.* durant la suppuration, *a.* 237. Ce qu'il faut faire lorsque les yeux sont couverts, 238. Utilité d'ouvrir les boutons, *a.* 239. Ce qu'il faut faire si elle vient à rentrer, *a.* 241. L'incubation prévient tout danger, *a.* 242. Voyez *Inoculation* de la petite vérole *b.* 253.

Peur : ses suites, *b.* 217.

Piquures d'animaux, *a.* 310. Accidens qu'elles causent. Remedes, *a.* 311.

Plaie légère : ce qu'il faut faire, *b.* 133. Plaie considérable ; traitement, *b.* 134. S'il y a un vaisseau ouvert, on se sert d'agaric, *b.* 135. La guérison des plaies est l'ouvrage de la nature. Les spiritueux sont nuisibles, *b.* 136. Diete dans les plaies, *b.* 137.

Pleurésie : (fausse)

ce que c'est. Erreur à ce sujet, *a.* 320. Ses signes. Son traitement, *a.* 321.

Pleurésie, *a.* 80. Ses signes. Comment le mal s'annonce. Cause qui la produit souvent, *a.* 115. Son traitement, *a.* 119 & *suiv.* Manière dont elle se termine. Par la gangrene ou une vomique, *a.* 122. Remedes nuisibles dans la pleurésie, *a.* 124.

Point, *a.* 115 & 312.

Poisons : accidens qui les suivent. Remedes, *b.* 227.

Poitrine, (inflammation de) *a.* 80.

Poivre : préjugé à son sujet, *b.* 251.

Population : le service militaire lui nuit *a.* 2. Le luxe, l'oisiveté & le libertinage, *a.* 6-8. Moyens de remédier à ces maux. Autre cause de la dépopulation, *a.* 10 & *suiv.*

Pouls : remarques simples sur la connoissance du pouls, *a.* 27, 28.

Poulmon, (gangrene

du) signes qui l'annoncent, *a.* 112. Squire du poulmon; à quels signes on le connoît, *a.* 113. Remedes, *a.* 114.

Précaution, (remedes de) *b.* 232.

Purgatifs contraires dans l'inflammation de poitrine, *a.* 90.

Purgatifs: leur abus dans la dysenterie à ses dangers, *b.* 19.

Purgation, (la) au commencement des maladies, est nuisible, *a.* 58, 60.

Purgations; signes qui en indiquent le besoin, *b.* 241. Cas où il faut s'en abstenir, *b.*

243. Remedes contre les accidens qui suivent les purgations, *b.*

244. Préjugé à l'égard des purgations, *b.* 249. Préparation nécessaire avant l'usage des purgatifs, *b.* 250.

Pus épanché dans la poitrine: ce qu'il faut faire dans ce cas, *a.* 111 & *suiv.*

Q
QUESTIONS auxquelles il est nécessaire

de savoir répondre
quand on va consulter
un Médecin, *b.* 332 &
suiv. R

RAGE; les hommes
prennent rarement cet-
te maladie sans avoir
été mordus par un ani-
mal enragé. Remar-
ques. Précautions à
observer. Signes de la
rage dans le chien, *a.*
207. Dans l'homme, *a.*
209. Second degré, *a.*
209. Le venin s'allie à
la salive seule. Remar-
ques à ce sujet, *a.* 211.
On vante une foule de
remèdes contre la ra-
ge, dont l'expérience
a démontré l'insuffi-
sance, *a.* 212. Remè-
des plus sûrs, *a.* 213.
Ce qu'il faut faire aussitôt
après la morsure, *a.*
214. Si la rage est
déjà déclarée, *a.* 216.
Manière de guérir les
chiens enragés. Préjugé
faux & dangereux sur
la morsure des chiens,
a. 219. Conduite bar-
bare qu'on a tenue
à l'égard des hommes
attaqués de la rage, *a.*
220. Autres spécifiques
contre la rage, mais

peu sûrs, *a.* 221.

Rage mue, premier
degré, *a.* 209.

Rage blanche, ou ra-
ge confirmée, *a.* 209.

Regles: ce que c'est.
Temps où elles com-
mencent, *b.* 35. Acci-
dens qui les précé-
dent, *b.* 35. Moyens
de prévenir les maux
qui suivent ou accom-
pagnent cette évacua-
tion, *b.* 36. Tous les
maux des filles ne vien-
nent pas du défaut
des regles, *b.* 38. A
cette époque, les fem-
mes doivent être atten-
tives à tout ce qui peut
les déranger, *b.* 39.
Symptômes différens
qui annoncent le re-
tour des regles, *b.* 40.
Moyens de les préve-
nir, *b.* 43.

Regles cessantes: ce
qu'il faut faire alors,
b. 46. Pourquoi plu-
sieurs femmes périssent
à cet âge, *b.* 47.

Remèdes simples uti-
les, *a.* 24.

Remèdes de précau-
tion, *b.* 232.

Rhumatisme est avec
ou sans fièvre. Distinc-

tion de la premiere espece. Siege du mal , a. 188. Observations , a. 189. Cause du rhumatisme. Traitement a. 191 *Et suiv.* Comment se termine la maladie , a. 195. Moyen de prévenir ce mal , a. 197. Rhumatisme chronique , son caractère. Il est très-opiniâtre , a. 199. Son traitement , a. 200 *Et suiv.* Remarques à ce sujet , a. 203. Remedes dangereux dans cette maladie , trop souvent employés , a. 204.

Rhume : préjugé au sujet de cette maladie , a. 148 *Et suiv.* Le rhume est une véritable maladie inflammatoire , remarques importantes à ce sujet , a. 149. Traitement , a. 151 *Et suiv.* Dangers des eaux de vie & des aromates dans les rhumes , a. 155. D'où vient la disposition aux rhumes. a. 157. Conseils pour la guérir , a. 158.

Rosen, (Monsieur) premier Médecin de

Suede , a écrit sur les maladies pour le Peuple , a. 15.

Rougeole , moins meurtrière que la petite vérole , a. 246. Comment le mal s'annonce , a. 247. Son traitement , a. 251. Suites de cette maladie mal traitée ou négligée , a. 252. Le venin de la rougeole extrêmement âcre. Observation , a. 254. On a inoculé la rougeole , a. 254. Voyez *Inoculation* de la rougeole , b. 282.

Rupture , b. 170.

S

SAIGNÉE: son usage dans l'inflammation de poitrine , a. 84. 85. Cas où elle nuit & ne soulage point , a. 86. Son usage dans la pleurésie , a. 120. 121. Nécessaire dans quatre cas seulement , b. 233. Abus des grandes saignées , b. 240.

Saignement de nez dans l'inflammation de poitrine , soulage plus que la saignée , a. 91.

Sang: son caractère dans les inflamma-

tions , a. 85. Signes du trop de sang. Nécessité de la saignée , b. 233.

Sang de bouquetin , nuisible dans la pleurésie , a. 125.

Sciatique : les douleurs de la sciatique sont très-opiniâtres , a. 199. Moyens de les guérir , a. 201.

Service militaire nuit à la population , a. 2 & suiv.

Squirrhe du poulmon , à quels signes on le connoit , a. 113. Remedes , a. 114.

Sueurs : erreur de croire que toutes les maladies sont guéries par la sueur. Ses dangers , a. 46.

Sueur (la) que l'on excite dans la pleurésie est meurtrière , a. 119.

Suffocation , (accès de) b. 214.

Suie dans un œuf nuisible dans la pleurésie , a. 125.

Suppression de l'expectoration dans la vomique : maniere de la rappeler , a. 107.

Swieten (Van) , premier Médecin de leurs

Majestés Impériales , a écrit sur les maladies pour le peuple , a. 15.

Syncope , b. 189 , 205.

T

TARTES ou gâteaux , mauvais alimens , a. 41.

Transpiration : ce que c'est , a. 29.

Transpiration arrêtée , cause du rhumatisme , a. 191.

Travail (le) précoce use avant l'âge , b. 82.

Trousse-galant , a. 345.

V

ULCERES : leurs causes. En quoi ils diffèrent des plaies , b. 150. Danger de les tarir , b. 151. Curation. Diète à observer , b. 152. Ulceres des jambes , b. 153.

Vapeurs du charbon : accidens qu'elles causent , b. 220. Remedes , b. 222.

Vapeurs des fouterains fermés depuis long-tems , dangereuses , b. 226.

Vapeurs du vin : ses

dangers, *b.* 225.

Vapeurs maladie, *q* 198 & *suiv.*

Ventouses scarifiées, utiles dans l'esquinancie, *a.* 131.

Vérole, (petite) *a.* 221. L'inoculation prévient tout danger, *a.* 242. Voyez *Innoculation* de la petite vérole, *b.* 253.

Violet, (le) *a.* 301.

Verrues, *b.* 186.

Vers: symptôme qui en démontre la présence. Comment ils nuisent. Signes qui les font soupçonner, *b.* 69. Différens remèdes, *b.* 71. L'huile est nuisible dans ce cas, *b.* 72.

Vin rouge, nuisible dans les maladies; *a.* 52.

Vomique: ce que c'est, *a.* 94. De deux

fortes, *a.* 94, 95. Signes qui annoncent que la vomique se forme. Signes qui annoncent son existence, *a.* 96 & *suiv.* Conduite à tenir alors, *a.* 99. Les secousses en procurent la rupture: observations qui le confirment, *a.* 100. Ce qu'il faut faire après l'ouverture de l'abcès, *a.* 101. Si l'expectoration diminue ou s'arrête: comment on la rapelle, *a.* 107. Dangers des balistiques & de l'antihéctique dans l'abcès du poulmon, *a.* 109, 111. Ce qu'il faut faire si le pus est épanché dans la poitrine, *a.* 111 & *suiv.*

Vomique à la suite de la pleurésie. Moyen de la prévenir, *a.* 123 & *suiv.*

Fin de la Table des maladies.

(.)

C A T A L O G U E

*Des Ouvrages François, Latins & Italiens de
Mr. TISSOT, Professeur & Médecin
à Lausanne, que l'on trouve chez François
Grasset & Comp. Libraires & Imprimeurs.*

Avis au Peuple sur sa santé, *Septième édi-
tion originale, corrigée & considéra-
blement augmentée par l'Auteur, 12. 2 vol.*
1777.

Dissertation sur l'inutilité de l'Amputation des
membres par Mr. BILGUER, traduite &
augmentée de quelques remarques &c. 12.
1773.

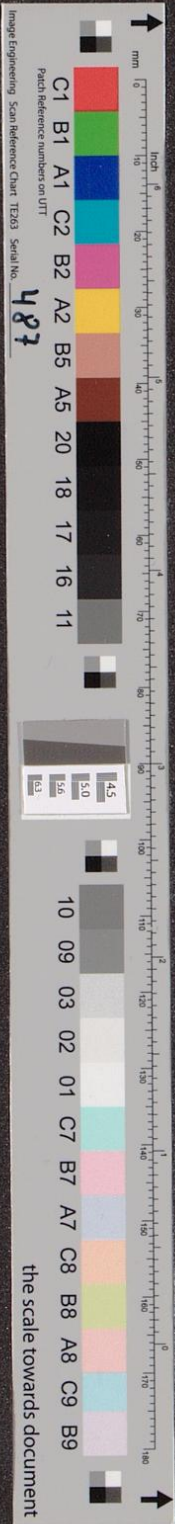
Essai sur les maladies des gens du monde,
Seconde édition fort augmentée, 8. 1770.
le même, 12.

Inoculation (l') justifiée, ou dissertation pra-
tique & apologetique sur cette méthode,
avec un essai sur la muë de la voix, 12.
Paris 1773.

Onanisme, (l') ou Essai sur les maladies pro-
duites par la masturbation, *nouvelle édi-
tion augmentée par l'Auteur, &c. 12. 1775.*

Santé (de la) des gens de lettres, *troisième
édition originale, corrigée & augmentée,*
12. 1775.

Traité de l'épilepsie, &c. 12. 1772. NB C'est
la véritable édition originale, & ce volu-
me formera le tome 3^{me} du traité des nerfs
& de leurs maladies, qui est sous presse,
& l'un & l'autre se vendront séparément.



iens de
ledecin
angois
eurs.

de édi-
rable-
2 vol.

on des
uite &
C. 12.

onde ,
1770.

n pra-
node ,
k, 12.

s pro-
e édi-
1775.
sieme
ntée ,

C'est
volu-
nerfs
resse,
ment.